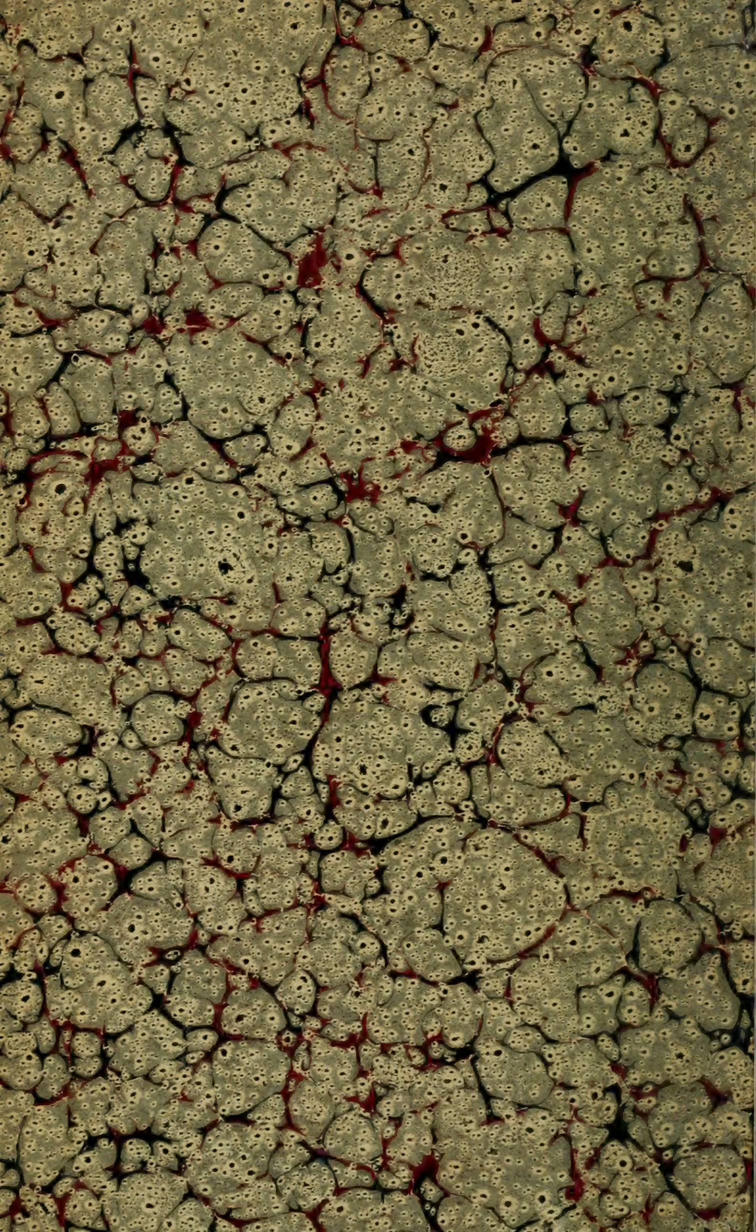
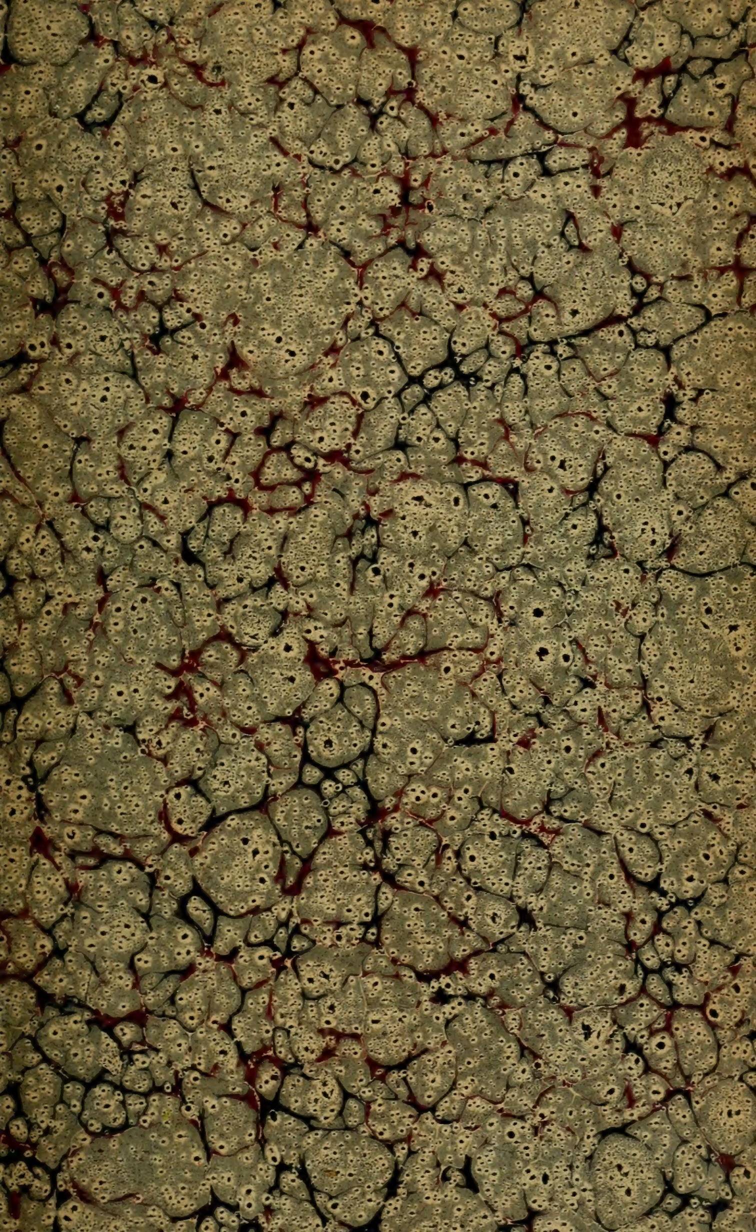

3 1761 04365 7659





LA VIE DE GUERRE

1914-1915

LA VIE DE GUERRE

CONTÉE PAR LES SOLDATS

LETTRES RECUEILLIES ET PUBLIÉES

PAR

CHARLES FOLEŸ

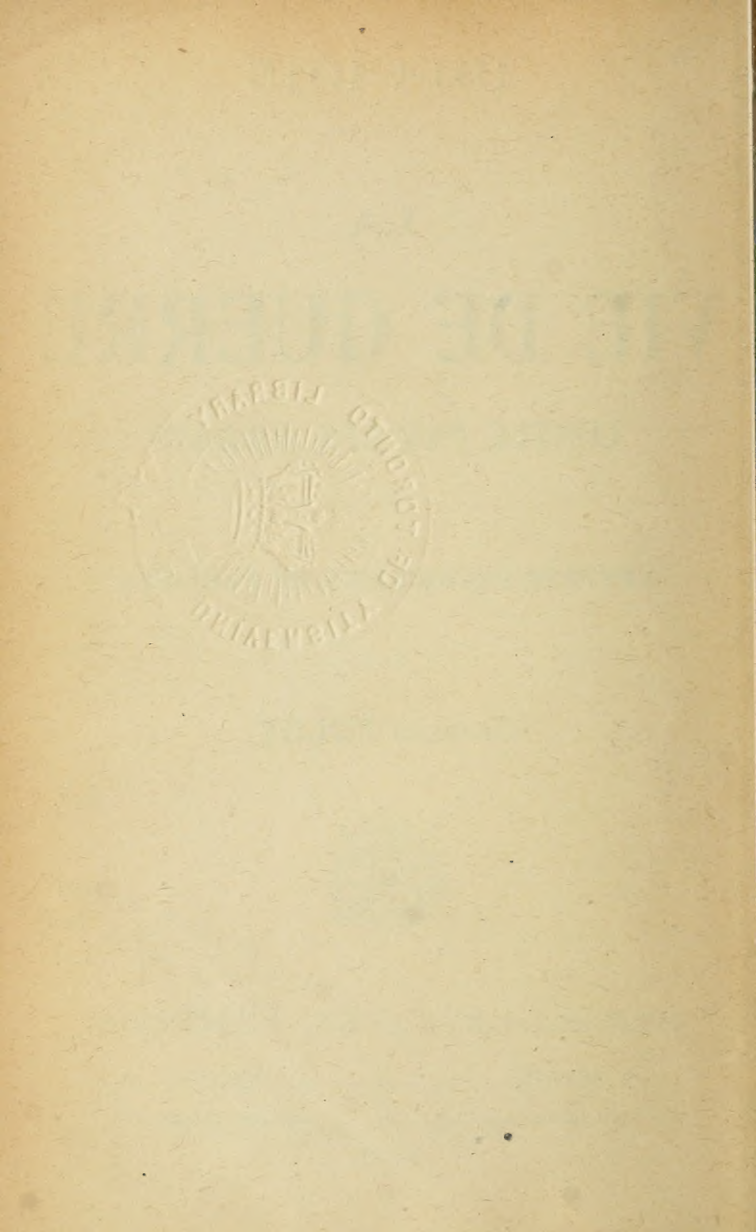


BERGER-LEVRAULT, ÉDITEURS

PARIS — RUE DES BEAUX-ARTS, 5-7

NANCY — RUE DES GLACIS, 18

1915



INTRODUCTION

Nous présentons aujourd'hui, au grand public, sous forme de recueil, les lettres de soldats que, grâce à la puissante et bienveillante initiative de notre directeur et ami, M. Henry Simond, nous avons publiées chaque semaine dans l'*Écho de Paris*.

On trouvera ces lettres sans autre classement que l'ordre de date, — le seul qui nous ait paru logique, le seul qui permette de suivre la progression de l'espoir à la pleine confiance, depuis la retraite d'Août jusqu'à la résistance acharnée sur l'Yser, en passant par la magnifique victoire de la Marne.

Nous avons admiré les lettres des aumôniers, d'inspiration si haute, de pitié si humaine, presque toutes imprégnées d'inéluctable tristesse devant les horreurs du sang et de la mort, mais aussi toutes vibrantes d'espérance, de foi, de charité sublimes.

Nous avons aimé les lettres des officiers;

stoïques, elles expriment une absolue confiance dans la victoire finale. Mais parfois un peu de réserve s'y impose par le souci du devoir, par la conscience d'une responsabilité qu'ont singulièrement accrue les conditions de la guerre actuelle. Par contre, en effusion spontanée, ces lettres nous disent, développées dans une existence de sacrifice et de danger partagés, l'affection et l'admiration du chef pour le soldat. En annonçant la mort de ses hommes, l'officier trouve la phrase émue qui, s'il se peut, console, les mots d'honneur et de gloire qui versent, sur les plaies de l'âme, leur baume de fierté.

Mais nous avouons notre prédilection pour les lettres des simples soldats, variées, mouvementées, d'allure libre et vivante, tour à tour, et presque sans transition, tragiques, puis gaies.

On y remarquera que le plus humble troupier, dès le début de la guerre, a clairement saisi et les causes et les fins de cette lutte formidable. Il sait qu'il se bat, non seulement pour la France, mais pour l'humanité. Il a, non instinctive, mais raisonnée, la haine de ce militarisme prussien qui, sous forme de *Kultur* lourde, despotique et brutale, entend soumet-

tre la civilisation au joug d'un pangermanisme barbare.

Notre Français, même dans ses récits les plus hâtifs, se peint au naturel, hardi, résolu, mais d'autre part avisé, souple et merveilleusement apte à se plier aux circonstances. Brave jusqu'à la folie, il garde, dans les pires violences du combat, un fonds de sentimentalité qui, sans jamais atténuer son courage, se révèle à la moindre détente. « Dans l'ivresse de la victoire, — nous disait un combattant, — nous nous montrons joyeux, *même en relevant nos morts !* » Et ce même soldat, le lendemain, agenouillé près d'une tombe, dans la solitude et le silence des grands bois de sapins, entremêlera de sanglots son éternel adieu à ses compagnons d'armes.....

Nous ne terminerons pas cette brève introduction sans formuler le regret de ne pouvoir, en tête de chaque missive, indiquer l'endroit d'où elle vient et le regret aussi, plus vif encore, de n'avoir pas l'autorisation d'inscrire, après les dernières lignes, le nom de chaque auteur.

Merci, — et de tout cœur, — aux personnes qui voulurent bien nous confier ces papiers de

famille — leurs plus chères reliques! — et y joindre de précieuses indications.

Nous souhaitons enfin que, devant ces pages si belles et si sincères, les lecteurs retrouvent l'intérêt poignant et ressentent l'émotion profonde que nous avons éprouvés quand, pour la première fois, tournant ces feuillets d'une main respectueuse, nous les lisions dans un recueillement de ferveur patriotique, le cœur battant et les yeux voilés de larmes.

Charles FOLEŸ.

1914-1915

LA VIE DE GUERRE

CONTÉE PAR LES SOLDATS

AOUT

I

IL NE FAUT PAS PLEURER...

Voici ce que, avant de partir au feu, le sergent G. V. écrivait à ses parents :

10 août. — La situation est grave, et peut-être, demain, irons-nous sur le front. *Il ne sera plus temps de penser à soi, mais de se donner tout à la grande cause : la défense de la Patrie !*

S'il faut partir, je partirai plein d'ardeur. *Aucune pensée lâche ne viendra effleurer mon esprit.*

Plein de courage, de vaillance et d'entrain, j'irai m'engloutir dans cette immense fournaise qu'est la guerre.

Reviendrai-je jamais ?

Je sais pourtant que je laisse ceux que j'aime, mais le devoir avant tout. *Avec l'aide du Christ, j'irai à la Victoire.*

Si je meurs, soyez sûrs que je tomberai en brave sur le champ de bataille, l'image de Notre-Dame-des-Victoires et la médaille miraculeuse sur mon cœur. Si elles ne me protègent pas sur terre, c'est que la Vierge veut appeler son enfant au ciel pour qu'il veille mieux encore sur les vieux parents quittés.

Parti en état de grâce, *je marcherai sans peur, puisque je serai avec Dieu. La mort ne peut plus m'effrayer : dès maintenant j'offre ma vie en esprit de sacrifice.*

Ne pleurez pas ma perte. Quelles joies vous aurait réservées mon existence ?

Je veux mourir en héros, en pensant à Dieu, à la France, à mes chères affections...

G. V.

Et le pauvre soldat n'est pas revenu !

Caporal lors de la mobilisation, nommé sergent sur le champ de bataille, G. V. fut frappé d'une balle en plein front, au moment où il commandait un feu de section. Trouvée sur lui, cette belle lettre d'adieu a été copiée par un lieutenant d'infanterie, qui me prie de ne pas le nommer. Les parents conservent pieusement l'original et, désobéissant à la recommandation suprême du brave petit sergent, ils le pleurent toujours...

II

Louis C..., avocat à la cour d'appel et lieutenant d'infanterie, s'est vaillamment battu et a été grièvement blessé. Voici, pleine de hardiesse et de décision, la lettre que, de l'hôpital, le jeune et brave officier écrit à ses parents :

LA FUITE... EN AVANT !

Chers parents, j'ai perdu le tiers de mon effectif dans le combat du 24 août, soit 80 hommes. Ma conduite m'a valu, devant les officiers, les félicitations de l'état-major du régiment. J'en ai été heureux et très ému. Hier, nous avons eu notre revanche : 700 prisonniers allemands !

L'attitude de mes hommes a été admirable.

Je sors d'une grande bataille livrée à S... Quel ouragan de mitraille ! Du coup, je suis devenu commandant de la compagnie.

Ah ! si vous voyez tous les villages déserts et brûlés par les Prussiens ! Les atrocités commises sont indescriptibles.

Ces jours-ci, j'ai été blessé par un éclat d'obus. Ça ne m'a pas empêché de conserver le commandement de ma compagnie. Je suis fier d'avoir, dès le début, une blessure de guerre. Je vais être cité à l'ordre du jour de l'armée : je ne puis vous taire plus longtemps ma joie !

Bref, je sors d'un combat de dix-sept heures,

sous une pluie d'obus. Je suis rentré au cantonnement après avoir porté sur mes épaules, pendant 3 kilomètres, un de mes hommes dont les deux chevilles avaient été brisées.

Mon sergent-major a reçu un biscaïen dans sa cartouchière, une balle dans son képi, un shrapnel dans sa manche, cinq balles dans sa capote, une dans son soulier, et, sur la peau, pas une égratignure ! Il n'a pas eu à regretter ma méthode de... la *fuite en avant!* J'ai inculqué ce principe-là à mes hommes : ils s'en sont tout particulièrement bien trouvés !

POIGNÉE DE MAIN TRAGIQUE

Dernièrement, nous étions dans les tranchées de P..., nez à nez avec les Boches, quand ceux-ci se sont, de nuit, livrés à une attaque du village. Canons, fusées éclairantes, projecteurs, mitrailleuses : un vrai feu d'artifice ! Sur la barricade dressée en travers de la route, je ne pouvais m'empêcher d'admirer le sang-froid et la bravoure de mes hommes. Je les tenais là, aussi calmes qu'à la manœuvre, sous la rafale violente de l'artillerie ennemie.

Nous avons fait du beau travail : nous avons enterré 320 Boches !

L'un d'eux était même venu me serrer un peu trop violemment la main sur la barrière. A cette

brutalité, je le tuai d'un coup de revolver, tandis qu'un de mes hommes lui tranchait le bras d'un coup de hache, si bien qu'il ne m'est resté que sa main dans la mienne !

A cette heure, me voici transformé en chrysalide. J'ai dû entrer à l'hôpital Saint-Nicolas, ma blessure me condamne au repos forcé.

Louis C...,

Lieutenant au 130e d'infanterie.

III

VERS LA BELGIQUE

Le dimanche 26 juillet, on apprend l'ultimatum de l'Autriche. Toute la semaine qui suit, à l'habillement où je suis employé, on essaie la collection de guerre. Le samedi 1er août, essayage pour la dixième fois. Puis on vide les chambres, on rassemble la literie ; on fait les ballots d'effets. Avec le chef et le garde-mites, en qualité de secrétaire, je m'appuie l'inventaire du magasin, depuis les capotes jusqu'aux godillots en passant par les bidons ! Ce samedi 1er, nous sommes consignés et, à 5 heures du soir, nous apprenions la mobilisation.

Le dimanche 2 août, toujours consignés au quartier. A 10 heures, discours du commandant. A

5 heures du soir, tout le monde en bas! Réunion du bataillon en armes. Le commandant fait ses adieux à la population de P... On apporte le drapeau. Sonnerie au drapeau et, à 5h 30, départ du bataillon. Embarquement à 6h 30. Départ. Nous chantons, nous crions.

Arrivée, à 1h 30 du matin, à Z...

Lundi et mardi, préparation. Réception des réservistes, arrivage des munitions, des vivres. Réembarquement à midi et, après un long itinéraire, débarquement à D...-sur-Meuse, à 3 heures du matin. Dirigés sur M... nous y cantonnons pendant cinq jours. Puis départ pour L... où on fait des tranchées et des haies artificielles.

Enfin le 16 août, départ pour la Belgique et arrivée à T...-la-Longue, après la bataille. Nous poursuivons l'ennemi. Le 17, nous sommes bombardés toute la journée. Il faut reculer; enfin le 24, reprise de la marche en avant. La 2e brigade bouscule l'ennemi et le rejette dans la Meuse. Le lendemain, sur trois villages, charge à la baïonnette de toute la division. Nous nous emparons de deux de ces villages.

Ce jour-là, je suis blessé tout près d'une tranchée : balle explosive dans le bras, une autre dans la cuisse. Un camarade me fait un pansement sommaire et m'aide un peu à revenir en arrière. Mais j'ai perdu du sang; la force me manque. Je renvoie mon camarade et reste seul sur le champ de ba-

taille. Quelle nuit! C'est seulement le surlendemain que je suis ramassé par une équipe volante ét ramené au poste de secours. Nouveau pansement sommaire et je passe la nuit dans la mairie de La N...-sur-Meuse. A l'aube, un chien et un cochon nous rendent visite. Mais les Boches bombardent le village et, à 3 heures, il faut nous évacuer furtivement. Au premier village de rencontre, on me charge sur une voiture d'ambulance où je passe la nuit. Le matin, je suis dirigé sur la gare de Fléville et de Fléville sur Reims.

J'attends sur le quai de Reims le train qui doit m'emporter à destination inconnue; mais, souffrant beaucoup, je demande qu'on veuille bien me refaire mes pansements. Le docteur s'occupe de moi et, voyant mes blessures, ne veut plus me laisser voyager. On me porte à l'ambulance de l'École ménagère, rue de l'Université.

Il est 8 heures du soir. Je suis, pour la nuit, logé provisoirement, mais, dès le lendemain, on me descend dans une autre salle, au rez-de-chaussée.

A REIMS

Dès les premiers jours, on parle de l'approche des Boches et on commence à évacuer les petits blessés.

Le 3 septembre, arrivent à l'Hôtel de Ville des parlementaires allemands (ce détail nous est donné

par les infirmières). Le dimanche 4, entrée des troupes ennemies. Quel serrement de cœur quand nous entendons dans la rue leurs fifres et leurs tambours !

A 9 heures, un obus, en sifflant, éclate au-dessus de l'ambulance ; soixante autres tombent sur la ville. Inquiétude du personnel.

Toute la semaine, les Boches occupent la ville. De nombreux blessés emplissent notre salle et nous avons par deux fois la visite des majors allemands. Par la fenêtre, je puis apercevoir les Boches qui se gavent en véritables goinfres ; ils avalent pêle-mêle chocolat, lard, pain d'épices, confitures et sardines.

Le samedi, effarement visible parmi la foule des soldats et les groupes d'officiers ennemis. Le soir, ils fichent le camp à toute vitesse. A l'ambulance, un général allemand est apporté sur une civière. Il demande le pavillon spécialement réservé aux officiers supérieurs. Sur la réponse « qu'il n'y en a pas », il se fait retransporter dans son auto et repart sans demander son reste.

Dans la nuit de dimanche, les nôtres cernent la ville et font prisonniers 3.000 Boches qui sont encore là. Au premier soldat français qu'on revoit, la joie et la confiance reviennent. Partout en ville les nôtres sont fêtés comme des sauveurs.

Mais à 9 heures on ne rit plus. Le bombardement recommence et on se demande quand il finira. Cer-

taines dames descendent en émoi dans la cave. C'est la note comique !

Jeudi, vendredi et samedi sont les journées les plus terribles. Les hôpitaux sont visés. Il faut mettre les blessés à l'abri dans les caves.

Vendredi, à 5 heures, une bombe fonce sur l'ambulance, tombe jusqu'au rez-de-chaussée, mais sans faire grand mal. Un autre obus met la préfecture en feu et le feu gagne notre ambulance. On évacue les blessés les plus valides dans d'autres caves, aux environs. Les impotents de mon genre sont portés dans un bâtiment éloigné en attendant, si possible, une nouvelle évacuation dans la soirée. L'incendie gagne toujours. On arrive à préserver une aile encore occupée ; mais, par malheur et faute de pression, l'eau n'arrive presque plus. Le bombardement redouble. Plusieurs autres marmites tombent sur l'ambulance.

A 9 heures du matin, plus d'espoir. On nous retire de notre bâtiment. Il est temps ! Une marmite s'abat dessus. Nous voici provisoirement déposés dans une cave. Dans l'après-midi, le feu atteint encore la maison qui nous abrite. Dévouées, nos infirmières montent jusque sur les toits et versent force seaux d'eau pour éteindre les flammes. Mais il faut encore une fois nous tirer de nos caves. On nous dépose plus loin, en attendant les voitures militaires qui nous dirigeront sur l'ambulance 59, en dehors de la ville. Nous y arrivons à la nuit,

mais n'y restons que deux jours. On nous transborde alors à Muizon (7 kilomètres de Reims) où nous prenons le train sanitaire n° 1.

Quels trimbalements et quel voyage pénibles! Mais, dans le train, nous avons à boire, à manger, des couvertures, tout ce que nous voulons! Partout, le long du trajet, nous sommes bien accueillis. Cependant, pour arriver à Cholet, nous mettons trois jours... et je n'en peux plus!

A L'AMBULANCE

Ici, à l'ambulance, la vie est calme, les jours passent, tous pareils.

Réveil à 5, 6 ou 7 heures... à la volonté du dormeur.

A 7h30, petit déjeuner : café noir avec tartine beurrée... quand nous fournissons le beurre! Ensuite toilette au lit.

De 8h30 à 9h30, visite du major et pansements... Moment pour moi plutôt douloureux!

A 10h15, attendue avec impatience, arrivée du vaguemestre.

A 10h30, déjeuner copieux (potage, plat de viande, légumes, dessert).

A 11 heures, lecture des journaux, puis jusqu'à 17h30 on cause, on fume, on ne dit et on ne fait rien de bien intéressant... Ah! pardon! J'oubliais

les petites bavettes qu'on taille avec les infirmières ou les dames de service.

A 17h 30, dîner.

A 20 heures, extinction des feux.

Prière de ne pas m'envoyer de moule à cigarettes. J'aime mieux les faire moi-même. D'ailleurs M. le major administrateur nous offre force cigares... mais avec menace de prison si nous les fumons dans les salles. Comme je ne peux pas me lever, la question tabac se trouve ainsi tranchée pour moi !

Gaston N...

IV

ANGOISSANTES, MAIS SUPERBES MINUTES

Le 9 août 1914. — Mes bien chers parents, cette lettre vous apporte de mes nouvelles. Elles sont excellentes à tous points de vue.

Nous avons reçu hier le baptême du feu. Je vais essayer de vous faire vivre *les minutes qui ont été les plus belles de ma vie.*

Voici les faits :

La soirée du 7 ayant été très mouvementée, notre commandant décide de passer la nuit au bivouac. Fatigués, nos hommes s'endorment pendant que nous causons. Tout à coup, nette, précise, nous par-

vient la nouvelle qu'une division de cavalerie allemande s'avance vers nous et n'est plus qu'à quelques kilomètres.

Prendre nos dispositions contre eux est l'affaire d'un instant. Avec ma section je reçois *une belle mission :* « En cas de repli, ne quitter mon emplacement, avec mes cinquante-deux gaillards, que *le dernier.* »

J'étais fou de joie !

Dès que les premiers cavaliers prussiens sont à bonne portée, je fais exécuter un feu violent, si bien ajusté qu'il arrête leur marche.

Mais les Boches sont innombrables. Les pièces légères de leur cavalerie mises en batterie, il nous arrosent pendant une demi-heure d'obus et de mitraille, blessant et tuant quelques-uns des nôtres. Heureusement leur tir est imprécis, mal dirigé et nous nous en tirons sans trop de pertes.

Cependant je vois, à mes côtés, un sergent tomber, la tête fracassée. Un de mes chasseurs a le ventre ouvert. Il me serra la main avant de mourir et je lui dis : « *Tu meurs pour la Patrie : nous te vengerons !* » D'autres sont blessés plus ou moins gravement.

Quant à moi, j'en sors indemne. Je vis et j'entendis distinctement faire rage autour de moi, balles et shrapnels, débris d'obus, etc., etc. Rien ne m'atteignit !

Quelles furent mes pensées à ce moment-là ? Eh

bien, c'est simple : *elles furent toutes pour ceux que j'aime*. Et voilà !

Si cet heureux combat ne devait pas être suivi de beaucoup d'autres, j'en aurais grand regret, car j'ai vécu là d'angoissantes, mais superbes minutes! En résumé : *j'aime ça !* Aussi *j'espère* que *la danse* recommencera.....

De petits faits me reviennent à la mémoire. Nous arrêtons beaucoup de prisonniers qui se rendent docilement. Nous prenons aussi beaucoup de chevaux sans cavaliers. Les bêtes se laissent prendre aussi docilement que les hommes. Indice de fuite, les chevaux sont entièrement harnachés.

Une patrouille de cinq soldats allemands est détruite par quatre de mes hommes. J'ai l'honneur d'abattre l'officier à première balle.

J'ai aussi la chance de descendre un Boche caché dans un tronc d'arbre. Sa tête dépassait. Je l'ai atteint en pleine figure. Ses camarades n'auront pas la peine de creuser sa tombe : il est resté dans le tronc !

En trois heures, nous en avons tué quarante-deux. Ces Boches arrivaient, en rampant, cachés par les feuilles. Ils n'étaient plus qu'à quelques mètres, quand, sans perdre mon sang-froid, je les fis cerner par quelques hommes. Nous les avons tués.

Nos victoires ne sont pas faites pour accroître leur assurance et nous pouvons prédire la chute de l'Empire allemand.

Je conserve le sabre pris à l'officier prussien que j'ai descendu à première balle.

Après un repos très court, nous avons remplacé en première ligne des compagnies du xe. Aussitôt en place, les essais pour gagner du terrain ont commencé, mais sans résultat. Les Boches sont retranchés derrière des barricades imprenables. Tout mouvement en avant est enrayé. D'ailleurs, nous sommes sur une partie de la ligne sans importance.

Pour nous, c'est la guerre sous bois où, seules, les ruses sont autorisées. Aucune chance de surprendre l'ennemi ; jour et nuit il est en éveil. L'unique distraction est la chasse aux isolés, pris en flagrant délit soit dans une clairière, dans une haie forestière, soit même sur un arbre. De part et d'autre, on y prend goût. De ma tanière, j'entends une musique *si plaisante* que je souhaite, en écrivant ces lignes, qu'elle ne s'arrête pas de si tôt ! Mes oreilles ont plaisir à l'écouter ! Vous devinez que les obus lancés des deux côtés, les feux des fantassins accompagnés par le chant régulier des mitrailleuses et par les bruits étouffés des boîtes à mélinite, grenades et bombes, forment ce beau concert. Tout serait harmonie parfaite si, de temps à autre, nous ne subissions pas quelques pertes.

Nos hommes sont heureusement de bons gars qui ne se plaignent jamais : ils conservent sans cesse une gaieté et un courage qui font plaisir.

Et puis n'avons-nous pas la distraction, après un tir précis, de voir les Boches s'affaler à terre. J'en suis, pour ma part, à mon ..... chut ! Guettons !..... ne parlons pas !

Et, en attendant, continuons à vivre alternativement dans nos souterrains ou sur les barricades établies par nos soins et ceux du génie.

Il y a une chose qui, à mes yeux, surtout depuis quelque temps, prend une importance considérable : ce sont les cigarettes. Je voudrais recevoir bien vite, demain si vous le pouvez, deux paquets de « bastos » ! Ce me sera une vraie joie.

PAS DE CONVALESCENCE !

Blessé et à peine guéri, l'auteur de ces lettres ne pense qu'à rejoindre son régiment.

Je vais très bien, *j'arrive même à écrire en piquant mon porte-plume dans mon pansement !*

Dans vingt jours, je serai complètement guéri et j'espère bien retourner au front pour aider à la débâcle de la *kultur* et du militarisme prussiens.

Si je n'ai que huit jours, je ne sais si j'aurai le temps d'aller vous voir avant de repartir.

Et cette intention de ne pas user de son congé de convalescence afin de se retrouver plus tôt parmi les

combattants, notre vaillant soldat l'annonce à sa jeune sœur et s'en excuse en ces termes touchants :

Chère petite sœur, tu me dis que tu es bien peinée de savoir que je refuse une convalescence. Je le sais bien, va ! mais surtout n'en parle pas à mes parents : inutile de leur causer de la peine. Quant à avoir versé mon sang, c'est une action toute naturelle et tous ceux qui sont là-bas en font autant !...

Je n'oublie pas l'affection que j'ai pour vous ; cette affection a doublé, si possible, depuis que j'ai frôlé la mort. Des journées et des nuits entières j'ai bien pensé à vous tous ; mais je n'ai jamais pensé à me servir des suites d'une blessure bénigne pour tirer au flanc tranquillement, chez moi. *Mon devoir n'est pas là,* petite sœur, *ma conscience me le reprocherait,* et alors je ne serais pas un gai compagnon pour mes parents ! Si Dieu m'appelle à lui, chère petite, *ne pleure pas,* ce sera inutile : au lieu de prier pour que Dieu me donne une bonne santé, tu prieras pour adoucir mes peines et j'irai là-haut.

Donc vite la guérison et partir, voilà mon désir ! *Je veux me détacher de la masse par une belle action* et tâcher d'attraper les galons de sous-lieutenant. *Si je ne les gagne pas, ce ne sera pas de ma faute,* tu peux le croire !

Edmond B...

Maréchal des logis au ...e chasseurs.

V

Incorporé comme sergent de réserve, l'auteur de cette lettre, Henri V..., cité deux fois à l'ordre du jour. a été depuis nommé adjudant, puis sous-lieutenant sur le champ de bataille.

A son frère, lieutenant en Algérie, Henri V... raconte bonne partie de sa campagne en ces pages, parfois décousues, mais mouvementées, vivantes, pleines d'alerte jeunesse et d'exubérante bravoure.

NUIT TERRIBLE

Voici le résumé de ma campagne.

J'ai eu mes jours de barbe, au mois d'août. On nous fait faire exercice et manœuvres pendant plus de deux semaines!

J'ai eu mon jour et ma nuit de forte émotion.

Ma compagnie, en grand'garde à V..., au sud de M..., m'envoie avec ma section, le jeudi 27 août, pour garder, à 3 kilomètres de là, un pont de la Meuse, mal sauté. En suivant un talus de chemin de fer, je peux gagner mon emplacement sans être vu. Mais la compagnie, restée au village, s'est fait voir. Les Boches bombardent le village. Le capitaine est obligé de se retirer avec ses trois sections. Comme tu penses, je n'avais pas l'adresse de repli. Et de 2 heures de l'après-midi jusqu'à 3 heures du matin, je suis resté en section isolée à plus de 10 kilomètres de la compagnie qui s'était retirée du côté de B... Nous n'avions entre nous et

les Boches que la Meuse. Je les ai vus à 40 mètres, largeur de la rivière. Heureusement j'ai pu maintenir mes poilus et les empêcher de tirer. Nous étions perdus si nous avions été découverts !

Ce fut ma plus terrible nuit.

Au loin, M... brûlait, le fort des A... fut bombardé vingt heures sans répit, et mes hommes mouraient de faim, car nos cuisiniers s'étaient débinés avec la compagnie.

J'ai pu rejoindre en prenant l'initiative de décamper à temps. La compagnie avait déjà rayé notre section des contrôles, la croyant ou bombardée ou prisonnière.

FRINGALE

J'ai eu mes journées éreintantes : marche en recul à 35 ou 40 kilomètres par jour !

J'ai eu mes journées de fringale à F.-C..., n'ayant comme nourriture, pour deux jours, en plein mois très chaud, qu'un bidon d'eau !

Par exemple, le lendemain j'ai mangé en un seul repas : une poule cuite dans la soupe, un demi-lapin rôti et un fromage avec une demi-boule, le tout arrosé de deux bouteilles de champagne !

FRANCE-VICTOIRE

Le lendemain ce fut mon jour de gloire, le jour de ma pipe, France-Victoire, et le jour des prisonniers.

Veux-tu que je te présente ma pipe? Une bonne grande brune à cheveux noirs, une belle Française, mon cher, ayant la qualité d'être encore... demoiselle! Je l'ai conquise sur un Boche qui l'avait chipée dans un bureau de tabac. Dans le sac de ce Boche, il y avait de tout : du tabac, du linge Rasurel, du singe et des chaussettes. J'eus tôt fait de balancer mon Azor et de charger celui-ci sur mon dos. D'ailleurs, avec le sac et la pipe je ramenais quatre ou cinq Boches, tout épatés et contents d'être pris.

Donc France-Victoire est une rescapée. Elle a fumé le tabac de la victoire de la Marne. Puis, plus tard, remontant vers les pays occupés par les Boches, elle a fumé du thé, du café, du noyer, du foin... et enfin du vrai tabac! Elle a été blessée avec moi quand l'obus m'a fauché les pattes, puisque je la tenais à la main, à hauteur du genou.

Ah! la brave France-Victoire! Sur mon testament, je te la lègue. Aies-en soin, n'est-ce pas, quand je ne serai plus? C'est toutes mes amours!

ZUT! PLUS DE 40 BOCHES.....

Tout ça, c'était le matin du dernier jour de la bataille. L'après-midi, allons, vivement! « la 17e en reconnaissance à F.-C...! »

A moi Charlot tout seul!

Lum-Lum et le Tatoué avaient un peu trop goûté aux bidons des camarades de rencontre.

Donc Charlot, à peu près maniable, prend son fusil et vient seul avec moi.

La compagnie était arrêtée au nord. Il pleuvait. Le piston voulait mettre ses hommes dans le bois de sapins, à droite. Il nous le fait reconnaître. Il nous donne ensuite mission de redescendre jusqu'à la route nationale pour faire le tour du patelin et voir s'il y a quelque chose dedans.

On descend doucement sur la route. On monte au sud du village. Rien à signaler.

Charlot me dit :

— Moi je crève de faim et de soif. Aussi j'entre dans le pays.

Nous revenons sur la route nationale et prudemment, derrière les arbres, nous arrivons à 150 mètres du pays.

Zut ! plus de 40 Boches, commandés par un officier, en sortent et se dirigent vers nous.

Nous voici donc sur un terrain découvert, en face de 40 Boches et à plus de 1.500 mètres de la compagnie que, très heureusement, on ne voyait pas !

Charlot me dit :

— Tenez, chef, ces 40 Boches-là sont à nous !

— Non, lui dis-je, si tu tentes ça, nous sommes fichus ! Esbignons-nous !

— Entendu ! Machine en arrière.....

Nous remontons doucement vers le chemin de fer. Jamais je n'ai dit un pareil acte de contrition. Hein ! tu nous vois, 800 mètres en terrain découvert, deux pauvres poilus contre toute une section de Boches !

De temps en temps, je tournais un œil en arrière. La section suivait la route, sans se soucier de nous. Bref nous arrivons au chemin de fer.

Je dis :

— Charlot, tu avais raison : il fallait tuer l'officier, nous aurions eu tous les Boches ! Ça me fait trop gros cœur de rater ce beau coup-là ! Tant pis ! Tirons dedans !

Pan ! pan ! pan !

Les Boches décampent. Puis, je n'y comprends rien : ils posent leurs fusils et se débinent en courant.

Charlot met baïonnette au canon et moi aussi. Nous crions, nous hurlons :

— Halte, rendez-vous !

Et nous cavalons derrière eux au grand galop. J'ai sauté un silo d'une seule enjambée. Je ne sais comment j'ai fait. Charlot et moi, on a attrapé chacun son Boche ! C'était mon septième de la journée ! je n'ai jamais eu tant de force pour un saut en longueur !

Voilà, mon vieux frangin, notre vie. C'est épatant !

Je n'ai plus de papier. Je t'embrasse.

Bons souhaits et bons baisers de ton vieux Dady qui t'aime bien.

Henri V...

VI

L'ABSOLUTION

A Thuin, 27 août, — nous écrit un sergent du 49e, — notre régiment défendait le passage de la Sambre.

Dès l'aube, les premières balles sifflèrent au-dessus de nos têtes ; fusils et mitrailleuses arrosaient copieusement nos positions.

Notre section, tapie dans sa tranchée, attendait avec impatience le moment d'entrer en action.

Tout à coup j'aperçois un de mes camarades, le caporal réserviste D..., vicaire au pays basque, qui se hisse hors de la tranchée.

— Tu es fou ! Tu vas te faire *descendre !* lui crie-t-on.

D'un geste, il commande le silence.

— Plusieurs de nous vont peut-être rester ici, nous dit-il. Je voudrais vous donner l'absolution.

Reculant un peu, il s'agenouille, face à l'ennemi,

dépassant de tout son torse le parapet de la tranchée.

Toutes les têtes se découvrent.

D'une voix qui tremble un peu, il commence le *confiteor*. Très proche de son oreille, un sifflement le fait tressaillir. Il omet une phrase ; mais, domptant ses nerfs, il se reprend aussitôt. Et c'est d'une voix claire et forte qu'il achève.

Puis, l'absolution donnée, il demande :

— Vous allez dire avec moi trois *Pater*.

Calme, les mains jointes, la poitrine offerte aux balles plus nombreuses qui cinglent l'air autour de lui, *il dit la prière lentement, afin que ceux qui l'avaient oubliée puissent la répéter après lui.*

Quand il eut terminé, il fit un large signe de bénédiction. Puis, lestement, cette fois, il ressaute dans notre trou, le cœur joyeux, le corps indemne.

Il se met à rire... et nous pleurons !

Jean D...,

Sergent au 49e d'infanterie.

SEPTEMBRE

VII

LE PLAISIR N'A PAS DURÉ...

8 septembre. — Chers parents. Que vous devez être inquiets de n'avoir plus de mes nouvelles! Heureusement, je ne suis pas tué ; je suis simplement blessé aux jambes. Voici comment c'est arrivé :

Ce jour-là, nous attendions les Allemands dans la plaine d'E..., en Meuse. Vers 8 heures du matin, l'avant-garde allemande fait son apparition. A 11 heures, mon capitaine me donne l'ordre de faire avancer ma section. Comme j'étais heureux de pouvoir enfin descendre quelques Boches!

Mais les saligauds ne m'ont pas laissé durer le plaisir!

A peine avais-je tiré une dizaine de coups et abattu trois ou quatre Boches, qu'une balle me frappe le mollet et la cuisse gauche. Je quitte le combat et vais me panser dans un coin abrité. Je repars pour gagner nos lignes.

En cours de route, je rencontre un camarade blessé. Souffrant beaucoup, je m'assieds à côté de

lui. Au même moment, une balle vient me frapper la cuisse droite. Me voilà immobilisé! Que vais-je devenir? Les nôtres reculent. Je tomberai donc aux mains des Allemands? Que vont-ils faire de moi? Vous vous doutez de mes transes!

Non sans peine, je me couche dans un sillon, pour éviter les balles qui sifflent toujours. Je fais le mort. Au bout d'un instant, j'entends les Boches qui approchent. Un coup de fusil! Un Allemand a tiré sur le camarade blessé, à côté de moi, et l'a atteint à l'épaule. Intervient un chef. Sur son ordre, on nous panse. Mais les Allemands filent, la nuit vient, nous sommes toujours par terre. Nous dormons tant bien que mal sur le sillon, en attendant le lendemain. Nous souffrions de nos blessures, puis de la faim et de la soif, car nous n'avions à boire et à manger que ce que de rares Allemands nous jetaient en passant. La journée du lundi s'écoule sans qu'aucun ambulancier nous relève. Toujours immobiles à la même place, nous nous endormons encore. Et quel sommeil! Quel cauchemar! Il faut y avoir passé pour s'en rendre compte.

LA PIÉCETTE D'OR

Dans la matinée, une patrouille de cavaliers ennemis arrive sur nous. L'un d'eux me met en joue. Je lui fais signe que je suis blessé et je lui montre une pièce d'or, la seule qui me restait!

Il vient près de moi, m'arrache les 10 francs et s'en va.

Enfin, le soir mardi, vers 3 heures, l'ambulance allemande vient nous prendre et nous mène à l'hôpital de campagne. Un major finit par nous faire mettre sous une tente avec ses blessés. On nous donne un bouillon par-ci par-là.

ENCORE SEULS !

Tout à coup, le samedi matin, grand branle-bas : on embarque les blessés allemands ; ensuite les blessés français les plus valides. Le reste est abandonné. Il n'y avait peut-être plus de place. Toujours est-il que moi et quelques camarades nous n'étions plus prisonniers.

Ça n'en valait guère mieux. Nous sommes seuls et dénués de tout. Qu'allons-nous manger ? Les Français vont-ils venir ?

La journée du samedi se passe dans ce tourment-là. Ceux de nous qui peuvent encore se traîner vont chercher des poires. C'est cela qui fait notre nourriture du samedi au dimanche. Enfin, le soir, tout le monde pleure de joie : on voit venir une patrouille française !

La patrouille nous fait emmener ; on nous soigne et on nous dirige sur Bar-le-Duc, où nous prenons le train à destination de Clermont-Ferrand.

Nous voici enfin bien soignés, par des infimières

très gentilles. Le major m'a dit, ce soir, que mes blessures n'étaient pas dangereuses, mais seraient longues à guérir. Ce qui me ferait bien plaisir, c'est d'avoir la visite de l'un de vous. Je sais bien que le voyage coûte gros ; mais une fois n'est pas coutume. Me voir, ça vous rassurerait et moi, il me semble que ça me guérirait !

R...,

Sergent au 82e de ligne.

VIII

UN MISSIONNAIRE AU FRONT

Cette lettre a été reçue par un aspirant missionnaire qui, à Bel-Air, avec six autres séminaristes réunis autour de « trois vieux missionnaires, ne cessent de travailler et de prier le Dieu des armées pour la France, pour le soulagement des misères et pour ceux des leurs qui ont « *l'honneur de se battre* ».

Blessé, l'auteur de cette lettre, également missionnaire, écrit de l'hôpital de Nantes à son jeune camarade :

Nantes, 11 septembre. — Mon brave et cher ami, c'est la première fois que, depuis mon départ, je reçois des nouvelles de Bel-Air. J'ai écrit pourtant plusieurs fois, mais toujours le silence... Je me croyais, par un abîme infranchissable, retranché

du monde, condamné à l'oubli, abandonné. Avec ton mot, l'espoir m'est revenu.

LA CHARGE

Je vais essayer de t'évoquer le combat où j'ai été blessé.

Mon régiment, le 41e, était, dès le matin, désigné pour aller au feu, en première ligne. Arrivées près de l'ennemi, les compagnies sont disposées en ordre de combat. Ma section se déploie en tirailleurs. Le fusil à la main, à quatre pattes, rampant comme des couleuvres, nous prenons place au sommet d'une crête. De là, on aperçoit l'ennemi en face, à 400 mètres. Il est caché derrière un talus et deux tas de paille.

Arrivé sur cette crête, je me mets à creuser un trou en jetant la terre devant ma tête pour me protéger des projectiles. Tirant de temps à autre des coups de fusil, je reste là jusqu'au soir.

Vers 8 heures, les clairons français sonnent la charge. Les balles pleuvent. Le moment d'agir est venu... Pas d'hésitation : « *En avant! A la baïonnette!* »

L'écho retentit de cris sauvages, de hurlements féroces. On ne peut les décrire, mais on y sent la résolution de se venger, la joie de répandre le sang de ceux qui ne respectent rien et que le monde

civilisé désigne sous le nom de *Barbares*. Les baïonnettes, à la lueur rougeâtre des éclats d'obus, jettent des reflets sinistres. Et, partout autour de moi, dans la demi-obscurité, les visages m'apparaissent crispés; les yeux hagards cherchent une victime à immoler.

Les Prussiens ont abandonné leurs tranchées remplies de cadavres, de débris d'obus, de sacs, de fusils, de munitions. Parmi les ennemis, un grand nombre reculent. La pointe effilée de nos baïonnettes les épouvante ; ils s'enfuient de tous côtés. C'est la chasse à l'homme...

Durant cette poursuite, la désunion se glisse forcément en nos rangs. Quelques-uns se laissent emporter trop loin dans cette battue sanglante. Ils se trouvent isolés. C'est mon cas. Me voici seul, perdu dans la campagne, à 10 heures du soir ! Que va-t-il m'advenir ? Plus personne. Partout la nuit, partout le silence que troublent seulement des plaintes de blessés abandonnés. A pareille heure, en si effroyable circonstance, c'est lugubre, sinistre, profondément impressionnant.

Je me mets à parcourir le champ de bataille. Mourants et morts ne se comptent plus ; ils jonchent le sol. Dans l'ombre, leur beau sang vermeil laisse de grosses taches noires sur le sol.

Je franchis un fossé, j'escalade un talus et, brusquement, je me sens saisis par les épaules. Quatre Allemands m'empoignent. Je suis prisonnier !

LACHE ET FÉROCE

Le chef, une espèce de sous-off., m'arrache mon fusil pendant que les autres me tiennent, et d'un signe il nous commande de le suivre. Seul contre quatre, force m'est d'obéir. Ils m'entraînent vers un village.

Pendant le trajet, je frémis d'indignation, de colère et d'impuissance, en voyant cette brute farouche d'Allemand écraser, de la crosse de son fusil, tous les blessés français tombés qui se trouvent sur son passage. Sans dire une parole, il accomplit froidement son massacre odieux et lâche.

A ce moment, une scène atroce me serre le cœur. Ce cruel sous-off s'approche d'un des nôtres, blessé, gisant à terre. Ce dernier devine le geste de son ennemi. Au moment où l'Allemand lève son fusil pour lui broyer le crâne, le Français se soulève un peu et, rassemblant ses forces, saisit la crosse qui la menace, s'y cramponne, se débat, résiste. Mais épuisé, trop faible dans cette lutte, il lâche l'arme, retombe... et sa tête est écrasée. Le sang rejaillit sur moi. L'Allemand achève son horrible besogne dans un ricanement sinistre ; puis, me voyant révolté, hors de moi devant tant de cruauté, il m'accable d'injures et de menaces.

Dans le village, je retrouve cinq soldats français, prisonniers comme moi. Derrière eux, une section

d'Allemands fait ripaille avec des vivres volés dans les maisons.

LE FEU A LA GRANGE

On nous enferme dans une grange remplie de paille et de foin. Quelques heures après, une douzaine d'Allemands entrent dans notre grange. L'un tient une torche allumée et met le feu aux quatre coins. Puis tout ce vilain monde se retire, et le dernier referme la porte.

Nous sommes condamnés à être brûlés vifs.

Cependant, toute espérance n'est pas perdue. L'un d'entre nous a découvert l'essieu d'une vieille voiture. On l'apporte et, faisant office de bélier, sous notre poussée vigoureuse, cet essieu attaque la porte. Bientôt, sous les coups, le bois cède, vole en éclats... Nous voilà sauvés !

Les Prussiens ne sont plus là. L'arrivée de quelques Français, perdus comme nous, a suffi à leur donner des jambes. Par exemple, des obus éclatent avec fracas. Deux de mes compagnons d'infortune restent en route...

Nous continuons à errer au hasard et, enfin, nous arrivons au milieu des nôtres. Cette fois, nous avions définitivement échappé aux Prussiens !

SOUHAIT D'UN ANCIEN A SON BLEU

Le lendemain, le combat recommence. Ce jour-

là, je fus atteint par une balle ronde d'obus, à la cuisse droite. A la rencontre du fémur, cette balle fusa sur un trajet de 50 centimètres. Hier, on me l'a extraite au-dessus de la hanche. L'opération fut assez douloureuse, mais le bonheur d'être débarrassé de ce vilain projectile me donnait du courage.

A présent, j'attends paisiblement que mes plaies se referment.

Ton tour d'appel va venir, me dis-tu. Allons, courage, jeune soldat ! Considère l'avenir avec confiance et sang-froid. Tu sais que ceux qui restent n'oublient pas ceux qui partent, qui souffrent, qui agonisent peut-être ou sont déjà couchés sous la faux de la moissonneuse infatigable dont une main invisible dirige les coups. Je vais, à présent, être comme toi à me demander chaque jour :

— Nos aînés sont-ils morts ? Nos jeunes sont-ils blessés ? Où sont-ils tous ?

Et, sans réponse, ce sera mon tour de m'inquiéter et de souffrir dans l'angoisse de l'incertitude.

En souhait de bon départ et d'heureux retour, permets à ton *ancien* d'embrasser bien fort *son bleu*. Souviens-toi : *union et prières !*

B...,

Missionnaire.

IX

IMPRESSIONS D'UN OFFICIER RUSSE

Cette lettre nous arrive de Kiew. Elle est écrite par un Russe, officier de hussards. Dès la déclaration de guerre, quoiqu'il ne fût pas mobilisé, notre hussard, alors en Suisse, liquide à la diable une affaire prospère, et, en qualité de volontaire, part, afin de rejoindre son corps au plus tôt. Passant par Brindisi, Le Pirée, Salonique, Uskub, Nisch, Négotin, Birza, Palanka, Kladowo, Turnu, Séverin, Bucarest et Ungheni, il arrive à Kiew après dix-huit jours de voyage !

En Serbie, accueil empressé, parcours entièrement gratuit, en chemin de fer quand possible, souvent en simple charrette de paysan. Ici, le maître de la maison le supplie d'accepter sa propre chambre. Là, arrivant de nuit, notre Russe, devant une table instantanément garnie, voit improviser en son honneur un dîner... de douze plats ! Demande-t-il à payer? On se fâche : « Oh ! non, pas d'argent ! Trop heureux de vous héberger ! » Et l'addition, entre l'hôte et l'invité, se règle en mutuels cris d'enthousiasme : « Vive la Russie ! »

Notre officier constate qu'en Serbie, dans toutes les églises, le prêtre prie pour le roi Pierre en même temps que pour Nicolas II, Albert Ier, George V et Raymond Poincaré !

A Kiew, l'exaltation patriotique dépasse tout ce que le jeune hussard pouvait imaginer. Partout, vente de petits drapeaux; hommes, femmes, enfants, chacun arbore le sien ; les mendiants mêmes mendient pour s'en acheter un ; peu leur importe qu'il soit belge, français, serbe ou japonais ! Kopecks, or, billets, tombent pêle-mêle dans les tirelires aux blessés. Dames et demoiselles y glissent bagues, chaînes, bracelets. Et partout on travaille pour les soldats. La maison du gouverneur

général Trepoff est transformée en vaste atelier de couture. Coude à coude, ouvrières et mondaines, maîtresses et servantes, taillent des caleçons, ourlent des chemises, tricotent des chaussettes...

J'ai résumé les impressions de voyage et d'arrivée à Kiew. Voici maintenant la lettre que l'officier russe, en campagne, adresse à sa fiancée, une jeune Française :

13 septembre. — Ma bien-aimée, merci de votre douce et chère petite lettre si pleine de tendresse, de bonté et de sentiments nobles. Quoique la sachant par cœur, je la garde dans ma sabretache qui ne me quitte jamais. Ainsi que vous me le demandez, je vengerai les Français, vos frères, comme s'ils étaient déjà les miens ! A la première occasion, je passerai devant tous, pour massacrer les Alboches !

Les Autrichiens, dans leurs rencontres avec notre cavalerie, ayant subi de grandes défaites en terrain découvert, changent à présent de tactique. Ils creusent la terre, font de petits remparts, se cachent derrière leurs batteries et leurs mitrailleuses. A la moindre reconnaissance, notre peloton est de suite bombardé et criblé d'obus.

Les dernières nouvelles annoncent que les Allemands ont, eux aussi, subi de fortes défaites dans le nord de la France ; ils reculent, vous laissant d'innombrables trophées. Ainsi vous n'avez plus rien à craindre, ma chérie : ils ne dévasteront pas vos beaux Champs-Élysées : « Vive la France ! »

Vous désirez savoir ce qui me manquera bientôt? Voici : tabac, allumettes (introuvables !), sel de

table (toute la Galicie souffre du manque de sel ; les paysans hurlent, car il n'y en a plus un grain nulle part !), sucre (difficile à se procurer !), thé et conserves. Je voudrais bien avoir aussi un carnet militaire avec crayon rouge et bleu.

Nous menons une vie presque sauvage. Nous nous préparons nous-mêmes des *potages de fantaisie,* dont le goût est en effet bizarre ! Heureusement, nous avons poulets et pommes de terre... En août, des millions de mouches pullulaient dans les chaumières où nous couchions. C'est fini. La seule chose qui me répugne à présent, c'est la saleté qui nous entoure : les champs sont remplis de cadavres de chevaux ; la dysenterie ravage l'armée ennemie. Aussi nous faut-il prendre des précautions. Pour ma part, plutôt que de boire *une seule goutte d'eau crue*, je souffre la soif jusqu'au moment où je me procure du thé.

Aujourd'hui, j'ai eu un gros chagrin dont voici la raison : notre division, au lieu d'aller en avant, a reçu l'ordre de se porter en arrière, puis de rester là, au repos... Pour combien de temps ? Je n'en sais rien ! Peut-être cinq jours, peut-être deux semaines ! En reculant, nous avons dû laisser passer devant nous l'infanterie, les trains d'équipages, l'arrière-garde..., *et même la poste ! !* Vous voyez ma tête ! J'ai grogné tout le jour et je me sens encore d'une humeur massacrante.

Et le soir même, ma rage devient de la désolation,

car j'entends raconter que l'Allemagne veut demander la paix ! Courir pendant dix-huit jours à travers l'Europe, perdre trois semaines en démarches, poursuivre mon régiment et le rattraper enfin, pour voir terminer la guerre... *Ah ! non ! Et mes grades, alors, mes décorations, mes honneurs, mes exploits, mes victoires ? Je ne peux pas penser à cela ! Un pareil coup me tuerait !*

Que Dieu vous garde, mon adorée !

Z...

X

LA LETTRE D'UN SIMPLE PIOUPIOU

15 septembre. — Cher frère, quand j'ai reçu ta lettre, je me suis redressé sur mon lit en criant : « Des nouvelles de là-bas ! » Et j'ai été content d'apprendre que grand-père n'est pas seul au pays. Quant à toi, frérot, tu as bien fait de partir : ils t'auraient fait prisonnier. A propos, quand comptes-tu recevoir ton ordre de mobilisation ? L'aïeul a vu ce que j'ai vu : je me suis battu aux mêmes endroits que lui, et d'abord à Bapaume...

Je commence par crier « Victoire ! » *car nous y allons toujours avec le sourire :* le moral est bon, comme tu vois.

J'ai débuté en Belgique, où ç'a été très dur.

Puis nous rentrons en France par les Ardennes. Des marches de 60 kilomètres, toujours le sourire et en chantant ! On arrive dans l'Aisne, où on se bat. Là, premier exemple de la lâcheté allemande : *ils sonnent nos sonneries !* Un régiment, qui marchait avec nous, occupait des tranchées à 150 mètres des Boches ! Ceux-ci sonnent la charge. Nos braves n'écoutent que leur courage, partent à fond de train et tombent devant les mitrailleuses ennemies. Juge de la déception !

Nous couchons dehors. Au jour, nos officiers nous donnent l'ordre d'aller nous ravitailler dans un village bombardé par les Boches. Là, nous trouvons un pauvre vieux qui n'a pas voulu partir. « Je suis épicier, nous dit-il, tout ce qui est chez moi est à vous ! » Sans façon, nous remplissons les sacs à distribution.

Dehors, la mitraille et toujours la mitraille.

La semaine d'après, marches de nuit et de jour : jamais je n'aurais cru pouvoir marcher tant que ça ! Quand on dormait, c'était à poings fermés, et pas d'autre veilleuse que l'étoile du berger !

Maintenant, c'est changé. Nous prenons l'offensive. Dans un village, à 4 kilomètres de la ville où nous nous trouvions, j'ai eu le plaisir de *travailler à la baïonnette*. Pour ma part, j'en ai tenu trois au bout de ma *fourchette*. C'était beau ! Chez eux, pas un coup pour nous répondre : on aurait dit *une entrée de moutons aux abattoirs de La Villette*,

tellement ils gueulaient, car on ne peut pas dire crier : ce serait trop modeste ! Et d'abord, *ils ont tous une sale gueule, ces Boches !*

Ensuite, nous descendons dans la Marne. Là, un de mes camarades d'école, officier, a été tué d'une balle en pleine poitrine. Il est mort en brave, *car il n'a pas voulu qu'on s'occupe de lui.*

Après, grande bataille qui a duré huit jours. On a encore eu le bonheur de les déloger, malgré leurs gros obusiers. Et nous voilà revenus dans l'Aisne. Cette fois, j'ai eu moins de chance : je n'ai pu *en embrocher qu'un seul! Je lui ai cassé ma baïonnette dans le dos.* En tombant, il m'a entraîné et je suis tombé sur lui. S'il en revient, *il pourra offrir une jolie et pas commune épingle à chapeau à sa femme, à moins que ça ne lui serve de clou pour accrocher sa croix !*

Le surlendemain, nous leur prenons un convoi. Vous pensez si l'on s'est *tapé la tête* à leur santé. Ces s.....ds-là avaient encore du champagne dans leurs voitures !

Nous retournons de nouveau dans la Marne, où nous n'avons pas fait grand'chose : nous étions soutien de cavalerie.

Nous montons en autobus — rien que ça de chic ! — pour aller dans la Somme. Nous traversons des lignes allemandes à plus de 60 à l'heure et nous arrivons en pleine bataille. Celle-là nous a semblé la plus terrible. Nous sommes restés dans

les tranchées cinq jours. Mes camarades y sont peut-être encore ! Nous avions reçu l'ordre de tenir malgré leurs obus à la mélinite. Et nous avons tenu... avec un seul *quart de boule* pour cinq jours !

Mais ça n'y faisait rien. Nous n'avions pas faim : on aurait dit que *nous ne vivions que de poudre !* Et, malgré la fatigue, ce que nous *chinions* leur artillerie !

J'ai été blessé entre P... et A..., à 4 heures du matin. Je veux me relever un peu et je pose ma main sur le talus de la tranchée. Ça siffle !... Et vlan !... Je suis piqué à la main gauche. C'est bête !... surtout après avoir passé où j'ai passé !

En attendant que tu partes, mon cher frère, *je t'assure que j'ai fait du travail pour nous deux.* Maintenant, je vais être obligé de faire une petite saison au bord de la mer. Paraît qu'on veut me mettre dans du coton. Malgré de belles promesses de tabac à plein bec, ton grand va s'embêter : il n'a plus le sourire !

René D...,

soldat d'infanterie.

Et celui qui nous apporte cette lettre nous dit :

— N'est-ce pas qu'avec de tels hommes la France ne peut mourir ?

XI

Au début de la guerre, le capitaine G... a dû quitter le camp de C... et se séparer de sa femme. La lettre qui suit est adressée à son frère :

LE CAMP DÉVASTÉ

Du 16 au 26 septembre. — Aujourd'hui, gros brouillard. Calme relatif. Nous restons dans nos tranchées sans pouvoir observer. J'en profite pour écrire. Marie est-elle auprès de toi ? Je veux croire qu'aucun incident de route ne l'a arrêtée. Je serais rassuré si j'apprenais son arrivée. Elle a dû beaucoup souffrir et son voyage, ou plutôt sa fuite, a dû être triste. Elle serait bien plus navrée si elle connaissait toute la vérité. Sa maison, son bien, les choses familiales sont pillés, volés, souillés.

Je suis repassé au camp, poursuivant les Allemands en fuite. J'y suis resté quelques jours, car nos Boches se sont fortifiés au Nord. J'ai donc habité chez moi pendant quelques jours, si l'on peut appeler cela habiter. On rentrait à minuit, quand on rentrait, et on repartait à 3 heures.

Dans quel affreux état ces barbares ont laissé le camp ! Ils ont emporté tout ce qu'ils ont pu : objets d'art, argenterie, meubles, linges, etc. Ce qu'ils n'ont pu enlever a été brisé, mis en miettes. Nos tableaux ont été coupés et emportés. Il ne reste que le cadre où la toile se trouvait clouée. J'ai

couché sur un sommier sans matelas. Je n'ai pu trouver une cuiller pour manger. Les armoires, défoncées et vides, sont en mille morceaux. Les photographies, les lettres même sont salies. Certains ont poussé le cynisme jusqu'à laisser leur carte de visite.

Je voudrais avoir assez de talent pour dépeindre cette désolation et pouvoir faire sentir l'impression profonde de tristesse et de dégoût qui nous a tous étreints devant un pareil spectacle. C'est le pillage organisé, c'est la honte de l'humanité. Il faut avoir vécu ces moments terribles pour comprendre la haine qui peut naître au cœur de l'homme. C'est en outre la ruine complète pour tous ceux qui ont souffert de ce ravage. J'en fais vaillamment le sacrifice si Dieu veut que la France soit victorieuse. Après nous verrons. Nous tâcherons, avec de la patience, de rétablir le foyer. Mais nous ne retrouverons plus jamais nos souvenirs !

J'ai écrit un mot à Marie à ce sujet. Tâche, si elle a l'idée de revenir au camp, de l'en dissuader. Elle n'a rien à y faire en ce moment et ce serait, pour elle, le coup de grâce !

LE VAINQUEUR DE CETTE GUERRE

J'ai toujours parlé peu de la guerre. Nos lettres peuvent être ouvertes et, parfois, ne pas parvenir. Je préfère qu'elles parviennent. Du reste, qu'aurais-je à dire ? Nous travaillons chacun dans une

sphère très étroite : nous nous occupons des détails sans voir l'ensemble. Les journaux vous renseignent mieux que nous ne pourrions le faire. Ils ont, en particulier, vanté notre 75 avec raison. *Ce sera le vainqueur de cette guerre*. Il a combattu toujours avec succès les gros canons allemands, et nos petits obus sont plus terribles que leurs grosses marmites. C'est bien dommage qu'ils n'aient pas quelques kilomètres de portée en plus. La guerre serait terminée.

J'ai fait avec les miens, certainement et souvent sans bien voir, de véritables carnages.

A mon arrivée ici, j'ai visité un véritable charnier produit par une batterie de 75.

En attaque de nuit, deux bataillons de la garde allemande, venus dans l'intention de percer nos lignes, surprennent une compagnie française mal gardée. Ils avancent. Un officier d'infanterie prévient une de nos batteries placées sur le flanc et elle tire un coup de canon. Après renseignements, le capitaine rectifie son tir et envoie, très efficaces, des obus explosifs. Les deux bataillons sont décimés, tués, blessés ou prisonniers.

Ils comprenaient des réservistes partis de Berlin le 16. Le 26 du même mois ils étaient morts. Je les ai vus couchés les uns sur les autres. Certains présentaient des blessures horribles ; d'autres avaient perdu bras ou jambe. L'un était scié en deux de la tête aux pieds. Ceux-ci semblaient

dormir sans blessures apparentes ; ceux-là se trouvaient encore dans la position qu'ils avaient au moment où la mort les a touchés. Une section entière, sans qu'il manquât un homme ou un officier, était là, présente, les hommes serrés les uns contre les autres, figés.

Ce spectacle, qui, au début, nous glaçait d'horreur, nous laisse aujourd'hui, sinon indifférents, cependant moins nerveux. Nous vivons d'une vie un peu végétative et le prolongement d'une guerre nous rendrait, je crois, presque sauvages. Heureusement, nous n'en sommes pas arrivés là !

Inquiète-toi de savoir si Marie a encore de l'argent. Elle a fui sans rien et sera obligée d'acheter. Elle a droit à la moitié de ma solde. Je lui enverrai, en outre, ce que je toucherai.

Je m'arrête pour aujourd'hui, j'attends de vos nouvelles. Le service postal est vraiment bien mal organisé.

Soigne bien mes petits : ils sont l'avenir de la France, — les garçons surtout ! *Ils sont nécessaires pour remplacer nos nombreux morts,* jeunes gens et pères de famille.

Que Guillaume II soit maudit pour tout le mal qu'il fait !

Embrasse paternellement tous les miens.

M. G...,

Capitaine d'artillerie.

XII

Henri L. de L..., caporal motocycliste, a reçu, on verra avec quel courage et quel sang-froid, le baptême du feu dans la Meuse. Voici, d'une netteté d'observation qui n'exclut certes pas l'émotion, les premières impressions de bataille du jeune caporal.

14 septembre 1914. — Les notes qui suivent prennent date du jour où, pour la première fois, nous avons vu le feu de près. C'était entre Toul et Pont-à-Mousson : Rosières-en-Haye.

Précédemment, nous n'avions assisté que de loin à des combats d'artillerie. Nous pouvions cependant voir éclater les obus que les Allemands, à 10 kilomètres, tiraient sur les nôtres, sans grand effet d'ailleurs.

Avant de commencer ce journal, je conterai en quelques mots les faits auxquels j'ai assisté à Saint-N...-de-P... La bataille faisait rage à l'est de cette ville pendant que nous étions en réserve à l'ouest.

PRISONNIERS BOCHES

Dans la journée, le colonel du X...e d'infanterie, M. de N..., avait établi son poste de commandement à Saint-N..., aux nouvelles casernes à demi construites. En qualité de cycliste du colonel

j'étais attaché à sa personne avec deux camarades.

J'en profitai pour circuler dans la caserne transformée en hôpital pour les blessés. J'ai vu là les premiers soldats allemands. Ils étaient une trentaine; on les évacuait sur les hôpitaux de Nancy, au fur et à mesure qu'on avait des autos disponibles. Au moment où j'arrivai, il y avait, attendant qu'on pût les emporter, cinq Bavarois couchés sur des brancards. (Je crois que ces Bavarois faisaient partie du 12e régiment d'infanterie.) Ils étaient pansés et... désinfectés!

Le major de réserve, alors de service, me dit que certains de ces prisonniers avaient dans leurs sacs des betteraves et qu'ils les avaient arrachées pour les manger; d'autres venaient de vomir de l'herbe. Tous regardaient avec envie le pain de munition de nos troupiers.

Le même major me conta que plusieurs de ces Allemands n'avaient aucun mal. Après s'être fait eux-mêmes un pansement sommaire sur le champ de bataille, ils s'étaient traînés jusque sur nos lignes afin d'être ramassés par nos brancardiers. Arrivés à l'hôpital, ils avaient dû passer la visite du médecin. Celui-ci, leur ayant enlevé leur pansement, s'était aperçu de cette supercherie. Aussi les avait-il mis à la corvée. L'un de ces faux blessés, sous-officier, commandé par le major pour enlever les excréments de ses compatriotes, s'in-

digna vivement, lui gradé, de servir de domestique à de simples soldats. Le major dut le menacer de le faire fusiller s'il n'obéissait pas immédiatement.

Nos blessés français, eux, riaient et s'amusaient du spectacle. Je m'approchai d'un groupe à qui je donnai mes dernières cigarettes. Grièvement touchés, beaucoup conservaient toute leur bonne humeur. Les Allemands, au contraire, restaient mornes et ne causaient même pas entre eux. Ces Bavarois étaient des *têtes d'abrutis,* de vrais *figurants à la morgue.*

Quand on les interrogeait, ils répondaient tous que ce qu'ils craignaient le plus de nos armes, était l'artillerie. Elle produisait sur eux des effets terribles et démoralisants. Nous en avons eu confirmation par la suite.

Pendant que nous questionnions les Bavarois, les aéros français, les seuls que l'on vît maintenant, se levaient, puis atterrissaient sans cesse au delà de la Moselle, apportant à nos artilleurs les précieux renseignements qui leur permettaient de mitrailler l'ennemi à coup sûr.

C'était un contraste poignant de voir, ici, tout le monde, médecins, dames de la Croix-Rouge, infirmiers, se hâter en silence afin de sauver la vie aux blessés qu'on leur apportait sans discontinuer, pendant qu'à quelques kilomètres, le grondement sourd de nos canons de siège et le claquement de

nos 75, répondaient bruyamment à l'artillerie allemande, crachant partout la mort.

EFFET DE NOTRE ARTILLERIE

Le lendemain matin, nous sommes réveillés par le canon, et nous l'entendrons toute la journée. Les batteries de 75 qui nous accompagnent mettent hors de combat seize pièces allemandes, la plupart d'artillerie lourde. Un officier français de cette arme évalue à six cents le nombre d'obus allemands tirés sur nous. Résultat : un homme blessé !

Nous sommes à L...

Ces derniers jours, j'eus l'occasion d'examiner de près une des pièces de siège anéanties par nos 75. C'était un 120 ou 150 court. L'affût, en acier, ayant reçu l'obus, était complètement déformé et crevé. Les éclats avaient perforé des tôles d'acier de 2 centimètres d'épaisseur et étaient entrés dans le métal même de la pièce. Ils y avaient fait des trous de 2 centimètres de profondeur. Le canon était littéralement criblé. Les hommes avaient dû être écharpés. Sur la pièce on lisait : « *Pro gloria et Patria, ultima ratio regis, n° 147. F... Krupp, Essen 1904.* » Ce devait être une des pièces qui, les jours précédents, avaient sans résultat tiré sur nous environ six cents obus !

Dès qu'une batterie ennemie est démasquée à

portée, on peut dire qu'elle est perdue. Des gens de ce pays, où les Allemands ont séjourné, nous disent avoir vu les servants de ces pièces, au premier coup de canon les atteignant, fuir en hurlant et en levant les bras au ciel, après avoir laissé là canon, chevaux et tout, afin de se sauver plus vite.

LA BATAILLE

Nous nous sommes repliés pour reprendre, ce matin, l'offensive avec les renforts qui nous sont arrivés. Je suis seul au coin de ce bois, attendant les ordres à porter. Des obus allemands, des fusants, viennent de tomber à 50 mètres de moi. Bientôt ils visent au delà, car les obus passent au-dessus de ma tête. Suivant son habitude, l'ennemi tire un peu à l'aveuglette.

J'ai attendu 1 heure, puis $1^{h}30$. Vers 2 ou 3 heures de l'après-midi, voyant que personne ne venait me chercher, je suis allé au-devant de la bataille : je l'entendais faire rage de l'autre côte du bois, dans la vallée.

Au fur et à mesure que j'avançais vers le versant opposé de la colline, je percevais plus distinctement le bruit de la fusillade et de la canonnade. Arrivé sur le faîte, à la corne nord-ouest du bois, je découvris la plaine où nos troupes débouchaient sans cesse en tirailleurs, marchant sur l'ennemi,

qui tirait sur nous sans être vu. Ne reconnaissant pas mon régiment, je m'avance dans la direction des autres, après avoir laissé mon vélo, inutile, dans un trou, le long de la route.

J'arrive enfin au milieu d'une compagnie de mon régiment, commandée par le lieutenant J... Elle se repliait en ordre. Comme ceux qui sont à côté de moi, je crie : *En avant!* Et nous arrivons sur la crête d'où, d'ailleurs, nous ne voyons rien. Par contre, nous entendons siffler les balles qui nous frôlent quand elles ne nous touchent pas et vibrent, au ras de terre, comme des cordes métalliques qu'on pincerait. J'ai la conviction que certaines sont explosibles, car, après le *dzim* que fait la balle en passant à mes oreilles, j'entends comme un coup de fouet qui est peut être le bruit de l'explosion.

Ne pouvant plus avancer contre un ennemi invisible et sous un feu terrible, nous restons là, couchés dans la boue. Nous attendons la nuit, en nous dissimulant le mieux possible derrière des gerbes d'avoine et dans les dépressions de terrain.

Vers le crépuscule, je bats en retraite tout seul pour retrouver mon vélo et rejoindre le colonel. J'arrive au milieu du brouillard, de la fumée et de la nuit qui tombe.

Bivouac nocturne en plein bois, près du corps d'un adjudant réserviste de notre régiment, un bon garçon et un garçon charmant, qui vient d'être tué

d'une balle au front. Sur l'ordre de mon capitaine, je l'ai fouillé pour lui enlever ses papiers et ses valeurs.

Le lendemain, au petit jour, fusillade et canonnade recommencent. Nous avançons dans la plaine, vers la crête, bien que difficilement. Du bois, poste de commandement du colonel, j'assiste à la progression de nos troupes. Vers 9 heures du matin je commence à m'ennuyer et demande au colonel la permission d'aller au feu. Il m'y envoie avec un ordre écrit à communiquer aux officiers. Cet ordre leur enjoint de faire avancer coûte que coûte. Je prends mon mousqueton et monte à mon tour vers la crête, sous le feu, sans être plus ému qu'il ne sied. Je n'ai pas du tout l'idée que je peux être blessé ou tué.

Me voilà enfin sur la crête, en première ligne. Ici ça pète! comme dit *le Parigot*. C'est le ronronnement ininterrompu des mitrailleuses allemandes, augmenté d'une fusillade dont l'intensité tantôt croît, tantôt décroît. Tout le monde est couché par terre. Je suis entouré de morts et de blessés. Un capitaine est sur le dos... mort, lui aussi. (Je lis, par la lucarne de son képi, le chiffre 5, ce qui me fait présumer qu'il appartient au 353e.) Je suis étendu dans un sillon. Un homme est à plat ventre devant moi, dans le même sillon; ses pieds sont à 50 centimètres de ma tête. Il reçoit une balle que j'ai entendu tirer en avant de nous. Ses jambes

s'agitent d'un tremblement nerveux pendant qu'il geint faiblement ; puis il reste immobile. Il doit être atteint au crâne ou à l'épine dorsale : ces convulsions ne trompent guère.

Je demeure là une heure et demie. Trois cartouches restent dans mon chargeur. Je les tire avec ma plus forte hausse, sans rien voir, pour faire comme ceux qui tirent à balle perdue.

Peu après, on me donne l'ordre d'aller avertir l'artillerie qu'elle vise trop loin et beaucoup trop à gauche. Je redescend sans trop me hâter ni m'abriter, de peur que les autres croient que je me sauve. Le long du chemin je rencontre des amis. Ils me disent : « Fais attention, *planque-toi!* » Je leur réponds que j'ai un ordre à porter et je continue ma route.

J'arrive à la tranchée où se trouve le capitaine d'artillerie observateur. J'assiste à la rectification du tir, dans cette tranchée qui peut avoir 3 mètres de long, 80 centimètres de large et autant de hauteur. Le capitaine est en avant, moi derrière lui, puis le téléphoniste. Nous sommes tous les trois accroupis face au feu, le nez du second touchant le siège du premier et ainsi de suite. Le capitaine dicte ses ordres au téléphoniste qui les transmet aux batteries. Celles-ci les exécutent presque instantanément. Je peux voir ainsi le bombardement du clocher de L... d'où l'on présume que des mitrailleuses tirent sur nous.

Puis je vais chercher mon vélo que j'avais laissé dans le bois. Je le trouve haché par un obus. Je l'ai échappé belle ! Je viens d'un point où j'ai risqué cent fois plus que dans le bois, et je n'ai pas eu une égratignure. Est-ce le hasard ? N'est-ce pas plutôt la Providence ?

Le soir, vers 3 heures, comme les hommes se repliaient un peu en désordre, un groupe serré, d'une cinquantaine, s'était formé et faisait boule de neige, ramassant d'autres soldats au fur et à mesure qu'ils reculaient. Voyant que les obus ennemis commençaient de pleuvoir dans leur direction, je prends sur moi de demander au lieutenant D..., qui commandait le 353e, et à mon capitaine remplaçant le lieutenant-colonel C..., blessé, l'autorisation de porter aux soldats, ainsi massés, l'ordre de s'arrêter et de creuser des trous de tirailleurs en s'espaçant. J'obtiens cette autorisation. Je vais au-devant d'eux et je hurle :

— Ordre du colonel, en tirailleurs à six pas et faites des trous.

Aussitôt le groupe s'arrête, fait demi-tour et s'espace. Chacun se couche et, couché, commence son creux. Ma mission accomplie, je me dispose à rejoindre mon poste quand arrive sur nous une rafale d'obus allemands. Je me jette à terre. Il était temps. Les projectiles éclatent au-dessus de nous. Le visage tourné vers le sol, je vois, dans mon lorgnon, le reflet de l'obus qui éclate exactement

au-dessus de ma tête. Il pleut de la mitraille de tous les côtés, mais je ne suis pas touché. Je me relève et rentre dans le bois.

Le soir, vers 5 heures, nos avions se mettent de la partie. Ils repèrent batteries et tranchées allemandes ; ils les signalent à notre artillerie. C'est alors que la danse commence. Les canons ennemis et leurs mitrailleuses se taisent aussitôt, tandis que nos 75 font un feu à volonté, qui dure jusqu'à 8 heures du soir. La bataille étant alors terminée, nous sommes relevés dans la nuit et rentrons coucher à D...

Mon impression de baptême du feu est que les balles sont plus à craindre que les obus : on s'habitue très bien à ces derniers. Le plus déprimant, pour une troupe, est de recevoir les coups sans voir d'où ils viennent et par suite sans pouvoir les rendre. Il est autrement plus dur de *tenir* ainsi sous le feu que d'avancer en combattant et même de monter à l'assaut à la baïonnette.

Un mauvais souvenir de la bataille, c'est d'avoir entendu, pendant la nuit passée dans le bois entre les deux jours de lutte, les blessés étendus dans la plaine réclamer des soins et des brancardiers. Comme ils se trouvaient entre nos lignes et celles de l'ennemi, il était impossible de leur prêter secours. Certains ont dû attendre plusieurs jours et plusieurs nuits avant d'être relevés.

LA BONNE DÉTENTE

Pendant toute la bataille, je peux dire que je n'ai pas eu peur, bien que connaissant le danger : j'avais le pressentiment que je ne serais pas touché. Je n'ai pas perdu mon sang-froid un seul instant. Mais, le soir, en retrouvant sain et sauf un de mes meilleurs amis, Germain Sadier, *j'ai éprouvé la détente :* des larmes me sont venues aux yeux.

Cette émotion a persisté le lendemain. J'ai rencontré, pendant que nous étions en expectative, un capitaine a qui j'avais porté, pendant qu'il faisait par ordre replier sa compagnie, un nouvel ordre d'avancer. Je n'avais fait là que lui transmettre la décision du colonel. Entre parenthèses, j'avais remarqué que cette compagnie manœuvrait sous le feu, dans un calme parfait, comme à l'exercice. Le capitaine, la veille, m'avait déjà vivement malmené en paroles, au moment où je lui communiquais cet ordre. En me retrouvant le lendemain, il recommence et me traite d' « énergumène » ! Je lui réponds simplement que je m'étais conformé à mon devoir et que, le cas se représentant, j'agirais encore de même. Il me quitte, puis revient vers moi cinq minutes après. Il m'avoue qu'à présent il se rend très bien compte de ma situation ; il ajoute que j'ai rempli mon devoir en brave garçon et même « enbrave » ! Et là-dessus il

me quitte en me serrant les mains ! Sur la fin de cet entretien, je m'étais mis à pleurer et je pleurais encore quand nous nous sommes séparés, — sans savoir pourquoi. Sans doute l'émotion. Je n'ai pourtant pas la larme facile. Cette fois, c'était la détente, la bonne, celle qui repose et rend meilleur !

Des hommes, témoins de la scène, m'ont dit que le capitaine lui-même, en s'éloignant de moi, se détournait pour cacher ses yeux mouillés de pleurs. Et cependant celui-là est un brave.

D'ailleurs tous nos officiers se sont fait tuer ou blesser sans jamais abandonner leur poste pendant la bataille.

Nouvelles toujours bonnes, puisque nous avançons partout et ne reculons nulle part.

Henri L... de L...,

Caporal motocycliste au ...e d'infanterie

OCTOBRE

XIII

L'IDÉE QU'ILS SE FONT DU DEVOIR

Un maréchal des logis d'artillerie, blessé par deux éclats d'obus et en traitement à l'hôpital de Cahors, écrit à son père :

2 octobre. — Parti comme brigadier de pièce, j'ai été, avant d'arriver sur la ligne de feu, désigné par le capitaine pour faire fonctions d'éclaireur.

Je ne suis d'ailleurs pas resté longtemps éclaireur. Après le premier jour de bataille, le commandant m'a donné à remplir le rôle d'agent de liaison entre le colonel et lui. Cette mission est toujours confiée à un officier. Aussi je ne te cache pas que j'étais rudement content d'être choisi, moi, simple brigadier !

Je crois d'ailleurs devoir à mes galons d'avoir été remarqué par le général C... Il m'a proposé pour une citation !

Le simple *cabot* avait effectivement rempli son rôle d'officier mieux que *convenablement*, en fournissant

des renseignements utiles sur les directions du tir et les positions occupées. Notre jeune artilleur n'en ajoute pas moins modestement :

C'est beaucoup plus l'éducation et l'instruction que j'ai reçues que mon courage qui m'ont valu *mon petit succès,* car je n'ai jamais eu d'action d'éclat à remplir.

Et le vaillant garçon, ne pensant pas une seconde à se targuer d'avoir si pleinement accompli son devoir, termine dans une belle pudeur de sa bravoure :

J'ai fait simplement mon service. En le faisant, j'ai entendu les balles et les obus me siffler aux oreilles ; mais si on citait tous ceux qui n'ont pas fait demi-tour devant les obus et les balles, *ce n'est pas moi seul, c'est toute l'armée qu'il faudrait citer!* Je regrette, par exemple, de m'être fait blesser bêtement au poste de commandement du général, derrière un talus, alors que j'ai eu tant d'occasions de me faire attraper en agissant plus utilement !

X...,

Maréchal des logis d'artillerie.

XIV

Voici une belle et grave missive, profondément empreinte de la pensée de la mort, remplie d'un haut souci du devoir, adoucie par l'espoir de la vie éternelle.

L'abbé G... a été ordonné prêtre huit jours avant la déclaration de la guerre. Lieutenant, il a été appelé au front. Et voici la lettre écrite au champ d'honneur, dans une accalmie de la bataille, à l'aube d'un pâle matin d'octobre :

MESSE DE GUERRE

Octobre 1914. — Depuis $2^h 30$ je suis debout. J'ai eu le bonheur de dire la messe dans le cantonnement que j'occupe, et j'attends maintenant l'heure du départ pour le champ de bataille.

Ici, la ferveur est extraordinaire. Toutes les prières y revêtent un caractère unique. Tous les sacrements et les rites liturgiques pénètrent jusqu'au fond des âmes. Confession des blessés, absolution des mourants, communion des soldats, ensevelissement des morts, je n'oublierai jamais ces prémices de mon ministère ! Et le saint sacrifice ! Quelle tristesse, mais aussi quel immense bonheur de le célébrer dans les conditions actuelles ! Pour église : des ruines aux vitraux brisés ; des colonnes meurtries entre lesquelles sifflent avec furie le vent et les obus ; des éboulements de murailles où gémissent des blessés, où dorment

des morts. Pour orgue : le bruit des fusils, des mitrailleuses, du canon, traversé par les hurlements des troupes. Pour vêtements : ce que les Allemands ont laissé dans les placards défoncés d'une sacristie. Pour servant : un clerc improvisé qui n'a, depuis longtemps, assisté aux offices. — Pas de curés dans les paroisses, — ils sont sous les drapeaux, — peu d'assistants, plus de cloches pour appeler les fidèles. Adieu les règles liturgiques! Mais la piété compense tout. Pour moi, durant ces sublimes messes de guerre, une seule préoccupation, mais pénible, incessamment renouvelée : « Aurai-je le temps de finir? » Les obus répondent non, mais les Saintes Espèces me parlent d'espérance, me disent : « Tu achèveras ! »

Ici le prêtre, un instant, laisse parler le soldat :

La guerre moderne nous surprend tous. Plus de combats périodiques, plus de corps à corps, plus d'assauts comme jadis; mais des hommes penchés sur le sol, creusant des tranchées, attendant l'heure de la mort sous des salves de mitraille qui la distribuent à profusion. Et malgré cela de la joie sur tous les fronts, de la joie dans tous les cœurs!

De nouveau la pensée de la mort vient assombrir l'âme du jeune prêtre :

Ce que disent les trappistes est vrai de nous: Notre rôle est un rôle de fossoyeur. Quand je vois

mes hommes, dès le petit jour, travailler aux tranchées, je songe que beaucoup creusent leur fosse. Puisse Dieu, maître de l'avenir, démentir un tel pressentiment !

Et la lettre se termine par ces belles paroles :

Vous priez pour moi, merci ! Les prières de tous mes amis me sont un puisssant garant de retour. D'ailleurs *mon devoir est simple, je le connais et je saurai l'accomplir avec courage.*

Abbé G...,
Aumônier.

XV

M. A. C. nous communique le journal de guerre de son fils Pippo, petit fusilier marin de vingt et un ans. Animées d'ardeur militaire et de souffle patriotique, écrites au hasard de la route et de la bataille, entre l'étape au village ou la rafale de mitraille en plein champ, ces notes vibrantes nous font vivre toutes les alertes, tous les espoirs et toutes les émotions de cette rude campagne du Nord. A la lecture de ces pages si intensément senties, et presque aussi vivement exprimées, le cœur du lecteur bat à l'unisson du cœur de ce jeune et brave enfant.

AUTOUR DE DIXMUDE

7 octobre, 16 heures. — Départ de Stains et en route pour Dunkerque, puis pour Gand ! Wagon à

bestiaux ! Hurrah ! Réception triomphale. Population flamande délirante : avalanche de gâteaux, cigares, fleurs, sandwichs, etc. Remarqué un vieux Flamand, à puissante carrure, qui joue énergiquement des coudes au travers de la cohue en criant : « Mais laissez-moi leur donner, *moi aussi !* »

9 octobre. — Rassemblement de la brigade sur la place d'Armes de Gand. La population nous acclame. Café, fruits, tabac. On prétend que les fusils manquent pour armer tout le monde. Allons donc !

A 12 heures, départ précipité pour aller défendre le village de Melle à une dizaine de kilomètres dans le sud-est de Gand. Ma section s'établit à l'extrême gauche sur la rive droite de l'Escaut. Là, rien ! Rentrée en ville le soir même à 20 heures. Cris : « Vive la France ! A Berlin ! » On parle de 800 prisonniers allemands faits par les marins. Oh ! déjà ! Nous sommes pourtant loin de Marseille !

10 octobre. — Départ à 4 heures pour regagner les positions de la veille. A 5 heures, au petit jour, la canonnade gronde majestueusement sur notre droite. La nuit se passe dans la tranchée. A tout instant, la fusillade pétarade devant nous, mais pas d'attaque !

11 octobre. — Après attente de toute la journée,

nous recevons l'ordre de rallier Gand, d'où nous repartons tous sans tambour ni trompette, deux heures après. Il est environ 20 heures. Cette marche forcée est très pénible pour la brigade, qui n'a pour ainsi dire pas dormi depuis trois jours d'alertes et de combats incessants. Aussi y a-t-il quelques traînards. Il faut se hâter ; les chefs s'énervent ; on sent *le danger proche.*

12 octobre. — Arrivée à 5 heures dans la petite ville d'Aeltre. Nous recevons dans les familles l'accueil le plus touchant. Trois heures de repos, un déjeuner précipitamment absorbé et nous repartons. Il paraît qu'il était temps, hier, de quitter Gand.

18 heures. — Arrivée à Thielt. Nous couchons dans un collège. Notre objectif, faire une diversion sur le flanc de l'armée allemande opérant contre Anvers, a, m'assure-t-on, pleinement réussi.

13 octobre. — Ce matin, heureux réveil : nous descendons un aéroplane allemand qui nous surveillait de trop près. Les nouvelles courantes sont bonnes : l'armée belge, grâce à notre diversion, aurait pu quitter tout entière Anvers.

Pauvres Flamands ! Vous paraissiez si confiants, quand vous nous vîtes arriver ! Il vous semblait que nous allions « tout couper, tout envelopper »,

comme le général Boum ! Et il nous faut maintenant évacuer vos jolis villages. A mesure, les Boches viennent les occuper. Combien on préférerait s'arrêter, faire tête !

14 octobre. — Nous partons de bon matin pour Dixmude, et nous nous arrêtons à l'embranchement des routes de Bruges et Dixmude. On creuse des tranchées. On met les mitrailleuses en batterie. Allons-nous donner enfin ? Hélas ! à 3 heures du matin, ordre de nous replier sur Dixmude.

15 octobre. — Dixmude, petite ville d'une certance importance, est une de celles que les Allemands n'occupent pas encore. Il faut tenir là coûte que coûte. *On tiendra !* Nous creusons, nous grattons la terre sans répit. On s'enfouit comme des rats pour se garer le plus possible des petites balles traîtresses.

Ma section est établie au nord de la ville, de chaque côté de la route d'Ostende. Et nous attendons. La nuit vient, froide en diable. Je m'assoupis à peine que tout à coup j'entends un sifflement, ou plutôt un râle prolongé comme le mugissement d'une sirène : les obus passent au-dessus de ma tête. Ma foi, comme tout le monde, pendant deux ou trois secondes, je me demande avec inquiétude : « Où vont-ils tomber ? » Ouf ! c'est fini. On en rit..... mais après. Je ne suis pas content de moi.

C'est de la peur pour rien, de la peur pour ce que je ne peux même pas appeler le baptême du feu !

. *16 octobre.* — Régal pour ma section : poulets, canards, lapins. Les fermes abandonnées en regorgent ; la plaine fourmille littéralement de belles bêtes à cornes qui errent, égarées. Ce serait dommage de les laisser aux Boches.

11 heures. — C'est trop fort ! Nous venons de recevoir l'ordre de nous replier.....

14 heures. — Heureusement, nous nous établissons à l'ouest de la ville, juste à la sortie du pont que nous devons défendre. Somme toute, c'est un simple changement de position. Fiévreusement, on se barricade derrière des madriers, des volets, des portes arrachées aux maisons. Des sacs de blé forment la toiture de notre réduit. Merveilleux pour arrêter les shrapnels ! Toute la nuit la ville fut embrasée. La fusillade fait rage. C'est un roulement perpétuel que domine, à certains moments, le martèlement rapide des mitrailleuses. Ma section n'est toujours pas attaquée, mais on entend à tout moment cingler les balles perdues. Cela fait absolument comme une braise qui siffle en s'éteignant. Par une association d'idées bien naturelle, je me mets à songer aux bonnes soirées passées au coin de la cheminée, près de papa et des sœurettes endormies. Que vous êtes loin, mes bien-aimés,

dans notre calme Grand'Borde ! Du plus profond de mon cœur, je vous adresse le meilleur, le plus tendre au revoir !

A 500 mètres, sur notre gauche, atteinte par les obus, une maison flambe...

17 octobre. — Restés toute la journée sur nos positions. A 8 heures du matin, occupé avec un de mes camarades à couper des mottes de terre pour nous en faire un abri, j'ai senti par trois fois des éclats d'obus voler autour de moi, à quelques centimètres de ma poitrine. C'était admirable de précision. Au troisième coup, j'ai jugé qu'il était préférable de me retirer plutôt que me faire bêtement tuer, une bêche à la main !

18 octobre. — D'importants renforts nous sont arrivés. Nous formons l'extrême gauche des forces françaises. Est-ce enfin l'offensive assurée, la course à la gloire ?

20 octobre. — Malédiction ! Je suis toujours là, l'arme au pied ! Mais la canonnade gronde et ça va chauffer.

21 octobre. — Là encore, toujours !

11 h 30. — Nous venons de manger. Mon quartier-maître, qui a recueilli un chien errant, me prie

de lui donner mes restes. Je lui réponds : « Oui, tout de suite ! » Il s'écarte, suivi de son chien. Je m'éloigne moi-même, une minute, pour aller prendre un cigare. Explosion formidable ! Un obus de 150 mm éclate sur mon malheureux chef. Je serais mort avec lui si... Dieu ne m'avait protégé !

18 heures. — Le bombardement est d'une intensité effroyable. Nous manquons d'artillerie lourde pour répondre aux Boches. *A Dieu vat ! In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum.*

22 octobre, minuit. — Suis au chaud dans une maison abandonnée, pêle-mêle avec une douzaine de Belges. On s'est terré jusqu'à la fin de la nuit. Le bombardement, qui a cessé, reprendra sans doute au jour.

8 heures. — Hélas ! Beaucoup, beaucoup de morts dans nos rangs ! Beaucoup de blessés aussi !

18 heures. — Ce que les Allemands ont dû piller, dans leur rapide avancée sur le territoire belge, est incalculable. Aussi tous les prisonniers que nous faisons sont remarquablement équipés en linge fin, tricots, caleçons, etc... Remarquable aussi l'équipement du soldat allemand. Chaussures excellentes en particulier.

23 heures. — Je rentre, content de ma soirée. A 19 heures, une pauvre vieille Flamande, là au poste d'entrée, insistait, suppliait pour qu'on la laissât pénétrer en ville malgré la défense formelle. J'ai

plaidé sa cause auprès du lieutenant. Il m'a accordé la permission de l'accompagner. Elle en était si heureuse, la pauvre vieille, qu'elle trottinait à mon bras, à en perdre le souffle ! Les obus qui explosaient à nos côtés, les maisons qui s'écroulaient, la faisaient bien un peu tressaillir, mais ça ne l'empêchait pas de retrottiner aussitôt. Les sentinelles, me voyant passer avec elle, me demandaient en riant si c'était mon amoureuse.

Comment vous dire la joie de cette pauvre femme en revoyant sa maison épargnée, en y retrouvant ses deux sœurs infirmes et plus âgées qu'elle ! Ce fut, dans la cave où elles étaient réfugiées, un caquet de bonnes vieilles pies heureuses !

En rejoignant ma tranchée je pénétrai dans une épicerie abandonnée. J'aperçus là un instrument de musique allemand, une sorte d'harmonium automatique qui présente quelque analogie avec le pianola. Je ne tardai pas à trouver le mécanisme. Je le mis en branle. L'appareil joua... Vous dire mon émotion à entendre cela, en pareilles circonstances, m'est impossible !... C'était une méditation sur le premier prélude de Bach. Quel poignant contraste ! Dehors la fusillade faisait rage, ponctuée d'explosions d'artillerie, et ici, c'était un chant sublime. J'étais loin de tout à ce moment-là ! Il me semblait vivre une autre vie, faire un rêve extraordinaire ! Mais je me rendis vite compte que, sous le charme de la musique, un soldat en guerre

accomplirait bien mal son devoir. Mauvaise préparation à devenir une bête fauve ! J'essaierai cependant de revenir à l'épicerie.

23 octobre, 10 heures. — Ordre de quitter nos positions pour prendre celles de la 7e section, dans les tranchées et sur le front du combat. Ah ! ah !

16 heures. — C'est fait, pas sans mal d'ailleurs ! Resté en arrière avec ma pièce, la première, j'ai vu de bien près la mort. Une marmite allemande a explosé entre nos deux voitures, soulevant une avalanche de pierres et de terre. Tout le monde a été jeté sur le sol par une force irrésistible. L'effet moral produit par l'artillerie lourde ennemie est considérable, surtout parce qu'on se rappelle avoir vu ses effets terrifiants.

24 octobre. — Toute la nuit nous avons essuyé le feu des Boches. J'ai brûlé je ne sais combien de cartouches. C'est réellement beau l'action, quoique ce soit un retour de tout l'être à la sauvagerie primitive où toutes les facultés se tendent pour donner la mort !

25 octobre. — Canon...

27 octobre. — Suis nommé cuisinier. Très amusant, sauf lorsque les Boches m'emplissent mes gamelles de terre. Poulets, canards, porc... les hommes mangeront bien.

28 octobre. — Journée de repos. Nous avons été remplacés par une autre section. En repassant par la ville, nous sommes profondément attristés de voir le pitoyable spectacle qu'offre Dixmude anéanti, brûlé, pillé. Pauvres intérieurs proprets et modestes ! Pauvres photos de famille, pauvres souvenirs dispersés et traînant dans les décombres, dans la boue. — La cathédrale est détruite, et pourtant les troupes allemandes marchent *mit Gott!*...

29 octobre. — Avons repris nos positions à la nuit.

30 octobre. — La cuisine est pour ainsi dire intenable. Ça ne fait rien : *tenons!*... Les Français ont pris l'offensive au sud de Dixmude. Toute la journée, sur la droite, duel d'artillerie. Pour nous, journée tranquille : l'effort allemand se porte là-bas.

31 octobre. — Demain le jour des Morts. Pauvres mères, pauvres fiancées ! Pour vous défendre, vos gars, vos amoureux dorment peut-être leur dernier sommeil ! Mais notre sensibilité doit se taire, notre cœur se cuirasser. Un mort, dix morts, peuh ! La souffrance, peuh !

Reçu lettres de la maison avec nouvelles de Pierre

et de Jacques. Hourra! Pierre est là, Jacques est là, quel bonheur! Et quel honneur aussi! Trois frères, trois Romains, tous combattant contre les Germains maudits! Je les embrasse comme un vieux grognard embrasse les nouvelles recrues. Qu'ils viennent vite! Il faut beaucoup, beaucoup de Français pour bouter dehors ces barbares!

Des renforts nous arrivent. Pourvu que ce soit le signal de l'offensive! Oh! le bonheur de se rencontrer poitrine contre poitrine, baïonnette contre baïonnette! Ce jour-là sera jour de fête pour votre petit Pippo. Et après la poursuite effrénée à travers la Belgique, après l'arrêt nécessaire devant Liége et la Meuse,... le Rhin, *le Rhin libre, enfin!*

Je vous embrasse tous, tous, tous, du meilleur de mon cœur.

Votre petit grognard,

Pippo C.,

Fusilier marin.

XVI

MARRONS TOUT CHAUDS

Encore, toujours, de la belle, de la crâne confiance ! Lisez plutôt cette lettre de Robert X..., maréchal des logis d'artillerie :

8 octobre. — Dans mon gourbi, sous un pommier de Picardie, 6h 30 du matin. — Chers parents, depuis près d'une heure et demie nous sommes debout, nous préparant à prendre le service à nos pièces. Autour d'un gros pommier, nous avons fait un gourbi et mis de la paille : là, nous ne dormons pas trop mal. Puis, pour nous distraire, nous bombardons les Allemands. Un de nos obus, hier, leur a tué neuf hommes, blessé trois, et a démonté deux de leurs gros canons obusiers. Nous les voyons très bien à la lunette de batterie. On nous a surnommés les *délogeurs ;* car, à chaque endroit où *cela tient un peu*, on nous appelle et nous les faisons déguerpir. Partout où nous passons avec notre 105 lourd, l'ennemi n'a plus rien à faire. Les Alboches ont appris à le connaître, notre brave petit canon : c'est leur terreur ! Quand ils veulent nous envoyer leurs marmites, nous nous en moquons, car on les entend : elles tombent à 1 kilomètre près et font... un trou dans la terre !

Ils ne résisteront pas longtemps ; tous les jours,

on leur fait des prisonniers ; ils n'en peuvent plus ! Pour les remettre, nous leur envoyons, par la voie directe, des marrons tout chauds... Gare dessous et la débandade !

Le temps s'assombrit, nous allons avoir de l'eau ; mais cela m'est égal : je couche, depuis hier, chez de bonnes gens, ici près, dans un bon lit. Nos hommes sont au sec et au chaud pour la nuit. *Nous sommes heureux !* Surtout faites du cidre bouché et gardez-en : après la victoire, nous le boirons à la paix !

R...,

Maréchal des logis d'artillerie.

XVII

DEUX KILOMÈTRES EN DEUX HEURES !

Le clairon B. G., sergent au 10e d'infanterie, blessé, est en traitement à l'hôpital d'Alais.

Le voyant cité à l'ordre du jour, son père lui demande : « Pourquoi ? »

Et notre vaillant clairon lui répond :

Octobre. — Voilà comment ça c'est fait : sitôt que j'ai été frappé, je me suis débarrassé de mon sac, de mon clairon et de diverses choses. J'ai serré autour du cou mon mouchoir, qui, en une seconde,

fut trempé de sang. Et en route pour le poste de secours, à 3 kilomètres.

En chemin, je me heurte à un corps caché parmi les herbes. Je me penche et je reconnais un lieutenant français évanoui.

Il avait dû combattre, car, autour de lui, il y avait par terre une dizaine de Boches esquintés. Sur ces dix, deux, encore en vie, me regardent faire. Ils essaient de se traîner vers moi. Est-ce pour que je les panse ou dans une autre intention? Je ne sais pas. En tout cas, je prends le revolver du lieutenant et je leur montre. Voyant ça, ils jettent leurs armes et se recouchent en gémissant.

Alors je m'occupe de mon blessé, qui respire encore. Il a le bras cassé et deux balles dans la poitrine. Je le tâte un peu et il revient à lui. Je lui dis qu'il ne faut pas rester là, car, j'oublie de vous l'expliquer, nous sommes le point de mire d'une mitrailleuse de Boches. Cela siffle autour de nous. Heureusement que, dans ces moments-là, *on ne pense pas à ça : on y est habitué*.

Je charge le lieutenant sur mon dos. Dans ce mouvement, le sang s'échappe de mon cou. Je réussis tout de même à transporter mon officier jusqu'au poste de secours.

On a mis deux heures pour faire les deux derniers kilomètres. Faut dire que j'étais forcé de m'arrêter tous les 100 mètres, car le sang, s'échappant toujours de ma gorge, se formait en caillots dans ma

bouche et manquait de m'étouffer. Avec mes doigts j'enlevais les caillots que je pouvais.

Du poste de secours on m'a transporté à la gare de Verdun, de là à l'hôpital Sainte-Catherine, où je suis resté quatre jours ; de là, à Alais. Vous savez le reste.

J'en suis réchappé : c'est le principal. Je vous dirai la suite de vive voix. — Votre fils chéri : *Paul*.

B. G...,

Sergent d'infanterie.

Ne connaît-on pas l'homme à ces quelques lignes poignantes ?... Et comme on l'admire !

XVIII

SOUS UN HÊTRE

8 octobre 1914. — Depuis une semaine, j'étais dans les bois : j'ai cru plus d'une fois ma dernière heure venue. Je puis bien te le dire, ma petite chérie, puisque, tu me le demandes et que c'est passé.

Voici : il y a huit jours, trois hommes furent désignés pour aller prendre deux postes en avant des batteries françaises, face à l'ennemi et en première ligne. L'un de ces hommes fut placé dans la

tranchée de colonne à l'état-major, c'est-à-dire à l'abri des obus. Quant aux deux autres postes, ils se trouvaient à la lisière des bois que traverse la colonne, en haut des côtes qui dominent la Woëvre. C'est là que j'étais, près du chemin reliant Mont-sous-Côtes à la colonne, face à cette belle plaine de la Woëvre, à peu près à hauteur de Fresnes.

J'étais chef de poste et j'avais quatre appareils téléphoniques. Trois fantassins du ...e se trouvaient avec moi; ils étaient de l'active. En outre, près de nous, se tenaient un maréchal des logis observateur pour régler le tir de l'artillerie et deux canonniers.

J'avais devant moi les batteries allemandes et, à 60 mètres derrière moi, deux batteries françaises de 75 avec lesquelles j'étais en subsistance. Encore derrière et un peu plus loin, étaient nos batteries de 120.

C'est te dire si j'étais bien placé, là, en lisière, entre deux feux.

Or, il n'y avait pas une demi-heure que j'étais arrivé à cet endroit, sous le premier gros hêtre du bois, que les Allemands commençaient sur nous un tir précis et serré. Ils avaient dû surprendre l'emplacement exact des batteries de 75, près et en avant desquelles j'étais.

Au bout de quelques heures, ces pauvres batteries furent obligées de déguerpir, en partie hachées par une mitraille intense. Quand, le soir, je suis allé

pour manger, j'ai pu compter les morts. Il y avait trente-sept chevaux broyés près de moi, sur un parcours de 150 mètres !

Ceci te donne idée de l'intensité de la mitraille. Si les batteries ne s'étaient pas retirées, elles étaient complètement anéanties.

SEULEMENT SEPT POUR RECEVOIR TOUT ÇA !

Inutile de te dire qu'éclats d'obus, terre et pierres nous retombaient sur le dos au pied de notre arbre..... C'était sinistre.

Mais le plus terrible, ce fut après le départ de nos batteries. Les canons lourds allemands continuèrent à nous arroser toute la nuit, toute la journée du lendemain, de leurs obus meurtriers. Et nous étions seulement quatre téléphonistes et trois observateurs dans ce malheureux petit bois pour recevoir tout cela !..... Mille fois pour une, j'aurais dû être fauché comme les arbres qui m'entouraient !

COMME SEPT FRÈRES !

Cependant, au bout de deux jours, l'espoir nous revint. Les Allemands, en effet, ne ralentirent pas leur tir, mais ils battaient le bois par-ci par-là. Cela nous donna le temps de respirer.

Le pire était que, en lisière et en vue de l'ennemi, nous ne pouvions allumer du feu. Il fallait nous coucher par terre, sans nous réchauffer jamais.

Au bout de trois jours, nous avons construit une hutte en branchage. Ce fut pour nous une grande amélioration. Nous avons alors pris les trois artilleurs en logement. Nous étions là comme sept frères, et c'est les larmes dans les yeux que nous nous sommes quittés, abandonnant notre hutte.

Longtemps on se rappellera l'emplacement de cette hutte abritée par un hêtre. J'ai tracé sur l'écorce l'inscription suivante : « *Hutte des Armes Réunies. Téléphones.* »

Ah ! oui, c'était terrible ces deux premiers jours. Pourtant nous n'avons pas arrêté de transmettre ordres et renseignements, tandis que ça nous retombait en pluie sur le dos.

Plus que jamais je suis persuadé que je ne serai pas tué, car, si cela avait dû arriver, j'y aurais passé mille fois pour une pendant les deux premiers jours.

Quel carnage dans un si petit coin !

NOUS Y REVIENDRONS !...

Nous y reviendrons après la guerre, avec nos petites filles, sous ce hêtre, ma Lucie : je t'expli-

querai ce duel d'artillerie ; je te montrerai l'emplacement de nos batteries et des batteries ennemies.

Mais ne te tracasse pas pour l'avenir. Il est excessivement rare d'avoir un poste aussi dangereux. En admettant que cela revienne, ce ne sera peut être plus mon tour. Et puis, tu le vois, ce n'est pas quand on est le plus exposé que l'on est le plus vite tué.

De la côte, j'apercevais çà et là de la fumée et des flammes : c'étaient des incendies allumés par des obus, dans maints villages de la Woëvre.

Rentré à la citadelle, je regrette mes compagnons, ma hutte et ces beaux bois de hêtres que j'aime tant et qui sont le prolongement de Vatilasy où nous avons fait de si bonnes parties de chasse. Quel dommage que la chasse au gibier soit remplacée par la chasse à l'homme !

J'ai bon espoir sur l'issue de la guerre, mais je crois que ce sera dur.

Tu as bien fait de partir loin et de ne rien négliger pour les petites. Vois-tu la tête que je ferais si je revenais de la guerre et que ces pauvres petites soient mortes ! Je t'embrasse de grand cœur.

André D...,

Chef de poste téléphoniste.

P.-S. — Je ne me suis pas encore déshabillé depuis que je t'ai quittée !

XIX

Un patron nous communique la lettre d'un de ses jeunes chefs de chantier, blessé dans la Marne et évacué à Vichy. Le bon petit soldat commence par remercier son patron d'un petit bleu qui a été le bienvenu.

DÉBUT DE CAMPAGNE

11 octobre. — Je partagerai avec les camarades à côté de moi, car c'est étonnant, — constate-t-il ingénûment, — combien il y en a qui ne sont pas riches! Nous achèterons un peu de raisin et beaucoup de tabac. C'est drôle aussi comme, blessé, on n'est plus le même; on redevient enfant, on a envie de quelque chose!

Le brave garçon rappelle ensuite sa rencontre, près de Reims, avec un ami commun :

A force de demander après lui, je l'ai trouvé dans le village. Il a été content de me voir... et moi donc! Lui et sa bande étaient en train de faire des *frites* et ils avaient acheté un petit baril de vin. On a mangé tous ensemble avec sa section. Non seulement il m'a fallu boire un coup, mais ils m'ont rempli mon bidon, — moi qui, depuis mon départ de Tulle, n'avais pas bu une goutte de vin!

Puis il raconte le début de sa campagne :

Débarqués à B...-le-Château, nous nous sommes

tout de suite rapprochés du champ de bataille et, dès le lendemain, il a fallu *y aller*. C'était aux avant-postes, dans les tranchées; nous étions soutien de l'artillerie. Nous sommes restés là pendant trois jours et trois nuits. Le premier et le deuxième jour, nous n'avons pas beaucoup tiré, mais notre artillerie leur *a passé quelque chose*. On les voyait courir plus vite que des lièvres ; nos obus éclataient dessus ; ça les fauchait comme du blé !

Le troisième jour, leur artillerie s'est mise de la partie ; pendant toute la journée, avec la nôtre, ça a fait un vacarme épouvantable ; toutes les deux ou trois minutes, leurs obus arrivaient par rafales de six coups. Heureusement qu'ils ne nous avaient pas bien repérés ; tout tombait entre nous et notre artillerie. Mais, vers la fin de la journée, leurs marmites éclataient sur notre tête ! Il était crânement temps que la nuit vînt ! Ça avait tué 3 camarades de mon escouade, pas loin de moi ; 11 en tout dans ma compagnie et 7 blessés. Le lendemain, plus personne ! Les Boches avaient battu en retraite pendant la nuit, mais qu'est-ce qu'ils avaient laissé comme morts et comme blessés ! Nous les avons poursuivis jusqu'à V...-sur-Tourbe.

LE COUP DU PAYSAN

Là, il a fallu s'arrêter ; nous avons construit nos tranchées. La canonnade a repris pendant quatre

jours sans relâche. Le cinquième jour, à la tombée de la nuit, les Allemands ont cessé le feu. Il y avait un grand village en face de nous ; tout d'un coup on aperçoit des flammes dans toutes les maisons et elles s'élevaient à une grande hauteur. Arrive un paysan qui demande à parler à notre colonel. Il lui apprend que les Allemands ont mis le feu au village, l'ont évacué et battent en retraite. Au bout d'un moment, on reçoit l'ordre d'aller occuper ce village. Il se trouvait à 1.500 mètres de nous.

Nous partons deux compagnies et la mienne ; nous arrivons à côté du village. Le commandant, le capitaine et le paysan étaient devant. Le commandant avait le revolver au poing et discutait avec le paysan. On détache une patrouille, dont je fais partie, pour explorer le village ; on passe dans tous les coins ; on entre dans toutes les maisons qui ne brûlent pas. Personne dedans ! Nous venons rejoindre les deux compagnies et le lieutenant rend compte.

Encore un moment d'attente. Le commandant était toujours en train de discuter avec le paysan.

Voilà qu'on repart avec trois patrouilles en tête. Nous traversons le village ; nous suivons ensuite une route au fond d'une petite vallée, en terrain découvert ; à gauche de la route, des meules de paille, espacées, brûlaient. A 100 mètres au delà du village, un coup de feu. On s'arrête et *on se tape* le long du talus de la route, car la route, à

cet endroit, est encaissée. On reste là dix minutes et on met la baïonnette au canon du fusil. Enfin on repart. Cette route allait en montant. Nous faisons 400 mètres. Tout d'un coup, *Pan! Pan! Pan!* sur notre droite, sur notre gauche et devant nous. Les mitrailleuses, les fusils, les canons faisaient rage. Nous nous couchons à plat ventre. Heureusement pour nous que le chemin était encore un peu encaissé d'un côté, ça nous garantissait, autrement nous étions tous fauchés. Ça a duré comme ça un bon quart d'heure.

Les mitrailleuses se taisent. Le commandant nous crie : « Debout ! En avant, à la baïonnette ! » Nous nous relevons, mais aussitôt la mitraillade recommence de plus belle; on se recouche. Et ça dure encore plus longtemps. Les balles me passent à côté des oreilles. J'ai eu ma gamelle percée trois fois. Je me disais en moi-même : « Du coup ça y est : c'est la fin. Ils vont nous écrabouiller sans qu'on puisse seulement tirer un coup de fusil ! » Notre lieutenant nous commande de nous replier à plat ventre. Ah ! quelle traînée pour redescendre ! Les derniers voulaient être les premiers ; on se passait les uns sur les autres. Si les Boches n'avaient pas été des fainéants, pas un de nous ne serait revenu ! On retraverse le village au pas de course. L'ennemi nous envoie ses pruneaux à mesure que nous passons dans l'éclairage des flammes. C'est là que j'ai reçu une balle au-dessus du genou gauche.

Pas besoin de vous dire que le paysan était un officier boche déguisé !

Et en post-scriptum, le brave petit soldat ajoute :

Ma blessure n'était pas trop grave. Je me suis rebattu toute la journée du lendemain.

DANS LE BOIS DE SAPINS

Voici les combats que nous avons livrés près de Reims. Mon régiment a quitté M... pour aller renforcer le 5e corps. Nous avons marché toute la nuit ; nous sommes arrivés le lendemain, à 2 heures de l'après-midi, près de S... Là on a fini de passer la journée, mais dans le milieu de la nuit il a fallu déguerpir et retourner vers Reims. Les mitrailleuses et les fusils, ça marchait ! On rentre dans Reims, on traverse la ville ; la fusillade se calme un peu. Nous enfilons la route de B... jusqu'à la ligne du chemin de fer de Reims à Châlons. On se déploie en tirailleurs, tout le long de cette ligne, puis nous nous mettons à creuser notre tranchée. Deux heures se passent quand, tout d'un coup, qu'est-ce qu'on voit ? Les sentinelles qui reviennent au pas de course en nous disant que les Boches avancent, qu'ils sont dans ce bois de sapins, à environ 600 mètres de nous. Nous nous cachons bien dans notre tranchée de manière à ne pas nous faire voir et à les laisser sortir du bois. Bientôt on les aperçoit ar-

rêtés à la lisière. Un coup de sifflet et les voilà partis en tirailleurs. Nous les laissons approcher à 400 mètres. C'est alors un feu de salve pour commencer et, après, tir à volonté. les Boches se sont couchés, mais beaucoup ne se sont pas relevés. Quatre fois ils sont revenus à la charge, quatre fois ce fut la même chose; la quatrième fois, ce n'étaient plus des casques à pointe, mais ceux-là ont été reçus comme les autres. Les Allemands couchés, — et il y en avait! — ne bougeaient plus; mais on voyait les blessés faire demi-tour et se traîner vers le bois.

L'ASSAUT DU FORT

Dans l'après-midi, notre artillerie s'est mise de la partie. Je vous assure que les Boches, qui étaient dans les sapins n'ont pas eu beau temps. Plus de 200 obus ont bombardé le fort de la P..., qui se trouvait de l'autre côté du bois, tandis que leurs obus, à eux, tombaient au diable dernière nous. L'après-midi ils ont dirigé leurs coups sur la ville de Reims. Nous entendions ronfler leurs grosses marmites au-dessus de nous et elles allaient tomber sur la cathédrale et sur la ville.

La nuit arrive. Fusils et canons se taisent; mais, à 9 heures du soir, ça recommence. Puis, sur notre droite, éclatent des hurlements. C'est le 136e qui est en train de déloger l'ennemi du fort et qui réussít à s'y maintenir toute la nuit. Le lendemain, il a

été obligé de revenir en arrière, faute de munitions.

Toute cette journée du lendemain, duel d'artillerie. Le soir, les chasseurs à pied remontent à l'assaut du fort de la P... Nous marchons en arrière des chasseurs comme renfort. Tout à coup on entend la fusillade mêlée de cris. Les chefs nous font arrêter pour laisser passer d'autres régiments et, pendant deux heures au moins, nous écoutons cette fusillade terrible traversée de hurlements. Enfin, nous recevons à notre tour ordre d'avancer. A mesure qu'on s'approche du fort de la P..., que de morts et de blessés allemands ! Nous sommes, par moments, obligés de monter dessus. Une fois passés, nous entendons des coups de feu derrière nous. C'étaient quelques blessés qui se redressaient pour nous tirer dans le dos.

On arrive au fort. Là, par exemple, il y avait encore plus de cadavres de Boches : ils étaient deux et trois les uns sur les autres. Ça ne sentait pas la violette : on en voyait de brûlés, noirs comme du charbon.

A la pointe du jour, ma compagnie s'est portée en avant pour aller explorer un petit bois de l'autre côté du fort. En arrivant dans ce bois, nous apercevons des Boches plein une carrière. Nous voyant, ils ont jeté leurs fusils, levé les bras en l'air et ils se sont rendus ; ils étaient soixante-treize. Du coup, le fort était pris.

Pendant toute la journée, nouveau duel d'artillerie. Les marmites venaient tomber dans le fort pris la veille. Mais ils pouvaient bien en lancer tant qu'ils voulaient ; il n'y avait plus que leurs morts là dedans ! Nous autres, nous nous trouvions à 1.500 mètres en avant. Le soir, le 66e vient nous remplacer à la tombée de la nuit, et nous allons nous coucher dans une grange.

ENCORE DES MARMITES !

Le lendemain de bonne heure, départ pour un autre bois de sapin, où nous sommes restés tout le jour. Puis il a fallu revenir, mais pas du même côté. Nous avons traversé la ligne de chemin de fer. Il ne faisait pas encore nuit ; les Boches nous voyaient venir ; les balles commençaient à nous siffler aux oreilles. Le commandant nous fait coucher ; il fait partir la compagnie de tête en tirailleurs le long de la route et se met en avant. Les voilà tous au trot ! Ils avaient à peine fait 10 mètres que le commandant tombe, frappé d'une balle au front. La compagnie atteint quand même son but, mais avec onze morts et plusieurs blessés. Nous avons tous bien regretté le commandant : c'était un vrai père de famille !

Nous autres, en attendant, nous avions approfondi le fossé pour nous servir de tranchée. La nuit se passe dans le calme, de temps en temps quel-

ques coups de fusil. Et, quand le matin arrive, on est épaté de voir de la gelée blanche tout autour de nous : on ne s'était pas aperçu qu'il faisait froid ! C'est vrai qu'on avait travaillé tout le temps ; le terrain était dur à creuser et plein de racines de gros arbres qui bordaient la route.

Vers les 7 heures, notre artillerie se met à cracher ; la leur répond très peu. Jusqu'à midi, on est à peu près tranquilles et on finit de creuser la tranchée. J'étais en train de manger un morceau de pain avec un peu de *singe,* quand, vlan ! arrive une marmite qui tombe à 1m50 de moi sur le bord du devant de la tranchée. La marmite tue deux camarades en les envoyant jusqu'au milieu de la route et elle en blesse deux autres. Celui qui était près de moi, ça l'avait mis comme une roue de brouette, la tête passée entre ses jambes et il n'était pas mort ! Il vomissait le sang. L'autre blessé, ça lui avait coupé la parole ; il avait la tête tout écorchée ; on lui parlait, il n'entendait même pas ce qu'on lui disait. Moi, ça m'avait tout simplement enterré ! Si on ne m'avait pas dégagé, je n'aurais jamais pu en sortir. C'est là que j'ai reçu l'éclat de marmite au-dessus de l'épaule droite. Ça m'a taillé un morceau de la capote, de la veste et de la chemise avec un peu de chair. On n'aurait pas mieux coupé avec des ciseaux ! Toute la soirée ça a tombé à côté de nous, dru comme grêle ; ils avaient un bon point de repère : les arbres de la route.

Vers 6 heures, la canonnade s'arrête. On nous dit qu'on avait, dans la journée, intercepté un radiotélégramme du Kaiser ordonnant à toutes ses armées de reprendre l'offensive. On se tient sur ses gardes.

ON S'ARRÊTE... A VICHY

Il n'était pas 7 heures, il faisait un léger clair de lune, quand on voit les Boches sortir de leurs nids. Ils font à peine 20 mètres et aussitôt se couchent. Nous les laissons approcher à bonne distance, puis, au moment où ils se lèvent, nous leur passons trois feux de salve. Les voilà recouchés! Enfin ils s'avancent encore par bonds jusqu'à 200 mètres de nous et de là on se tiraille. Ça a duré une bonne heure jusqu'à ce qu'on nous fasse mettre la baïonnette et piquer la charge. Je n'ai pas fait 20 mètres qu'une balle me traverse le pied droit. Quelques mètres encore et il faut que je m'arrête. Les autres les poursuivent jusque dans leurs tranchées. Pendant ce temps leurs grosses marmites passent pardessus nos têtes et vont tomber dans le village de P... qu'elles incendient. Notre ambulance était installée là. Elle déménage au plus vite.

Moi, je passe la nuit derrière une meule de paille avec dix autres blessés. Impossible de traverser le village sans se faire écraser.

Le lendemain matin, accalmie. Nous partons à

la recherche de l'ambulance et nous la trouvons à 1 kilomètre de l'autre côté du village. On nous a pansés, menés en voiture jusqu'à B... et de là, en auto, jusqu'à Épernay où nous nous sommes embarqués sans savoir où nous allions : on s'est arrêté à Vichy.

J'avais un casque de lieutenant du 136e d'infanterie prussien. Je l'avais gardé pendant une huitaine de jours. Des camarades portaient des sabres d'officiers; d'autres avaient jeté leur tambour pour prendre le tambour d'un Boche. Il est venu un ordre du général défendant de laisser traîner les débris de l'armée allemande. Je ne pouvais pas mettre mon casque prussien dans l'intérieur de mon sac à cause de mes effets; j'étais obligé de l'attacher à côté. Finalement je l'ai donné à mon lieutenant qui l'a mis dans la voiture de cantine de la compagnie. Je le regrette, mais il me reste un joli manteau tout neuf; il n'a pas de marque de régiment. Dans les poches il y avait deux cartes de France, l'une en allemand et l'autre en français; il y a aussi des lettres écrites en allemand.

Plus grand'chose à vous raconter. Je garde, en attendant la guérison, l'espoir *d'y revenir et d'en descendre encore quelques-uns!*

B...,

Soldat d'infanterie.

XX

MESSE EN MUSIQUE

Fils d'Alsaciens, Eugène, artilleur de vingt-deux ans, prend la guerre *à la bonne franquette*. Il recommande bien à ses parents « de ne pas se faire plus de bile que lui ». Notre jeune guerrier estime que, chacun faisant son devoir bravement, tout ira bien et que la France ne s'en portera que mieux. Il nous donne la note gaie.

Octobre. — Hier dimanche, je suis allé à la messe dans la gentille petite église d'Auzeville, qui a échappé aux obus. Il y avait foule : officiers et soldats. J'ai vivement grimpé à la tribune où se trouve l'orgue. Là, je reconnais une quinzaine de musiciens de l'artillerie de Vincennes (ils appartiennent au 13e qui cantonne avec nous). Un d'eux, le pianiste Joubert, mon camarade, tenait l'orgue. Il jouait épatamment. Un autre, du Conservatoire sans doute, faisait entendre une admirable voix de basse. Il a chanté la messe et nous avons répondu tous en chœur. M. le curé a fait un sermon patriotique après lequel nous avons, toujours en chœur, entonné le cantique : *Nous voulons Dieu*. C'était merveilleux ! Ça ronflait ferme ! Il n'y manquait que notre 75 !! Bref, la pauvre petite église en tremblait du porche au clocher. Les bonnes âmes n'avaient jamais ouï pareille musique.

D'en bas, officiers et soldats, ébahis, levaient le

nez, regardaient là-haut, se demandaient par quel miracle tous ces artilleurs étaient devenus chantres. Pensez si nous étions contents ! La fête finie, M. le curé est venu féliciter ses artistes, et, pour les remercier, les a invités... à revenir à vêpres ! A vêpres on y est allé en chœur, toujours d'aussi bon cœur ! Alors M. le curé nous a distribué des médailles. Pour ma part j'en ai eu plusieurs ! Je vous les rapporterai comme souvenirs de la campagne de 1914 en attendant l'*autre médaille*...

Eugène A...,

Artilleur.

Et celle-là, si généreux qu'il soit, le jeune Eugène la gardera !

XXI

DÉBROUILLARDS

Octobre. — C...-sur-la-Lys. — Chère maman, je reçois aujourd'hui même ton colis : linge, pastilles, chocolat, etc. Je te remercie surtout du *scapulaire;* tu as eu une véritable inspiration en l'expédiant, car je n'ai plus la médaille que tu m'avais donnée. Voici pourquoi :

Il y a quinze jours, j'étais à L..., en reconnaissance avec un autre cycliste. Nous avons été surpris dans le village par l'arrivée des Allemands.

Revêtir des effets civils et enterrer nos uniformes, ça ne fut pas long ! Nous voilà transformés, moi en garçon de café, et mon camarade en garçon de ferme. Ainsi, nous attendons les Prussiens.

Ils paraissent.

Après un interrogatoire assez soupçonneux, ils nous laissent la paix, — sachant qu'ils n'ont pas de temps à perdre : l'armée française n'est pas loin ; ses obus commencent à pleuvoir sur le pays.

Les Allemands se barricadent dans le village. A part la canonnade, la journée est tranquille. Le soir venu, nous décidons de nous évader.

Justement les Français commencent une attaque de nuit : c'est le moment !

Nous nous habillons tous deux en femmes. Capeline sur la tête, mais revolver en poche, nous partons en direction opposée à l'attaque. A la sortie du village, deux sentinelles ! Nous en abattons une d'un coup de feu. L'autre nous tire dessus, nous manque. Nous l'assommons à coups de crosse de revolver... et à coups de poing.

Enlever robe, capeline et le reste, c'est vite fait. Nous voilà à travers champs, marchant toute la nuit. Ici et là, nous recevons des coups de fusil, mais qui ne nous atteignent pas. Sont-ce des amis ou des ennemis? Nous n'en savons rien. Il faut

attendre le jour. Et nous allons nous étendre dans un petit bois.

A l'aube, nous apercevons une patrouille : ce sont des Anglais ! Nous voilà sauvés !

Nous avons été dirigés sur notre division, à S... J'ai enfin rejoint mon régiment et retrouvé un cheval ; mais il manque beaucoup de monde dans mon peloton. A plus tard. Je t'embrasse bien, chère maman, et *Vive la France, toujours !*

G. T.

XXII

DE GRANDES CHOSES EN PEU DE MOTS

En termes aussi brefs qu'alertes, un instituteur, qui se bat en Alsace, nous résume tout un grand combat en sa petite carte postale, avant-courrière d'espoir et de confiance.

Octobre. — Cette semaine, nous avons repoussé jusqu'à *huit* attaques par jour et *trois* par nuit. Nous avons mis *deux mille* Alboches hors de combat. Dans une futaie, d'abord mitraillée par nos fusils, et que je pus ensuite visiter, j'ai compté *six cents* morts. Un vrai massacre ! Grâce à nos tranchées, de notre côté, rien que deux morts et trois blessés. Nous avons été cités à l'ordre du jour. Je n'ai jamais été si fier d'avoir fait mon

devoir. Après ça, on vient de nous donner deux jours de repos. J'en profite pour écrire à mes chers élèves. Ils ne reconnaîtraient plus leur maître : depuis mon arrivée à la frontière, je suis devenu l'homme des bois !

M...,

Soldat d'infanterie.

XXIII

LETTRE D'UN SOLDAT SUISSE

L'auteur de la lettre que nous publions doute, — bien à tort certes, — mais doute cependant de notre sympathie pour les Suisses.

Octobre. — Je crois, écrit-il, que vous n'avez pas, en France, grande amitié pour nous.

Et le brave garçon, qui nous aime sincèrement, s'efforce de nous donner des preuves de l'affection de ses compatriotes :

— Notre généralissime est un ami du Kaiser (*Guillaume le Choléra*); mais, s'excuse-t-il vivement, ne nous condamnez pas sur cela, car notre chef d'État-major, qui est encore plus puissant, déteste les Prussiens et les Autrichiens.

Et, ayant à cœur de nous convaincre, notre Suisse nous conte deux ou trois anecdotes caractéristiques:

Elles nous montrent, en traits plaisants, que, dans le perpétuel conflit de l'élément français et de l'élément allemand, l'obéissance n'est pas toujours facile aux mobilisés Suisses ; elles nous prouvent surtout, et de façon touchante, le sentiment d'enthousiasme et le profond attachement que le Valais éprouve pour la France.

LA MARSEILLAISE

S... G... (Suisse). — Chers amis, me voici de retour des tranchées, en congé; mais je pense que je serai bientôt rappelé.

Comment vous faire comprendre l'état d'esprit des soldats suisses à la lecture des victoires françaises? Pas facile...

Laissez-moi vous dire d'abord que, le matin, à la diane, et pendant toutes les marches, *votre belle* Marseillaise *est l'ordre du jour.* Ne croyez pas que nos officiers suisses-allemands *entendent cela de bon cœur;* mais la discipline elle-même perd sa force devant l'opinion de la masse.

En exemple, écoutez cette réponse d'un Valaisan à notre commandant boche.

Le Valaisan en question se trouvait de faction. Afin de rythmer son pas, afin surtout de se faire plaisir à lui-même, notre camarade fredonnait à voix basse votre hymne patriotique. Le commandant boche sort de son abri et le menace de quinze jours de cachot s'il continue son chant *séditieux*,

séditieux parce que contraire aux principes de la neutralité.

« Mon commandant, réplique le camarade, *cinquante ans de prison ne changeraient pas le sang que j'ai dans les veines.* »

Cette réplique, avec l'accent du Valais, c'était splendide!

Je me tenais à trente pas et je n'étais pas sans inquiétude sur le sort de notre camarade, car cet officier, *un vilain moineau connu pour sa brutalité,* allait certainement céder à la colère. Mais soudain, du fond des casemates où se trouvait mon bataillon, des centaines de voix entonnent la *Marseillaise.* Notre mauvais Boche s'en va furieux, en grommelant : *Schweine!*

IMMENSE BRAVO

Autre exemple : cela se passe au défilé devant le colonel.

Le même commandant boche prévient les hommes qu'il veut du *pas cadencé à l'allemande.* (Vous connaissez la laideur de ce pas!)

Notre lieutenant, un Vaudois, se tourne vers notre compagnie, et, devant le front, nous hurle ceci :

« *Le premier qui ne fera pas le pas cadencé à la française, je lui flanque quarante-huit heures!* »

Bien que nous fussions au *garde à vous*, de tout le bataillon éclate *un immense bravo*.

Maintenant avez-vous idée de l'état d'esprit de nos troupes?

« QU'ILS Y VIENNENT ! »

Les Suisses-Allemands eux-mêmes commencent à comprendre que *le Prussien est le fléau*. En dépit de leur langue, malgré leur caractère, nos compatriotes d'origine germaine se montrent déjà meilleurs envers les Français.

Or nous ne demandons que cela, nous autres : *aller au feu. Nous aimerions que les Teutons vinssent un peu nous chatouiller*. Inactive et sous les armes depuis bientôt trois mois, la troupe est nerveuse. Si nous avions à nous battre contre *les casques pointus*, nous ferions de *la belle et bonne ouvrage*, comme on dit en Suisse. *Aussi espérons-nous toujours des complications qui nous obligeraient à marcher pour vous*. En tout cas, l'État-major général est de cet avis.

Qu'ils y viennent, les « Schweine » !

« J'OFFRE DU 1914 »

Chaque matin, lisant les journaux, nous applaudissons à vos victoires. Rien que dans ma section, nous avons vidé trente bouteilles de Neufchâtel le

jour de la retraite des Allemands. Mais où nous devenons respectueux, — et *presque jaloux,* — c'est lorsqu'on parle des Belges! Inutile de vous dire en quelle estime nous les tenons.

Pour achever de vous éclairer, je vous envoie cette simple note, copiée dans le *Confédéré* du jour :

« *Les vignerons du canton de Vaud ont pour habitude de donner, chaque année, un nom aux vins qu'ils récoltent.*

En 1870, la qualité étant mauvaise, ils la désignèrent sous le nom de « Bismarck ».

Par contre, la récolte de cette année promettant un vin excellent, les vignerons ont choisi le nom de « Joffre », et ils proposent déjà leur vin en disant : « J'offre du 1914! »

Dites maintenant que les Suisses n'ont pas d'esprit! »

Plaisanterie à part, le portrait de *notre ami Joffre* se trouve, en Suisse, à toutes les vitrines.

Amitiés et souvenirs. Tous mes vœux pour les braves pioupious de France.

Carlos Z...

XXIV

LE REMPLAÇANT

30 octobre. — Yonnet s'est trouvé orphelin de père à treize ans. Sa mère l'a élevé avec son seul gain. Parti aux premiers jours de la guerre, notre brave gars a été blessé dès le début de septembre.

Un mois après il écrit à sa mère :

Ma chère maman, je repars avec un copain de mon escouade. Fini le temps de se dorloter ! C'est aux Boches qu'il faut penser. Je leur ferai payer mes blessures.

J'ai passé aujourd'hui une visite. Ils m'ont dit :

— Ça fait rien que je vous mette le numéro 2 ?

Je ne serai donc que du deuxième départ. Mais voilà qu'aux bureaux de la compagnie où on me fait appeler, je vois un père de famille qui pleure. C'est à choisir entre lui et moi. Alors je lui ai dit :

— Puisque tu as des gosses, je vais partir à ta place.

Le pauvre type ne savait comment me remercier. *Aussi c'est le capitaine qui s'est chargé du remerciement.*

Pensant que le coup peut être rude pour sa mère, le brave garçon cherche à l'atténuer d'une explication :

Je t'avouerai ma façon de penser : Je suis garçon, je suis seul : *c'était à moi de partir...*

Et, s'apercevant que ces mots-là vont affliger sa pauvre mère encore plus, il se reprend aussitôt :

C'est pas vrai que je suis seul, puisque je t'ai avec moi ! Mais, ayant été élevé durement, je me sens plus dur qu'un autre. Je ne suis pas un chétif comme celui qui pleurnichait. Puis, que veux-tu ? *Ça m'a fait du bien !* Ne te *bile* pas. Je ferai mon devoir jusqu'au bout, mais c'est pas ça qui m'empêchera de revenir. Je suis bien revenu la première fois, je reviendrai bien la seconde !

YONNET.

Peut-on plus simplement conter un acte plus beau ?

XXV

CONSEIL AU JEUNE FRÈRE

Octobre. — A... faisait partie de la classe 1911, qui devait être libérée cette année. La guerre l'a pris... et elle le garde ! Aucune épreuve n'a ébranlé la confiance du brave garçon. A son frère, soldat de la classe 1914, il envoie ces quelques lignes, brèves... mais substantielles :

Je n'ai pas le temps de te donner des détails sur notre existence en campagne ; puisque tu vas bientôt venir nous renforcer d'une ardeur nouvelle, tu jugeras de cette vie-là ! Je ne te souhaite pas du courage, je sais que tu en as. Mais, *en qualité de*

vieux dans le métier, je te recommande d'avoir toujours foi dans ton étoile... Ça ne trompe pas!

A. C...

XXVI

AVEC LEURS FLINGOTS...

Un soldat du 13e corps à sa jeune femme :

Octobre. — ...Je voudrais que tu pusses voir nos tranchées. C'est très curieux. Bien que le pays soit une plaine immense, on ne voit personne. Toute la vie s'est terrée dans des espèces de trous où l'on peut marcher debout sans être vu.

Ces tranchées sont partagées en ramifications nombreuses : aussi avons-nous dû donner à chacun de ces passages un nom spécial. Le fossé où je suis s'appelle l'avenue des *Bons-Enfants ;* tout à côté se trouve l'allée des *Boches ;* plus loin, l'avenue des *Acacias* et la rue des *Manilleurs.*

Depuis deux mois, je n'ai pas quitté mon pantalon ; j'ai dû plusieurs fois le raccommoder. Dernièrement je lui avais fait un accroc derrière : alors je me suis couché à plat ventre et un camarade obligeant a fait la réparation nécessaire.

Nous avons chassé les Allemands de la tranchée que nous occupons maintenant. Ils avaient laissé sur place des fusils et des munitions dont nous

nous servons pour tirer sur eux. C'est drôle de les tuer avec leurs propres flingots !

LE TRUC DES BOITES A SINGE

Les premiers temps, les Boches nous ont roulés par leur ruse, mais nous leur rendons dent pour dent. Le soir, dès la nuit venue, nous partons en rampant une dizaine, à tour de rôle, avec nos sacs pleins de boîtes de conserves vides et, à 50 mètres des Boches, toujours à plat ventre, nous posons délicatement nos boîtes. Puis silencieusement nous regagnons nos tranchées. Sur les 11 heures ou minuit, nous nous mettons à rugir : « En avant ! A la baïonnette ! » Mais, bien entendu, nous ne bougeons pas. Les Boches se figurent que nous allons venir les embrocher : ils sortent de leurs terriers, foncent sur nous et, arrivés sur nos boîtes, butent contre elles, les poussent du pied, font du bruit. Nous, qui savons exactement la distance où se trouvent les boîtes, nous leur lâchons à hausse voulue un feu terrible.

Au matin, résultat : trente ou quarante Boches tombés ; des fois plus. Nous, presque rien.

Tiens, hier au soir, j'étais couché dans ma cave : tout à coup j'entends la fusillade ; je prends mes frusques et vais rejoindre ma compagnie. C'étaient les Boches, — gros malins ! — qui essayaient de nous refaire le coup classique : « En avant ! » Mais,

comme nous la veille ils ne bougèrent pas. Sais-tu la réponse que nous leur avons lancée, oh ! d'un seul mot sorti de mille poitrines? Non, tu ne devines pas? Eh bien! relis l'histoire du général Cambronne. Et, tout en beuglant cela, profitant de ce qu'ils croyaient à une attaque *pour rire,* nous les avons chargés à la baïonnette... *pour de vrai!*

S...,

Soldat d'infanterie.

XXVII

LE COLONEL AU PETIT CYCLISTE

Grièvement blessé dans un combat près de Reims et maintenant soigné à Vincennes par les Dames françaises, un jeune cycliste a fait écrire à son colonel pour savoir « si le chef était content de son petit soldat ».

Voici la touchante et paternelle réponse du colonel :

Octobre. — Je suis heureux d'avoir de vos nouvelles, mon petit camarade. Merci d'avoir songé à m'en donner. Si j'ai été content de vous? Ah! oui, et au delà de toutes limites! Et vous continuez à être un bon petit cœur, puisque vous ne songez qu'à venir nous rejoindre. Mais pas de généreuse imprudence! Guérissez-vous d'abord et prenez le temps, si possible, d'aller embrasser vos parents.

Je puis vous l'avouer maintenant : j'étais bien ému de vous voir partir sur un brancard, alors que je vous avais vu nous arriver plein de santé. Depuis, je me suis reproché, pendant ce dangereux combat de S..., de vous avoir envoyé si souvent, trop souvent même, sur la ligne de feu. Mais vous étiez si plein d'entrain! Ma seule excuse, mon pauvre enfant, c'est qu'il y allait de l'intérêt de tous; la seule pensée qui puisse atténuer mon regret, c'est que je vous ai fait verser votre sang pour la France. Bon courage, patience... et chaude poignée de main.

Colonel X...

Cette lettre du colonel, attendrie, comme voilée du plus noble scrupule, quel diplôme d'honneur et de bravoure pour le petit cycliste!

XXVIII

UN QUI A SOUFFERT

Octobre. — Cher camarade, en quelques mots, voici de mes nouvelles :

Pour le moment, je vais mieux que le jour où tu m'as pansé. J'ai passé, je t'assure, de mauvaises journées. Le soir que j'ai été blessé, on m'a porté à Saint-É... Je suis resté quatre jours, et nous

étions plus de onze cents dans la caserne des cuirassiers. Ensuite, on nous a expédiés dans la direction de Troyes ; mais je n'ai pas pu finir le voyage, *car les os, brisés dans ma bouche, m'étouffaient. Il m'a fallu en prendre un avec la main et, avec mon couteau, j'ai tout coupé.* Après ça, j'ai été obligé de descendre à B...-le-Château. Là, je suis resté quinze jours : *on m'a enlevé toute la mâchoire et on m'a recousu les chairs.* Depuis, j'ai moins souffert. On vient maintenant de m'expédier à Bourges, où nous ne sommes que trois cent cinquante. Aussi, je suis bien soigné. Je ne peux pas mâcher, mais je mange très bien, et *ce n'est pas l'appétit qui manque !* Tu me feras bien plaisir en me donnant des nouvelles de la guerre. Bonne poignée de main de ton camarade pour la vie.

Armand L...,

Soldat d'infanterie.

Et c'est tout : pas une plainte ! En ces lignes brèves, cependant que de souffrances tout naturellement acceptées, stoïquement et simplement supportées !

XXIX

UN VEAU TÊTU

Octobre. Ville-sur-Tourbe. — Cher Monsieur le Curé, j'ai été très content de votre lettre, car vous me donnez beaucoup de nouvelles. Nous n'avons pas trop froid dans les tranchées, parce que nous n'avons pas le temps d'y dormir beaucoup. Ça n'empêche pas d'y faire quelques parties de manille. Hier, à côté de moi, un obus a tué un caporal et blessé trois hommes qui jouaient. Drôle de vie que nous menons ! De quel côté que nous sortions, les balles sifflent et les obus éclatent. Nous n'y faisons pas attention, pas plus que *lorsque vous passez au milieu des mouches*. A chaque instant, pourtant, nous risquons d'y rester.

Cette nuit, nous étions de repos, en arrière des premières lignes. Les Allemands ont attaqué la gare. Aussi nous nous sommes couchés tout équipés. Eh bien (chose incroyable), *nous ne pensions pas du tout au danger. Les obus éclatent ; ils font trembler la terre... Nous dormons !* Éveillé, on n'éprouve plus aucune émotion.

Avant-hier, *c'était joli.* Un ballon captif s'élevait du côté français, un autre du côté alboche. Des deux côtés, une fusillade vive partait des tranchées ; des deux côtés aussi les canons faisaient

rage. Les nôtres, à la même batterie, ont tiré vingt-cinq coups à la file : ç'a été la finale. Après ça, on n'a plus rien entendu. Pendant ce temps, quatre aéros français et deux alboches exploraient le terrain.

L'autre nuit, je suis allé en patrouille avec quatre hommes. J'étais à moitié chemin des tranchées ennemies, quand les Boches ont commencé l'attaque. Nous nous sommes mis tous cinq dans un même trou et, pendant une heure, obus et balles nous passèrent sur la tête ou éclatèrent près de nous. Nous n'en sommes pas moins revenus tous sains et saufs. Le capitaine m'a dit : « — Tiens, vous n'êtes pas mort ?... Et vos hommes non plus ?... C'est épatant ! »

Il y a cinq jours, un troupeau de vaches bretonnes s'en allait vers les Alboches. Nous partons à trois pour les arrêter. Il faisait nuit. Nous pûmes les ramener ; nous leur tirâmes du lait, et ce fut une *petite bombe*... après les grosses !

Mais nous avons fait mieux.

L'autre jour, un veau se baladait devant nos tranchées. Avec un camarade, je me mets à sa poursuite. Je l'empoigne par la queue et me laisse tirer. Le veau n'arrête pas ! Mon camarade me prend par les pieds et se laisse traîner en même temps que moi. Le veau n'arrête toujours pas ! On approchait des tranchées ennemies, et cela commençait à m'inquiéter.

Le camarade grognait :

« — Il est têtu comme un mulet, ton veau ! »

Moi, je pensais :

« — Il n'y aura donc pas un pruneau pour lui piquer le museau et le faire reculer ! »

Mais c'est nous qui avons bien failli être canardés. Enfin, on se fait si lourds que ce têtu-là, essoufflé de nous remorquer tous les deux sur les mottes de terre et à travers les trous d'obus, s'arrête, épuisé.

Sous le nez des Boches, furieux et qui nous fusillaient je ne vous dis que ça, nous avons introduit, non sans peine, notre gros gibier d'étable dans notre tranchée Là, nous l'avons tué, dépecé et mangé : un vrai régal !

En souvenir, Monsieur le Curé, je vous garde l'oreille du veau !

Pardon, parmi tant de choses graves, de vous conter nos bêtises, mais... je sais que ça vous amuse !

Henri Z...,

Soldat d'infanterie.

XXX

On lira certainement avec intérêt et avec émotion cette lettre pleine d'impressions sincères, toute vibrante de patriotisme, d'ardeur, de vie, — et de quelle vie ! Il semble que le soldat français soit peint au naturel et c'est, à mon avis, une des plus poignantes lettres que nous ayons publiées. Elle fut écrite par M. G..., mari d'une dépositaire de journaux de Verdun.

SOUS LES GROS NOIRS

Octobre. — Ma chère petite Daisy... toujours rien, alors ? Moi qui me croyais déjà *papa* depuis quelques jours ! Un fils ou une fille ? Terrible de ne rien savoir de ceux que l'on aime et dont la seule pensée nous fait vivre ! J'ai pourtant offert à Dieu toutes mes souffrances pour qu'il atténue tes douleurs. Je lui offre aujourd'hui ce que je viens d'endurer et, comme tu vas le voir, *c'est une bonne prière !*

De garde au convoi et n'ayant pas de travail, je suis au chaud, chez une bonne vieille femme qui me prête une bougie et de quoi écrire. Cette nuit me sera moins froide que les précédentes : il y a un toit et du feu ! Quel luxe !

Depuis plusieurs nuits, il gèle. A coucher sur l'herbe, les guiboles s'en ressentent. Mais cela n'est rien auprès des trois jours passés dans le village de X...

Nous étions (la garde du drapeau) dans la mairie.

Devant nous, dans le clocher, un capitaine d'artillerie se tient en observation. Sur la route qui sépare l'église de la mairie, un maréchal des logis et quatre artilleurs transmettent les ordres de la batterie derrière nous.

Un obus tombe. Nous voyons les artilleurs couchés par terre, seul le *logis* reste debout. La mitraille est si drue que personne ne songe à sortir. Un des hommes couchés remue. Ayant soin de prendre mon sac sur moi, je pars me rendre compte. Je m'accroupis au milieu de ces malheureux. Un, déjà mort, a été frappé en plein cœur. Deux autres sont mourants : celui-ci, la tête en bouillie ; celui-là, le mollet gauche fracassé et la cuisse cassée.

J'aide le maréchal des logis à rétablir la ligne téléphonique rompue par les obus. Nous recevons des éclats et des morceaux de briques. Je retourne à la mairie et demande *un qui n'ait pas peur* pour venir avec moi.

Je cours dans le village à la recherche d'un brancard. J'en trouve un à l'ancienne infirmerie. J'allais sortir de cette infirmerie quand j'entends un sifflement. Je me fourre sous la cheminée. Il était temps. Un *gros noir* démolit la moitié de la maison. Tout s'écroule autour de moi. Je file vivement avec le camarade que j'avais amené. Nous retournons ra-

masser le blessé. (A travers quoi avons-nous passé !) De la mairie, les copains nous regardent, se demandant si nous reviendrons. Mais oui, *ce vieux Gérôme,* comme il m'appellent, en revient ! A la mairie, je coupe le pantalon de mon blessé et je commence à le panser.

Un autre obus arrive, tout tremble. Ses éclats pénètrent dans la salle d'école à travers les vitres déjà cassées. Des débris de carreaux nous pleuvent dessus ; la poussière nous aveugle. Enfin cela se dissipe. Resté seul avec mon malade, je reprends mon pansement. Les autres reviennent. Je demande que l'on m'aide à transporter le blessé derrière un mur plus solide que celui de la salle d'école. Là, je termine mes soins.

Les camarades et le sergent-major me félicitent. Seuls le colonel et le lieutenant porte-drapeau ne me disent rien. Cela me fait de la peine. (J'ai su, après, qu'ils étaient contents de moi, car quelqu'un m'a dit : « Paraît que tu as passé à travers quelque chose ! J'ai entendu le lieutenant raconter au médecin-major ce que tu as fait ! ») Ces mots-là m'ont réconforté.

AU CHATEAU

Je reprends la suite.

Le colonel déclare :

— On ne peut plus rester ici. Allez voir au château

s'il y a de la place dans la cave pour 4 officiers et 30 hommes. Ne revenez pas ici s'il y a de la place : nous irons.

Pas facile d'approcher le château ! Mais c'est un ordre, il faut l'exécuter. J'ouvre la marche et le fourrier me suit.

On arrive. On sonne. Le propriétaire est rudement long à ouvrir ! Pendant ce temps le bombardement continue de plus belle. Les débris de toits et de murs continuent de pleuvoir ; mais, avec nos sacs sur la tête, nous sommes un peu protégés. Enfin on vient. Oui, il y a de la place pour 4 officiers, mais pas pour 30 hommes !

Les obus arrivent par rafales. Le fourrier ne sait plus comment faire. Je lui dis :

— Tout à l'heure, le colonel et les autres vont s'amener. Puisqu'ils ne peuvent pas tous entrer au château, ils vont se faire mettre en pièces dans la rue. Il faut aller les prévenir.

Alors le fourrier repart en courant. Je le suis à 15 mètres environ. Nous passons dans un intervalle de maisons où ce ne sont que des jardins. Rien pour nous abriter. Un obus arrive ; je me couche à terre. Le fourrier est déjà arrivé aux autres maisons et il se blottit dans une porte. La marmite s'abat juste sur la route au milieu de nous. Ses éclats nous sifflent aux oreilles.

Je crie au fourrier :

— Puisque tu es presque arrivé, continue ; moi,

j'irai voir s'il y a de la place dans la cave de la ferme voisine.

Je me replie jusqu'aux maisons et, là, j'attends pour voir si mon fourrier peut atteindre la mairie. S'il est tombé en chemin, j'irai à sa place prévenir les autres.

Le fourrier est arrivé à 20 mètres du but quand deux obus tombent dans la cour de la mairie. Je pense au colonel et aux copains qui sont là ! Enfin le fourrier entre dans la mairie. Ça y est ! A présent je peux gagner la ferme.

A LA FERME

Sur ma route, je vois un camarade et l'invite à venir avec moi. Par quel chemin nous avons passé ? Je serais bien en peine de le dire. En cet instant, je pensais à vous tous ; la peur ne m'est venue qu'après.

A la porte cochère de la ferme, il y a cinq chevaux. Je les fais déranger. Une fois dans la cour, je laisse passer le camarade et lui désigne la cave. Il y descend, mais l'entrée est étroite. Gêné par son sac, il est arrêté, il perd du temps, et, en ces moments-là, le temps c'est de la vie !

J'entends un ronflement trop connu, dont je commence à avoir l'habitude. Par le bruit je prévois la place où le *gros noir* tombera. Je me dis :

— Celui-ci, c'est pour nous !

Aussi je me recule précipitamment, en relevant mon sac sur ma tête, pour me jeter dans le coin de la cour où se trouve le charbon. Je n'ai pas le temps d'y arriver. L'obus arrive, démolit une partie de la maison et, dans le soubassement, à 2 mètres de moi, l'explosion se produit. Je n'entends plus rien. Je suis sur le tas de charbon et, ramassé sur moi-même, je reçois des morceaux de pierres, de plâtre et de briques. J'étouffe dans la fumée et la poussière. Je me demande si je suis mort et je me réponds : *Non !* Pas même touché !

Je me relève. Je vois des poules se débattre et des chevaux par terre. Je cours vers la cave. Là, même coup qu'au camarade : mon sac s'accroche à l'entrée et me retient. Autre ronflement ! Encore pour nous ! Pan ! dans le pignon, au-dessus de ma tête ! Et les débris me dégringolent sur la tête. Je tire si fort sur mon sac que je tombe et m'aplatis dans la cave. Des copains, qui s'y trouvent, crient :

— En v'là un de fichu !

Non, rien. Cette fois encore, pas touché !

On me demande ce qui c'est passé. Je n'entends pas. On me parle plus haut, on crie. Je réponds qu'il doit y avoir des poules et des chevaux tués...

Sur la ferme, le bombardement cesse enfin. Les camarades et moi nous remontons. J'aperçois environ quarante poulets, les uns en bouillie, les autres coupés, sans pattes ni tête. Au milieu, trois

chevaux tués. Les selles sont hachées. Équipements, revolvers, sabres d'ordonnance, tout ce qu'on a laissé en haut a disparu. Il y a des bribes de tout jusque sur les toits. Mon fusil, arraché de mes mains, est en miettes. Et moi, rien !

J'étais abruti de voir cela.

J'ai constaté après que ma couverture, roulée sur mon sac, était traversée à moitié de l'épaisseur par un éclat d'obus resté dedans.

Puis, le soir, voulant couper un morceau de pain, mon couteau résiste et ne peut plus avancer. Je casse le morceau et j'y trouve un autre éclat.

Je ne comprends pas encore comment je n'ai pas été mis en pâté de foie ce jour-là. J'aurais dû être tué cinquante fois pour une !

LE DEVOIR EST EN AVANT !

Les deux jours suivants, je suis resté dans la cave, encore abruti rien que d'entendre leurs *gros noirs*. La ferme et les maisons voisines s'effondraient.

Mais, à présent, c'est fini. Je suis remis. Je m'embête à garder des voitures à 15 kilomètres du feu, avec de vieux cultivateurs réquisitionnés, eux et leur matériel. C'est la barbe !

Il faut aussi que je te dise que les deux obus que j'ai vus tomber sur la mairie pendant que mon fourrier s'y rendait, ont malheurement tué un

camarade et en ont blessé cinq autres. Et moi qui traînais toujours dans la cour! Quelle chance de n'avoir pas été là !

Tout ça, c'est le côté triste. Mais nous avons bien ri quand même. En effet, une compagnie, pendant la nuit, s'est amusée à faire des mannequins empaillés et les a vêtus des effets de morts ou de blessés. Sur les manches de quelques-uns, des fétus de paille imitaient les galons d'officiers. Cela fait, des loustics sont allés les planter, de côté et en avant, dans de fausses tranchées. Le coup a réussi. Ces grosses bêtes de Boches ont tiré dessus toute la journée du lendemain. De temps à autre un obus faisait sauter les pantins ou les déplaçait et les Allemands n'en étaient que plus dupes. Les nôtres en profitaient pour tirer aussi sur des bons hommes, mais bien vivants, ceux-là !

Le résultat fut crânement bon. Dans ce coin, nous n'avons eu qu'un blessé, et notre artillerie de 155, placée derrière la mairie, a fait du bon boulot. A chacun de ses coups, du clocher du village, je voyais sauter cinq ou six Boches en l'air. Ah ! ils en ont pris, les Pruscos ! Et ce n'est rien auprès de ce qu'ils prendront et de ce que prendront leurs villages, leurs mairies, leurs châteaux, leurs fermes et leurs caves, quand nous serons chez eux ! Je respecterai les vieillards, les femmes, les enfants, mais attention aux mâles ! Qu'ils marchent droit ! Je fais le sacrifice de ma vie pour accomplir mon

devoir, pour défendre ceux que j'aime et qui m'aiment; mais, si je dois y laisser ma peau, je demande à la laisser chez les Boches! Que j'aie au moins le plaisir d'entrer dans leur sale Prusse pour venger notre beau pays. Ah! les bandits, gare à eux et à leurs manufactures de choucroute! Si tu voyais les pays que nous reprenons, ce ne sont que des ruines : tout brûlé, effondré. Les bestiaux à moitié roustis se sauvent de tous côtés. Et les pauvres femmes! Je démolirais tout quand je vois cela! Les officiers disent :

— Ce sera impossible de retenir les hommes quand nous serons là-bas!

Eh bien! moi, je veux y aller, là-bàs!

Oui, je dis cela, et quand j'ai gardé un prisonnier allemand à la mairie de X..., je lui ai donné la moitié de mon pain et j'ai été abattre des noix pour lui. Pourtant, je voyais au loin plus de cinq villages qui flambaient à la ronde.....

Enfin, à l'heure actuelle, ça prouve qu'un soldat ne doit pas dire ce qu'il fera le lendemain. Je reste à la garde du drapeau et les Boches peuvent venir : avant de l'avoir, il faudra qu'ils m'aient!

Allons, haut les cœurs, ma Daisy chérie! Pour toi, courage et espoir! Regarde du côté de nos troupes. Oublie tout à l'arrière : le devoir est en avant! Vive la France!

G...,

Soldat d'infanterie.

NOVEMBRE

XXXI

TOUT VA BIEN

Novembre. — *L...* (*Nord*). — Ici tout va bien, Chaque nuit les Allemands font des attaques qui, d'ailleurs, ne réussissent jamais. Ils doivent y perdre énormément de monde, parce que notre artillerie est toujours en position et leur envoie des obus... sans se faire prier !

Nous avons changé de capitaine. Le nôtre est évacué à Paris pour maladie : il a été remplacé par un lieutenant qui, pour le tir, s'y connaît. Je vous assure qu'il a vite fait de démolir les tranchées ennemies, lorsqu'il peut les voir, et de mettre le feu dans les fermes occupées par les Boches.

. . . .

Rien de plus. Ne vous lamentez pas sur mon sort. Soyez sûrs que *tous mes actes sont dictés par le courage*, *le devoir et la raison*. Je vous embrasse de tout cœur.

Jean L...,

Maréchal des logis rengagé (artillerie).

XXXII

Une de nos lectrices nous envoie la lettre de Julien B..., le fiancé de sa jeune cuisinière. Ce brave garçon se bat dans l'Est.

Nous laissons à ces lignes toute leur fruste naïveté ; nous ne voyons aucun inconvénient à ce qu'elles fassent sourire. Elles nous montrent toutefois, en frappant contraste avec l'incompréhensible et servile passivité des Boches, que notre simple soldat aime « à se rendre compte » : il voit juste et sait relater, sans plus, mais avec précision et en souvenir net, le peu qu'il veut dire. Et cette rude existence de guerre ne tue pas le sentiment. La lettre du brave Julien en est la preuve.

ON LES PREND COMME DES GOSSES

Novembre. — Ma chère petite Louisa, à l'heure où je vous écris ces mots, beaucoup de choses se sont passées. Hier, les Allemands avaient attaqué et pris un de nos villages. Alors l'ordre est arrivé de repousser l'ennemi.

Nous partons à 1h30 et nous nous dirigeons, en nous dissimulant le mieux possible, vers le village de Lanfroicourt, occupé par les Boches. Nous dépassons le 6e bataillon qui occupe les tranchées et se tient prêt à nous donner la main en cas de retraite de notre part. En arrivant à 200 mètres de la ferme de G..., nous nous déployons par demi-section, par un. Moi, avec la demi-section, je me trouve à gauche de la route, dans le fossé, à

environ 400 mètres du cimetière. On se couche et on avance avec prudence par bonds de 25 mètres, car on croit que le cimetière est occupé par les Boches. Nos 75, nos 90 et nos 105 font un bruit et un ravage épouvantables partout où ils passent. Les Boches répondent mollement à notre feu d'artillerie. J'ai appris plus tard, le soir, par les prisonniers, qu'ils n'avaient que des vieilles pièces et des *scrapanels* nullement dangereux.

Nous cernons le cimetière. Rien !

On arrive dans le village. Je traverse une cour et une écurie où il n'y avait que des cochons. Ma compagnie avait reçu l'ordre de tenir le cimetière. Aussi restons-nous dans le village. Absolument rien !

Tout à coup, j'entends des voix *féminimes*. Je dis à quelques copains : « Venez avec moi. Il doit y avoir des Boches ici ! »

Je m'approche alors d'une femme. Je lui demande ce qu'il y a dans sa cave. Elle me répond :

— « Ils sont six ou sept ; mais ils veulent se rendre. Ne leur faites pas de mal. »

Alors nous entrons dans la cave, et on les prend comme des gosses !

Chacun est encadré par deux hommes, et nous les présentons au capitaine, qui est heureux.

ET MON TABAC ?

Nous partons pour G..., toujours sous la pluie des *scrapanels* boches.

On se dirige à E...-les-N..., qui n'est pas à moins de 14 kilomètres. On arrive là à 9 heures du soir. Le colonel interroge les Boches. Il y en a un qui *cause* très bien le français.

L'on se met à souper ; car, il faut que je vous le dise, je n'avais jamais mangé qu'un petit bout de pain depuis 8 heures du matin — tellement que j'étais impatient.

Le souper se compose de soupe, fromage, viande de conserve, sardines et quatorze bouteilles de bière.

Le souper se passe bien. L'on va se coucher. A ce coup-ci, ce n'est pas dans la paille, mais sur un bon matelas.

Je suis à peine couché qu'un camarade me dit :

— Tu as touché du tabac ?

Je lui réponds que non.

— Va en toucher !

Alors je pars pieds nus, en bras de chemise. Je touche mon tabac et retourne me coucher pour ne pas tarder à m'endormir jusqu'à 7 heures du matin. J'étais gagné par la fatigue.

ON REPART

Maintenant, on boit le café pour rejoindre sa compagnie, qui est à B..., à 12 kilomètres d'E... On casse la croûte au village d'A..., et l'on repart pour arriver à 10 heures du matin au cantonnement.

Je reçois une lettre de vous du 31. Merci! Je vais goûter le repos qui m'est dû!

Je n'ai eu aucune égratignure dans ce premier coup-là. Votre lettre me protège. Merci à vos demoiselles de leur envoi.

... Tiens! voilà que ça change! Nous partons à 1 heure, je ne sais où. Ne vous faites pas de mauvais sang. Une fois que je serai arrivé, je vous écrirai. Coûte que coûte, j'ai confiance, car Dieu veille sur moi. J'ai reçu une carte d'Églantine. Je lui ferai réponse d'ici quelques jours, *car ce n'est pas le moment : j'ai du travail à faire!* Embrassez-la pour moi.

Ayez confiance, ma Louisa. *Je ne serai jamais plus près de la mort que je n'y suis été. J'ai toujours eu du courage et j'en aurai toujours. Je fais mon devoir en bon Français.*

Je termine ma lettre en t'embrassant bien fort. Ton petit mari qui t'aime pour la vie. — *Julien.*

P.-S. — Bien des choses de ma part aux dames et messieurs. Conserve bien cette lettre. — Ton *Julien,* à la vie!

ÇA N'A PAS BIEN ÉTÉ POUR LES ALLEMANDS!

Ma chère petite Louisa, nous sommes de retour de notre excursion. Alors je m'empresse de vous écrire. Ça n'a pas bien été pour les Allemands.

Avant-hier nous avons passé la nuit entière dehors. Moi, je me suis trouvé à 40 mètres d'eux. Ils ne m'ont pas aperçu et, pendant deux heures, je suis resté à les contempler. Oh ! que j'aurais été heureux de pouvoir tirer, mais ça m'était défendu, à moi et aux copains qui en étaient. Alors, forcé de se taire !

Enfin tout s'est bien passé. Ils ont retraversé la Seille et on ne les a pas revus du tout. Serait-ce la dernière fois qu'ils la traverseraient ? Je l'espère, ainsi que tout le monde.

Aujourd'hui, dimanche, je suis de garde. Il faut être bien brillant pour rendre les honneurs à notre brave colonel.

Hier, au retour, nous avons enterré sept de nos camarades morts au champ d'honneur. Notre colonel a prononcé un petit discours et *plus d'un d'entre nous avait le cœur bien gros. Beaucoup pleuraient, car il y avait là des bons camarades de disparus !* Qu'ils reposent en paix !

A côté, il y avait cinq Boches, mais ceci n'est rien, car leurs morts, à eux, s'élèvent à 40, qu'ils ont emportés, plus 90 blessés et les prisonniers, que *je suis été* accompagner à E...

Voilà la tranquillité pour quelque temps, car il y aura deux mois demain, à la même heure où je vous écris ces mots, ma Louisa chérie et adorée, que je suis été blessé pour la première fois, date *que je me souviendrai toute ma vie.*

Ma Louisa, faites votre possible de consoler ma

sœur, car elle doit être bien peinée. Mais enfin c'est la destinée qui est ainsi. J'espère toujours en des jours meilleurs pour moi comme pour vous, qui êtes toute ma vie, tout mon bonheur, ma seule consolation dans tout ce qui m'est arrivé. Mais Dieu veille sur moi et je crois que je vous serai rendu comme je vous ai été pris. Aussi, ayez confiance. Si parfois vous restez sans nouvelles de moi, ne pleurez pas. Au contraire, soyez forte. Ne vous rendez pas malade pour ça. Mangez bien, voilà tout ce que je vous demande.

Bien des choses à vos dames et messieurs. Votre fiancé qui vous aime et vous embrasse bien fort. — *Julien,* à la vie ! —

Julien B...,

Soldat d'infanterie.

XXXIII

NOUS FAISONS LES POMPIERS !

Cette lettre nous est communiquée « par une grand'-maman qui souhaite tranquilliser un peu les mères inquiètes de leurs fils ».

Novembre. — Ma chère grand'mère, j'ai reçu tes paquets. Ça m'a fait bien plaisir, et je t'en remercie, mais... ça coûte cher par la poste ! Ma

dernière lettre était mal écrite; je n'avais pas beaucoup de temps et il tombait de la neige.

Ma santé est bonne et on ne se fait pas de bile. Il suffit que la moindre chose nous arrive, pour qu'on en rigole.

Ainsi, le 22, comme il gelait, nous avions installé un poêle. C'était une vieille lessiveuse. Comme tuyau, nous avions pris une gouttière. Le tout fut tant mal que bien attaché avec de la ficelle. Nous nous sommes endormis. La ficelle a brûlé et cela a fiché le feu à notre *guitonne*. Ah! si tu nous avais vu *décaniller!* L'un sauvait sa couverture; l'autre rentrait dans la guitonne, qui flambait, pour ramasser son manteau; un troisième cherchait le casque prussien que nous avons pris aux *Boches*. Enfin, tous faisaient les pompiers, ce qui nous amusait!

Pour passer le restant de la nuit, on a cuisiné des crêpes avec de l'eau et de la farine trouvée dans une ferme effondrée sous les marmites. Nous avons terminé le festin par trois gamelles de chocolat.

Bonjour à la famille, aux amis et à tous les locataires!

Je t'embrasse bien. Ton petit-fils,

Louis D...

XXXIV

EN FORÊT D'ARGONNE

Jacques de L..., maréchal des logis de chasseurs, avait été réformé. A force de démarches, il réussit, dès la mobilisation, à s'engager et, par faveur spéciale, à se faire envoyer en première ligne. Blessé, Jacques de L... n'en continue pas moins à se battre pendant cinq jours, les grands jours de la bataille de la Marne. Après trois semaines de traitement, notre chasseur demande à repartir et regagne le front de la forêt de l'Argonne. Voici quelques extraits des lettres que le jeune maréchal des logis adresse à sa mère. Ces pages plairont et charmeront, je crois, par un ton de bravoure élégante, aisée et naturelle, par l'élan d'une tendresse voilée de mélancolie, par un sentiment simple et profond de la nature.

RETOUR AU FRONT

Je vous écris dans la joie de me retrouver *à ma place!* Le seul chagrin a été de vous quitter...

Charmant endroit! Travail à cheval dans des bois enchanteurs. Ravi de l'attitude des troupes tout à fait admirables. Tout mon monde m'apparaît retrempé par le repos et le confort... relatifs! Le soir où il sera possible de se porter en avant et de poursuivre l'ennemi, nous serons dans d'excellentes conditions. Nous sommes bien prêts maintenant et faisons la guerre à la moderne avec toutes les précautions qu'elle comporte. Je n'exagère rien en

beau et vous envoie vite mon impression afin que vous partagiez ma satisfaction...

2 novembre. — Malgré ce bien-être qui prendra fin lorsque nous avancerons, nous voudrions bien voir finir cette situation étrange de siège en pleine campagne. Nous progressons lentement, mais continuellement; nous tenons très facilement nos positions. Le moral des troupes est excellent et, après trois mois de campagne, les hommes sont devenus à la fois de bons soldats dans l'action et de grands enfants gais et turbulents dans le repos.

3 novembre. — Mon seul regret est que mon jour de service soit tombé de telle sorte que ma Toussaint s'est passée dans le bois, sans offices. J'espère me rattraper lundi. De toutes façons nous serons réunis par la pensée, *ceux qui ont fini le combat et nous qui combattons encore.*

Vous vous représentez ma vie actuelle, mi-garnison, mi-guerre alternée chaque jour, laissant, soit dans les bois, soit dans notre *home,* de longs loisirs pour la méditation. Vous pensez si j'en jouis!

Au matériel, même abondance de bénédictions, à tel point que nous avons même touché de l'alcool solidifié pour faire chauffer notre café!

4 novembre. — Je m'étais toujours promis de vous envoyer un petit bonjour de la forêt même.

J'ai failli avoir *la messe des bois;* mais, avec le sous-lieutenant, nous sommes arrivés de reconnaissance trop tard. Je l'ai bien regretté. Par contre, nous avons les plus belles journées d'automne qu'on puisse voir et les bois, avec leurs dernières feuilles cuivrées sous un beau soleil, font ma joie. Journée calme comme service. On lézarde, on cause, on pique-nique et surtout on potine. Petite visite aux tranchées. Tout ce qu'on raconte d'extraordinaire est parfaitement réel. C'est des plus curieux. Nos soldats, très crânes, luttent de ruses avec les Boches : on s'invective et on se provoque, les lignes étant à certains endroits à moins de 50 mètres. Mais surtout on se fusille, par précaution du reste et sans rien voir. Les aéros planent, le canon tonne ; on s'intéresse aux constructions forestières et souterraines. Il y a des moments où on a peine à se figurer que l'on est en guerre. Enfin on songe à la petite garnison qu'on va retrouver, à tous les petits conforts de la journée de repos du lendemain, et surtout à vous, à tous ceux qui nous attendent et qui ne peuvent se figurer exactement notre vie intéressante et joyeuse. Je me sens bien près de vous en ce jour de fête que nous célébrons au fond du cœur. Je prends mes dispositions pour faire mes dévotions dimanche prochain. Aujourd'hui ça a été tout à fait raté.

6 novembre. — Dans la journée, nous avons

fait construire une petite villa dite des chasseurs pour nos jours de service en forêt. C'est tout à fait la mode. Inutile de dire qu'elle est mi-tranchée, mi-forestière, et que j'ai bûcheronné ferme.

Visité dans les bois les tombes éparses, bien fleuries et décorées pour le jour des morts. Je me suis arrêté en particulier sur celle du commandant des F...

12 novembre. — Un peu de *cafard* à cause du long manque de nouvelles; mais j'ai enfin reçu, en rentrant, votre cher n° 4 de la Toussaint et, mardi, votre n° 5. Voilà le courant de joie rétabli!

Nous avons quitté notre petite garnison pour aller à 2 kilomètres en avant dans une ferme où nous sommes beaucoup moins bien, mais où, avec mon camarade, je me suis organisé quand même un petit *home* dans un coin de l'écurie.

Commencé le service dans le nouveau secteur par une longue journée d'observation aux tranchées. J'avais lu l'article de l'*Écho* en question. Les journaux arrivent irrégulièrement, mais ne nous prenez pas pour des sauvages!

Impossible de rien présager, bien que cela doive forcément se déclencher un jour ou l'autre: les forêts et les plaines ne sont pas des forteresses permanentes, bien qu'aménagées comme telles.

13 novembre. — Le matin, service à cheval dans

des lieux déjà connus et qui m'évoquent des souvenirs de mines : exacte impression de tremblement de terre ! Ensuite pèlerinage à une petite chapelle de Sainte-Anne. N'oubliez pas que vous devrez le faire : il en vaut la peine.

Reçu hier carte postale de vous commençant par ces mots : « *Espérant que les cartes ouvertes arrivent plus vite !* » Et votre carte ouverte, retour du dépôt, est datée du 31 août ! Rien ne se perd ! J'ai bien ri.

Nos brumes froides se sont transformées en tempête de pluie glaciale. On nage dans la boue ; mais, du fond de notre petite écurie, nous bravons les intempéries et nous avons trouvé le moyen d'avoir une abondante provision de journaux du jour. Malgré le confortable de notre situation, nous aspirons à la marche en avant. Après la fièvre d'action de ma première campagne, le piétinement sur place, par cet affreux temps, n'est pas très drôle. Pour le supporter gaîment, il faudrait des lettres et un rayon de soleil.

18 novembre. — Inutile de vous dire que je penserai particulièrement à vous, demain, en l'honneur de votre charmante sainte qui doit être, comme vous, bien occupée avec tant de misères à consoler !

20 novembre. — Hier, première grande gelée avec temps magnifique. Admirable lever de soleil

en forêt. Les arbres de Noël commencent à se préparer par milliers, car nous avons beaucoup d'épicéas. Il y en a de tout petits ; il y en a d'immenses : tous sont poudrés à frimas ce matin. Mon trajet à cheval m'a paru plus agréable que jamais et la forêt plus belle. C'est seulement dommage qu'on éprouve le besoin d'y faire tant de potin !

25 novembre. — Voici le beau manteau blanc tombé du ciel ! Promenade à cheval dans toute cette blancheur et superbe bataille aux boules de neige pour nous réchauffer !

LE HOME AU CANTONNEMENT

Je ne me plains pas de notre quartier d'hiver qui n'a de désagréable que le nombreux bétail avec lequel nous sommes obligés de le partager. Il va sans dire que je ne parle pas de nos amis les chevaux, dans le salon desquels nous avons un bon petit coin séparé, mais bordant une étable avec simple cloison de planches. Là se trouvent les vaches qui ont des veaux, ce qui provoque beuglements et hurlements du personnel, très irritants, cette opération ayant lieu de préférence la nuit. Puis toute la volaille, avec coqs à la voix éclatante, qui déchirent les oreilles à toute heure sous les prétextes les plus futiles. Enfin des multitudes de rats et de souris ont une prédilection pour mon

polochon. A part ces menus inconvénients, notre chambre n'est vraiment pas mal. Baptisée *bureau*, elle est très meublée : étagères pour nos paquetages, pendoirs aux murs formant panoplies, table avec banc ; sur la table, journaux, de quoi écrire, lampes, pipes et bibelots. Cette sorte de salon se change en salle à manger deux fois par jour. Les journaux servent alors de nappe. Le soir, le salon, transformé en salle à manger, devient chambre à coucher, grâce à une couche épaisse de foin en guise de sommier. La couverture de cheval est un excellent matelas ; un sac rempli de foin remplace l'oreiller et notre manteau nous enveloppe en excellente couverture. Avec cela il peut faire 25° de froid !

Dans la journée le foin s'entasse le long du mur et, couvertures pliées dessus, nous disposons d'un moelleux divan.

IMPRESSION GÉNÉRALE

18 novembre. — Les nouvelles sont bonnes en ce sens que nous opposons un rempart absolument infranchissable et que toutes les attaques que nous subissons sont bénéfice net pour nous. Quand notre marche en avant reprendra, elle sera irrésistible...

20 novembre. — Je crois vraiment notre ennemi épuisé et à bout. La marée, après avoir battu son

plein et s'être brisée contre notre digue, va commencer à descendre lentement.

26 novembre. — Les bonnes nouvelles arrivent de partout. Nous grillons d'impatience dans nos quartiers d'hiver qui n'auront peut-être été que des quartiers d'automne si nous repartons enfin *bouter hors de chez nous le Boche maudit!* Un seul point noir : l'absence de nouvelles. J'en attends chaque jour.

28 novembre. — Hier, brouillard et boue épouvantables pour ma journée d'observation aux tranchées. Les heures ont été bien remplies et elles ont passé vite. Je me suis même payé un petit tir individuel qui m'a beaucoup amusé.

Aujourd'hui, repos dans ma petite tanière. Je dévore tous les journaux. Je vous recommande le Bourget de l'*Écho.*

Dimanche 29. — Très belle grand'messe. Musique superbe par des artistes de l'Opéra qui sont sur le front. Je n'ai pu malheureusement entendre le P. de Pitray, aumônier au corps, qui a fait, paraît-il, des discours émouvants les deux dimanches précédents. Brillante assistance et pour finir, comme toujours, *Nous voulons Dieu* avec une strophe spéciale : *Dans nos armées.* Pèlerinage au cimetière qui s'agrandit tous les jours. Station particulière

sur la tombe de mon pauvre camarade, A. de La V...

TENDRESSE ET MÉLANCOLIE

Quand je vous écris, je voudrais que mes lettres pussent vous atteindre de suite pour renouer une vraie causerie. Mais nous nous devinons et, puisque ces lettres arrivent maintenant régulièrement et rapidement, le lien matériel est suffisant. Malgré tout, quand vos missives se font trop attendre et que je reviens du courrier les mains vides, toutes mes résolutions de patience s'envolent et je ne suis pas à prendre avec des pincettes ! Me voilà bien récompensé aujourd'hui : je peux revivre tous les détails de votre existence depuis quinze jours.

Je jette souvent un regard en arrière vers notre cher nid que vous gardez ; mais ce regard est assez rapide pour ne pas me laisser distraire de l'autre direction, en avant, où se trouve la tranchée dont nous avons la garde. Quand cette garde-là sera finie, de quel cœur nous nous retournerons vers le nid ! Mais cette heure n'est pas arrivée et, s'il était en notre pouvoir de repousser l'ennemi, nous ne penserions au retour que la besogne complètement terminée.

Pour mon jour de repos, nouvelle et charmante balade en forêt ce matin, mais dans une *forêt de paix*. Ces bois, par un soleil radieux, sont ma joie.

Demain je vais dans la *forêt de guerre!* A force d'en gagner chaque jour un petit morceau, nous finirons par la reconquérir tout entière !

Vous recommande le Bazin de l'*Écho* du 2. Il exprime exactement tout ce que je pense et tout ce que vous sentez.

7 décembre. — Encore une bonne journée de repos et de rêverie dans les grands bois pendant que les hommes étaient à la bruyère.

J'avais reçu hier, avec une rapidité surprenante, votre n° 16. Tout va de mieux en mieux.

BELLE CRÂNERIE

Hier, toute la journée, ma petite tranchée a été arrosée : le matin par de mauvais petits obus de rien du tout ; l'après-midi par une pluie diluvienne, ce qui était bien moins drôle. Le départ de cette tranchée est seul un peu... délicat ! Mais vous pensez bien que j'ai plus de malice dans ma petite cervelle que tous ces Boches réunis dans leurs grosses caboches ! Avec un peu d'attention, j'évite facilement leurs messagers bruyants.

Jacques de L...,

Maréchal des logis de chasseurs.

XXXV

LES ARTILLEURS NE S'ÉPATENT PAS...

Lettre d'un brave artilleur, maréchal des logis, qui a vu le feu, pour la première fois, le 28 août et, depuis, ne cesse pas de canonner l'ennemi.

Novembre. — Je ne vous ai pas écrit longuement parce que j'étais désigné comme observateur d'artillerie et, par suite, très occupé.

Cette mission m'a fait vivre dans les tranchées avec les fantassins, afin de régler le tir des différentes artilleries sur les lignes allemandes et autres objectifs. Je les indiquais à l'aide du téléphone.

J'étais donc tout près de l'ennemi, ce qui n'est pas drôle, car les balles vous passent à chaque instant sur la tête. Quelques tranchées françaises sont si près de celles des Boches que les hommes peuvent s'invectiver, sans toutefois se voir. Le premier qui a le malheur de montrer son crâne est sûr de son affaire.

L'endroit où je me trouvais était encore ignoré, de sorte que je pouvais observer tout à mon aise. J'ai fait tuer ainsi quantité de Boches.

Nous autres artilleurs, nous sommes adorés des fantassins auxquels nous avons souvent *sauvé la mise.* Aussi étais-je reçu royalement par l'officier qui occupait cette habitation souterraine.

Les braconniers ont leur utilité dans la forêt de

l'Argonne. Ils vont à la chasse aux Boches dans les ravins; ils les attendent, embusqués derrière les buissons et sous les ronces; ils en tuent un grand nombre.

L'autre soir, un de ces *bracos,* au lieu d'un Boche, a abattu un superbe chevreuil. C'était d'un culot extraordinaire, car le chevreuil, touché en plein cœur, est tombé à moins de 30 mètres d'une des tranchées ennemies. Notre homme est allé chercher la bête en rampant et l'a rapportée au capitaine. J'ai donc mangé un excellent cuissot et un délicieux filet à la barbe des sales Allemands...

X...,

Maréchal des logis au ...e d'artillerie.

XXXVI

SUR LA MARNE

Novembre. — Ma chère petite sœur, j'étais à la bataille de la Marne, il y a deux mois. Nous y fûmes copieusement arrosés d'obus de tous calibres. Au début, c'était un peu abrutissant...

La première fois, un soir, j'ai fait connaissance avec ces engins en amenant au ...e un contingent d'hommes; je suis tombé dans un village en flammes, tout autour sifflaient les obus; j'étais légèrement abasourdi. Après ce fut la poursuite. Les

Allemands fichaient le camp si vite... que l'on s'attendait à une fin de guerre prochaine! Dans leur fuite, ils ont tout saccagé. J'ai traversé un bourg incendié, dont il ne restait plus une maison; seules les cheminées subsistaient. On eût dit des ruines romaines avec des colonnes! Depuis, *ils* ont eu le temps de se retrancher. Voici un mois que nous sommes en face d'eux.

D'abord j'ai occupé des tranchées à 300 ou 400 mètres des Allemands, de sorte que l'on recevait surtout des obus. Mais quelle averse! Voici des chiffres : le 30 septembre, nous avons reçu, *de 7 heures à 9h30, 357 obus,* et, *de midi à 3 heures, 4.400 obus!!* On n'a qu'à se tenir dans ses tranchées et à faire le gros dos. Dans les intervalles nous étions relativement tranquilles. *Nous sommes restés ainsi seize jours dans une tranchée humide.* Nous n'avions pas trop chaud...

Après, cela a été un autre genre d'exercices. J'ai occupé treize jours, en plein bois, des tranchées à 50 ou 60 mètres des Allemands. Là, on ne craignait plus les obus, mais pas un instant de tranquillité! Il fallait rester terrés. Aussitôt qu'une tête se montrait, grêle de balles! Le jour, ça allait encore : on voyait devant soi! mais la nuit, c'était dur : obscurité noire; on ne distinguait rien à 2 mètres. L'oreille tendue, aux aguets, on écoutait si les branches craquaient. De temps en temps, une bombe ou bien une fusée verte éclairant tout

le bois comme un feu de Bengale. A d'autres moments, une vive fusillade, principalement des mitrailleuses, balayait les tranchées. Quand je voulais me reposer, j'étais réveillé tout à coup par un de mes veilleurs. Il arrivait affolé : « Mon lieutenant, ça craque à droite ! » ou bien : « Ils montent par la gauche ! »

Alors, toute la section debout écoutait en retenant sa respiration... Parfois, dans le doute, je faisais exécuter une salve, mais impossible de viser dans ces ténèbres !

Un jour, nous avons eu une chaude alerte : subite rafale de mitrailleuses ! Cela fait l'effet d'une faucheuse qui faucherait tout. Il n'y a qu'à baisser la tête et laisser passer. En général, pendant ce temps, ils n'attaquent pas. Ce jour-là, pourtant, un de mes veilleurs, regardant, me crie :

— Ils sont devant la tranchée !

Ils étaient, en effet, à 20 mètres !

Ça n'a pas été long, je t'assure. Pendant cinq minutes, cela a crépité ferme !...

On nous a relevés avant-hier soir. Il était temps ! J'étais vanné, moral et physique ! Les derniers jours, du reste, nous flairions une attaque proche ; les fusillades étaient plus nombreuses et mieux dirigées ; on sentait une chose qui vous enveloppait et se resserrait...

Dans deux ou trois jours, reposés, nous recommencerons.

LEUR CULOT

Ils ont tous les culots !

L'autre jour, un officier allemand sortit de sa tranchée en agitant une lettre et disant en bon français :

— Voici une lettre pour vous !

Le chef de section lui a désigné l'endroit où il devait déposer sa lettre.

Il y avait écrit :

« *Braves Français, nous avons reçu un grand renfort d'hommes et de canons. Rendez-vous : il ne vous sera fait aucun mal !* »

Naturellement, on n'a pas répondu. A ne pas croire, n'est-ce pas ? et pourtant vrai ! Tout va très bien. Je t'embrasse.

LE 75 S'EN DONNE A CŒUR JOIE.....

L'autre jour, dans une nouvelle tranchée, nous avons essuyé le plus beau feu de mitrailleuses que j'aie encore vu : *pendant une heure et demie* nous avons été obligés de nous tenir nez contre terre. Toutes les branches étaient fauchées à 35 centimètres du sol. Aucun dommage pour nous d'ailleurs ! Je suis resté deux jours dans cette tranchée. C'est là que j'ai reçu une balle qui a déchiré ma poche et s'est écrasée sur mon revolver : je la garde !

Je crois qu'on les a embêtés pas mal, les Allemands ! On leur a descendu quelques types. Ils étaient de plus en plus prudents ! Avec cela, ils ont ramassé une rude tape à notre droite : ils ont dû déménager leurs gros canons ; eux qui d'abord tiraient à tort et à travers, à présent se terrent ! Aussi nos 65 et nos 75 s'en sont-ils donné à cœur joie ! *Ils* ne devaient pas être fiers dans leurs tranchées !.....

UN SALE ENDROIT

.....Je t'écris de l'hôpital Saint-Ch... de Saint-M... où j'ai été évacué avant-hier, pour quelques jours seulement. La cause ?... Une sale bombe qui m'a vaguement écorché la figure, mais qui m'a fichu une telle commotion que j'ai été projeté par terre, abasourdi, et je reste fort dur d'oreille. Mais cela va bientôt finir, je pense. Il est plus que probable que, demain, je pourrai regagner mes trous.

On avait tout d'abord voulu m'évacuer sur l'hôpital de Troyes, *mais j'ai trouvé que c'était bien exagéré pour ce que j'avais!* Aussi ai-je réussi à ne pas aller si loin.

Le 5 au soir, nous avions reçu l'ordre d'aller relever un bataillon qui occupait des tranchées à S...-H... C'est, je crois, la plus mauvaise place qu'il y ait dans tout le pays : ma tranchée, à moi, est à 15 mètres par endroits, à 25 ou 30 mètres à

d'autres, des Allemands. C'est te dire qu'il ne fallait pas risquer de mettre imprudemment le nez au-dessus du parapet ! *Ils* tiraient bien. Dès qu'un de nos fusils se montrait, une grêle de balles nous tombait dessus, nous couvrant de terre. Le moins drôle encore était leurs bombes ! *Ils* nous en lançaient sans discontinuer. Il était clair que cela allait finir par nous atteindre et cela n'a pas manqué !..... On en arrive à un état voisin de la résignation. Que veux-tu ? Je ne voyais aucun moyen de les empêcher ; je ne savais même pas où *ils* était exactement. Devant nous, partout des monticules de terre. Derrière lesquels se trouvaient-ils ?

Nous lâchions nos coups de fusil à l'aveuglette, tandis qu'ils nous visaient comme des pipes à la foire !..... C'est un sale endroit, je te le garantis ! Aussi je ris, quand tu me demandes si notre vie de tranchées est conforme à ce que racontent les journaux..... Ah ! fichtre non !

LA RELÈVE

La relève se fait la nuit ; on n'emploie pas les chemins battus par l'artillerie.

En ce moment, il y a clair de lune, donc on peut se diriger; mais quand il fait noir, c'est moins gai ; je te l'ai dit : on ne voit pas à 2 mètres devant soi ! On marche alors un par un, en se tenant les

uns les autres à la queue leu leu. Souvent la chaîne se rompt et on reste là dans l'obscurité, ne sachant pas du tout où l'on se trouve. Même quand on connaît la partie du bois où l'on est, on se perd.

L'autre fois une section me relève ; je savais très bien le chemin, l'ayant fait pendant le jour ; eh bien, à minuit, cela devint un pays nouveau pour moi. Je suis tombé en pleine tranchée inconnue..... Il est arrivé que des soldats sont allés sur les lignes allemandes, croyant marcher en sens contraire. Si le clair de lune s'en mêle à l'improviste, les Prussiens en profitent pour nous canarder, mais j'aime encore mieux ça !

Pour en revenir à ma bombe, c'est ma pauvre capote qui a souffert. En loques ! Je me demande comment je n'ai pas été plus atteint... Enfin ça va très bien ! — Je t'embrasse.

P. C...,

Sous-lieutenant de réserve.

P.-S. — J'extrais de notre journal *L'Écho de l'Argonne,* manuscrit, mais néanmoins le mieux informé de toute la région, cette sensationnelle annonce :

OBJETS PERDUS :

Le colonel du 6e régiment poméranien serait reconnaissant aux militaires français qui sauraient ce qu'est devenu son drapeau, de le lui renvoyer par colis postal, en port payé.

Des dragons de nos amis en savent long sur cette disparition mystérieuse !

XXXVII

CHAQUE JOUR NOUS MÉRITONS UN PEU PLUS LA VICTOIRE

Nous avons publié déjà maintes pages plus héroïques ou plus émouvantes que cette lettre du capitaine Édouard Z... Ces lignes cependant, de ton mesuré, d'aimable aisance, de confiance à la fois si ferme et si paisible, nous ont plu par leur allure bien française.

Novembre. — Profitant de quelques minutes de liberté, bien vite je vous écris avant le départ pour les tranchées dont le séjour devient moins agréable avec les froids de l'Est. Je sais bien qu'il y aura, pour se réchauffer, le feu de l'ennemi et surtout celui que je compte lui distribuer (sans avarice, croyez-le bien). N'empêche que pour nous, citoyens du beau pays des mimosas et des roses, cela fait un changement. Tant pis ! Un peu de bonne humeur et l'espoir de jouer de jolis tours aux Allemands nous empêcheront de songer aux engelures.

C'est qu'il arrive de délicieuses aventures quand on est face à face avec MM. les Boches !

L'autre jour, vers 5 heures du matin, un de ces lourdauds de Teutons apportait du café chaud à ses

camarades ; mais comme il était aussi lourdaud d'esprit que de corps, il s'est trompé de tranchée, — les nôtres sont si près des leurs ! — et il est venu chez nous. Mes hommes, croyant à une agression, lui ont envoyé un pruneau qui l'a blessé au bras. Affolé, le Boche a lâché fusil et le reste, s'est jeté à plat ventre et, rampant, tremblant de tous ses membres, est venu se constituer prisonnier.

Je l'ai ensuite interrogé, je l'ai rassuré et lui ai donné à manger. Le pauvre diable, depuis huit jours, n'avait pas été à pareille fête. Ils sont si maltraités !

Figurez-vous qu'on leur inflige la punition suivante, lorsqu'ils osent se plaindre de la nourriture : pendant deux heures ils sont attachés à un arbre, puis ont une heure de repos, deux heures d'attache, une heure de repos... et ainsi pendant douze heures !

Il est criminel d'employer ces procédés barbares. Aussi fallait-il voir les yeux du prisonnier se remplir d'un étonnement béat en constatant de quels soins on l'entourait. Mes hommes poussaient les égards jusqu'à lui bourrer sa pipe ! C'était touchant.

— Ah ! me disait le Boche, si mes camarades savaient cela, tous les jours vous auriez quarante à cinquante prisonniers !

J'avais l'intention de le renvoyer parmi les siens pour qu'il nous fît de la réclame. Mais j'y ai renoncé, imaginant que, pour rien au monde, il ne voudrait retourner d'où il venait.

J'en oublie, chère Madame, de vous exprimer ma reconnaissance attendrie pour la si délicate attention que vous avez eue. Quel savoureux chocolat vous m'avez fait parvenir! Cela fait rêver de penser qu'il existe encore de jolis magasins où de gracieuses mains, guidées par une pensée touchante, choisissent des douceurs pour les sauvages que nous sommes devenus. Il semble, en effet, que nous ne puissions plus rencontrer que des villages lamentables aux pâtés de maisons brûlées, aux églises dont les clochers sont éventrés par les obus, qui ne tiennent encore que par miracle et sont à la merci d'un fort coup de vent.

Qu'importe! Tout cela aura une fin. *Nous vaincrons, car cela doit être logiquement; car chaque jour nous méritons un peu plus la victoire définitive par notre volonté, par le mépris absolu de la mort, par le sourire dont nous accueillons chacune de nos misères.*

Avec quelle joie nous nous reverrons alors, chère Madame, et combien à ce moment *nous serons heureux d'avoir souffert!*

Encore une fois, merci de votre charmant envoi et laissez-moi vous baiser respectueusement la main.

Édouard Z...,

Capitaine.

XXXVIII

ON EST FORCÉ DE CROIRE...

17 novembre. — Voici, à propos du retour unanime à la foi, un témoignage très humble, mais combien net et précis.

Disons d'abord que Pierre V..., un brave chasseur à pied, comptait bien, libéré du service cet automne, aller reprendre, dans son village de Charente, son métier de charron. La guerre éclate et Pierre V... ne cesse alors, de l'est à l'ouest, d'aller partout où on se bat. Jamais une plainte. Héroïque sans le savoir, il constate simplement et gaiement :

Les manœuvres sont un peu plus longues, cette année ; mais ce sont de bonnes manœuvres !

Et voici la lettre qu'il adresse à sa sœur, jeune servante :

Chère sœur, je suis en bonne santé.

La mort ne veut pas de moi.

Samedi, à midi, un obus est tombé à 2 mètres. J'ai été couvert de terre, mais pas une écorchure ! *Quand on voit ça,* ma sœur, *on est forcé de croire à une providence de Dieu ! Tu peux être sûre qu'en ce moment, il n'y a ici ni païens, ni incrédules. Tout le monde est content d'avoir cinq minutes pour les passer à l'église. Avant la guerre, beaucoup avaient honte pour se mettre à genoux et faire le signe de la croix. De ceux-ci, on n'en trouve plus*

maintenant. Le dimanche, si on est dans un pays où l'on peut aller à la messe, *il n'y a jamais assez de place. Après, on est heureux*; *ça donne du courage ; on se sent beaucoup plus fort.*

De tout cela, ma sœur, tu ne te fais pas une idée et tu ne peux pas *t'en faire,* car tu ne vois, où tu es, aucune trace de la guerre. Il faut, comme moi, traverser des pays entièrement brûlés. La cathédrale de Reims, celle d'Arras, la ville d'Ypres, je les ai contemplées de mes yeux. C'est à pleurer de voir *comme c'est fait !* Mais ça n'est rien en comparaison des hommes étendus sur le champ de bataille. C'est ici qu'on entend des cris et des *appels aux mères.*

Si on devait s'attendrir à tout ça, on serait vaincu d'avance. Nous tournons la tête, en rendant un dernier salut au camarade mort...

Remercie tes demoiselles de ce qu'elles ont fait pour moi. *Je ne suis pas gras, mais il y a du courage.*

Pierre V...,

Chasseur à pied.

XXXIX

DEUX TÉLÉGRAPHISTES SUR LE FRONT

Novembre. — Le village de W... vient d'être évacué par les Boches.

Ceux-ci, dans leur retraite précipitée, ont abandonné sur la grande place leur cuisine encore fumante. Les obus ont mis le feu à quelques fermes dont les ruines se consument lentement. Tout est mort. Les pauvres masures ont été pillées. Ici, l'antique fauteuil de l'aïeule traîne dans un fossé; là, les feuilles de l'album photographique dont la famille était fière gisent déchirées, éparses, au milieu de la route, parmi les meubles détruits; plus loin, un berceau a pour voisin un cadavre d'Allemand, tombé face contre terre. Le bourg a bien la physionomie, déjà souvent décrite, d'un de nos villages après le bombardement.

Quelques fantassins français, l'index sur la gâchette du fusil, visitent les maisons.

C'est la troisième fois depuis huit jours que nos troupes occupent le village.

Deux télégraphistes militaires pénètrent dans le bureau de poste. Les appareils sont encore intacts : les Boches n'ont pas eu le temps de les détruire.

Nos « mineurs » ont pour mission de faire des

« sondages » et immédiatement l'un d'eux se met en communication avec P... et L..., où se trouve le quartier général de la division. Notre téléphoniste parvient même à entrer en relation avec M..., où cantonne une compagnie de cyclistes belges. Il obtient ainsi plusieurs renseignements précieux qu'il communique à l'état-major. « Les Allemands ont défilé en rangs de quatre pendant deux heures à Staden; une patrouille de uhlans vient de passer devant la gare de Keerselaer-Hoek, se dirigeant vers Passchendaele. Roulers ne répond plus ni au télégraphe ni au téléphone. »

« — Ces bandits vont encore nous cerner ! » s'écrie le morsiste.

Aussitôt, un bruit sourd, suivi d'un sifflement aigu, fend l'air : un obus tombe à quelques mètres du bureau de poste, brisant net un poteau télégraphique. D'autres obus suivent et éclatent autour du clocher qui, par miracle, est encore intact. Les fantassins ont ordre de se retirer, mais nos deux « mineurs » ne s'en mettent pas moins au travail.

« Tu vas construire la ligne jusqu'au poteau suivant, dit l' « ancien » à son compagnon ; moi, je monte au clocher repérer la position de la batterie qui nous canarde... Si je n'en reviens pas, tu demanderas du renfort au quartier général. Fais vite ! »

Il applique l'appareil dérouleur sur le dos du poseur, puis se jette dans le fossé et, rampant, gagne l'église. Les marmites tombent toujours,

mais n'émeuvent aucunement les deux héros. Le poseur est maintenant au sommet du poteau ; il a accompli sa tâche en vue de l'ennemi, car les balles sifflent à ses oreilles. Sauvé ? Non ! Au moment de mettre pied à terre, un projectile l'atteint au bras droit. Il crispe les lèvres un moment, puis, domptant la douleur, il regagne le bureau de poste. L'ancien l'y rejoint aussitôt et transmet le résultat de ses observations :

« Envoyez renfort; batterie ennemie installée passage à niveau d'Oostnieuwkerke. »

Le calme renaît, la batterie s'est tue. Les deux télégraphistes s'interrogent du regard. Ils savent, eux qui sont toujours les derniers à abandonner un village, ce que ce silence signifie :

« — Les Boches, s'écrie le plus jeune, nous sommes fichus ! »

En effet, les ulhans signalés à Keerselaer-Hoek débouchent sur la grande place.

L' « ancien » conserve tout son sang-froid et du regard cherche une cachette. Là, au-dessus de lui, se trouve une trappe de grenier. C'est leur seule chance de salut. Il déconnecte l'appareil et le dissimule sous la paille ; ensuite il hisse son camarade blessé jusqu'à la trappe et se cache avec lui sous les bottes de foin. Au-dessous d'eux, les Boches enfoncent la porte du bureau télégraphique :

— *Niemand !... Apparat !... Weggenommen... Telefon ?... Kaput ! Donnerwetter !...*

Les ulhans sont encore en vue que la communication est rétablie et le quartier général averti du passage des Allemands.

Un quart d'heure après, le renfort arrive et occupe définitivement le bourg flamand. Les Français ne l'ont jamais quitté depuis.

Une rude et franche poignée de main de leur commandant fut la récompense des deux « mineurs ».

G...

XL

COMMENT LES OFFICIERS FONT PART DE LA MORT DE LEURS SOLDATS

I

Novembre. — A Monsieur le Maire de C... — Monsieur, en attendant que la nouvelle vous soit officiellement confirmée pour en faire part à la famille, je viens, en ma qualité de lieutenant du ...e d'infanterie, vous donner quelques détails sur la mort du soldat Léon Blin, de votre commune, tué le 1er novembre, vers 7 heures du matin, au moment où la compagnie procédait à la relève d'une ligne d'avant-postes.

Le pauvre enfant est tombé mortellement frappé

d'une balle en plein front, alors qu'allant quitter la tranchée il plaisantait avec ses camarades.

Intelligent, dévoué, d'une tenue irréprochable, toujours gai, Blin n'avait, en campagne, cessé d'être le modèle des soldats. Je ressentais une grande affection pour lui, d'autant que j'avais eu à l'instruire, lors de l'incorporation des soldats de la classe 1913.

Son corps repose actuellement dans le ravin, entre le bois de Ranzières et le bois Bouchot; sa tombe porte une croix, sur laquelle j'ai gravé les inscriptions suivantes :

« *Ici repose le soldat Léon Blin, de la ...e compagnie du ...e d'infanterie*, né le 10 août 1893, tué le 1er novembre 1914. »

Dans le cas où la famille désirerait le retrouver, je vous adresse un petit croquis du terrain, afin de faciliter les recherches.

Veuillez présenter à la famille B... l'expression de nos condoléances les plus émues.

Sous-lieutenant D...

II

A Monsieur et Madame B...-G..., de Saumur. — Monsieur, il y a un mois, je vous appris la conduite héroïque de votre fils, et c'est avec grande joie que je lus la lettre où vous m'exprimiez votre bonheur.

Malheureusement ce bon moment a été de

courte durée. La mission qui m'incombe aujourd'hui est toute douloureuse. Votre fils, qui avait cent fois affronté les gros obus et les balles allemandes, fut très grièvement blessé, le 13 de ce mois, à la tête et au bras. Transporté à l'ambulance de Courmelois, il y est mort dans la matinée du 14. Son corps repose dans le cimetière de cette commune, près de l'église.

J'éprouve, Monsieur, un regret cruel à vous annoncer une aussi terrible nouvelle.

L'héroïsme de cette fin du brigadier B...-G..., cité à l'ordre et proposé pour la médaille militaire, rejaillira sur sa famille et adoucira, si possible, la douleur de tous les siens.

Capitaine M... de S...-M...



« Le commandant B... s'associe pleinement à la douleur des pauvres parents de notre regretté brigadier. Ignorant la peur, il était brave entre tous les braves. Il a su le montrer dès le commencement de la campagne ! Il est mort glorieusement, entouré de l'estime et de l'affection générales.

« Jamais la médaille militaire n'eût été mieux placée que sur sa poitrine. Hélas ! la mort inexorable est venue lui enlever cette suprême récompense.

Le Dieu des armées qui, là-haut, juge les actes

et les hommes, aura reconnu dans votre fils l'une de ses âmes régénérées par le baptême du sang. Soyez sûrs que, du ciel qu'il a vaillamment conquis, votre héros vous sourit et vous dit : « Courage, mes pauvres parents, courage ! »

Commandant B...

*
* *

Madame, des personnes plus qualifiées que moi vous ont appris le malheur qui vous frappe. Je ne veux pourtant pas rester muet devant votre douleur. La sympathie que je ressentais autrefois pour votre fils s'était affirmée depuis la guerre. C'est un compagnon d'armes, *un ami* que je perds. Son sang tumultueux, son ardeur extrême, mal à l'aise dans les règles conventionnelles des temps de paix, s'étaient donné libre cours dans cette période tragique. Et son caractère exceptionnel, sa magnifique énergie avaient enfin pu se développer. *De telles figures grandissent dans les heures de tourmente.*

Le brigadier B...-G... est mort en plein épanouissement de tout son être.

Votre fils n'est pas entièrement disparu, Madame, son âme est immortelle, parce qu'elle est le souffle de Dieu et parce qu'elle se confond avec l'âme de la France. Il restera en glorieux exemple. Son souvenir est impérissable ; il continuera de vivre tant que vivront ceux qui pourront raconter

son histoire. Il fut pour nous le boute-en-train et le semeur de vaillance, plein d'initiative, insouciant et gai sans laisser d'être intelligent et humain. Il sera pour tous le vrai type du soldat français. Il marchait au combat le sourire aux lèvres, il bravait l'ennemi avec une chanson...

Aussi, dans son aveuglement brutal, *l'obus qui l'a tué ne pouvait le mieux viser qu'au front : un tel brave méritait une aussi noble blessure !*

Je vous envoie un éclat d'obus trouvé dans son bras. *C'est un peu de son sang que je vous restitue.*

Sous-lieutenant L... S...

Voilà en quels termes d'émotion triste et fière les chefs annoncent la mort de leurs hommes. Tels officiers, tels soldats.

XLI

BONNE ET PROMPTE BESOGNE

Maréchal des logis, l'artilleur Maurice n'est pas un phraseur. Il dit les choses comme il les fait, de façon brève et décisive.

Novembre, X... — Mon cher frère, la bataille continue. Nous avons devant nous, comme l'autre fois devant Nancy, la Garde impériale. J'ai pénétré,

de nuit, avec ma pièce, dans un patelin où l'infanterie elle-même ne pouvait pas passer. J'ai mis en batterie à 30 mètres d'une ancienne gendarmerie. Les Allemands avaient fait, autour des retranchements et dedans, des meurtrières aux murs. Nous avons taillé les arbres qui empêchaient de tirer et, à la pointe du jour, en 34 coups de canon à obus explosifs, nous avons fait sauter la baraque. Après ça, il n'en restait plus grand'chose.

Mais les Boches, en se sauvant, nous fusillent. Il nous faut bravement atteler sous le sifflement des balles. Moment critique, car les tranchées allemandes sont à 100 mètres ! Nous n'en partons pas moins, non sans avoir donné un bon coup de dents au déjeuner lâché bien à regret par les Boches.

Un autre fait : devant Briey, troisième jour, nous sommes repérés par des batteries allemandes de 105. Le feu ennemi commence en direction sur ma pièce. Nous voici, pour nous abriter, obligés de nous fourrer dans de grands trous. Vingt projectiles tombent à 10 mètres de ma pièce. Personne n'a de mal. Le capitaine découvre la section d'artillerie allemande. Nous ouvrons le feu et sans discontinuer. Justement le capitaine nous annonce que nous avons démoli la section ennemie, quand un dernier projectile tombe à 3 mètres de ma pièce et sur la même ligne. On se redresse, noirs de poudre et couverts de terre. Mais pas de morts, pas même de blessures, sauf une égratignure à la main.

Ensuite nous mettons en batterie, à 800 mètres des Boches, et nous faisons progresser l'infanterie qui nous assure la possession des pièces allemandes. Nous allons les chercher le lendemain. Ça nous en fait déjà quatre de prises. Si toutes les batteries en font autant, il ne *leur* en restera pas !

C'est le fait, rien que le fait, mais exposé avec quelle nette et sobre précision ! On devine que l'artilleur a le geste aussi prompt et résolu que la parole. Après cela, notre maréchal des logis, dans un style incorrect mais bien français tout de même, s'écrie avec une fière confiance, voire avec une jactance superbe qui lui eût valu, il y a un siècle, d'avoir l'oreille affectueusement pincée par le Petit Caporal :

Si le sort veut que je meure, — *chose dont j'ai l'espoir que ça n'arrivera pas !* — tu pourras dire à mon père qu'*avant de tomber, j'en ai tombé au moins trois mille avec ma pièce ! Que chacun vende comme moi sa peau aux Allemands, elle leur coûtera cher !* Regarde dans les journaux : tu verras que notre 20e corps est cité chaque semaine à l'ordre du jour.

XLII

ATTAQ... !

Novembre. — Chère sœur, j'ai reçu tes lettres avec grande joie. Je suis, comme tu le désires, dans un hôpital français. On m'y soigne très bien. *La balle que j'ai reçue à la tempe ne m'a pas blessé sérieusement : l'œil n'est pas atteint du tout. Ma plaie au crâne est également en voie de guérison.* Tu me demandes des détails, je vais te les donner succinctement. Plus tard, quand j'aurai le plaisir de te voir, je te décrirai plus amplement toutes les scènes d'horreur dont je fus témoin.

Sache d'abord que B..., en Belgique, est à 50 kilomètres de la frontière française.

Nous avions été relevés et envoyés à l'arrière pour nous reposer. Nous faisons 7 kilomètres et nous cantonnons. Je me lave et m'apprête à manger.

Ah ! un ordre : *En route ! Nous allons attaquer !*

8 kilomètres à refaire, dont 4 sous un feu d'enfer. Nous arrivons enfin derrière une ancienne ferme. On respire ; on est au moins à l'abri des balles ennemies. Le capitaine qui nous dirige nous dit :

— *Attaq... !*

Trois obus l'interrompent en tombant sur nous. On se couche, puis on se relève. Pas de blessés. Nous rions.

— *Attaquons,* — achève le capitaine, — *et défense absolue de reculer!*

Nous atteignons le village. Il est en feu. Nous le traversons et poussons de l'avant. Les Boches se font canarder et embrocher à la baïonnette dans tous les coins.

— Halte ! Assez pour aujourd'hui.

JOUE... FEU !

On s'installe dans les tranchées allemandes et on tire des milliers de cartouches pour prévenir une contre-attaque.

Les obus continuent à tomber dru comme grêle. Les mourants râlent. Des blessés se plaignent. Tout à coup je reçois comme une touche de fer rouge : c'est une balle qui m'a effleuré la tempe. Le sang coule un peu. Je tire toujours et commande continuellement, très vite : — *Joue... feu!*

Un instant après je reçois comme un coup de massue sur la tête; mon fusil m'est arraché des mains; une gerbe de feu flambe devant moi. Je me sens mourir et tombe au fond de la tranchée.

Les hommes n'entendent plus mon « Joue... feu ! » Un brigadier à côté de moi m'appelle : « Maréchal des logis! Chal des logis ! »

Je sursaute et sors de ma torpeur. Je me tâte : rien de cassé. *Mais le sang ruisselle sur ma figure ;*

j'en ai plein les yeux, je le bois. Je veux ouvrir ma tunique et je vois que j'ai les doigts écrasés. Je saigne abondamment. Ayant constaté que c'était tout, je m'aperçois que mes hommes ne tirent plus. Alors je commande : « Joue... feu ! »

Et ensuite, ne pouvant plus, je dis au brigadier :

— Continuez, très vite !

Alors je me retourne et j'appelle mon ordonnance pour me panser.

— Mort !

Je l'embrasse et je l'enjambe. J'avance et j'appelle un autre homme. Celui-là est assis, mais, hélas !... il n'a plus de tête ! Le sang s'échappe par jet. Plus loin, plus loin encore, des morts, puis d'autres morts...

C'est la fin de l'attaque : *j'ai fait mon devoir.*

DEUX PIEDS DANS LE MÊME SABOT

Je reviens à mon point de départ et demande au brigadier :

— Pansez-moi !

Je sors alors de la tranchée et, après avoir fait *800 mètres à plat ventre,* je prends le pas et j'arrive sous une épouvantable pluie d'obus au poste de secours.

Le médecin me coupe le bout des doigts (médius et annulaire) et me tamponne avec de la teinture

d'iode... Je finis la nuit dans des souffrances atroces.

Le lendemain, je fais 5 kilomètres à pied. J'arrive à l'hôpital. On m'évacue sur Dunkerque. Là, on m'arrange les bouts d'os et je repars pour Mayenne...

A présent, je ne souffre plus. Mes blessures guérissent. *Ma carrière militaire ne sera pas arrêtée pour ça.* Dans deux mois, j'espère retourner au feu, car la guerre n'est pas finie. Je m'ennuie un peu, car je n'aime pas rester *les deux pieds dans le même sabot !*

Ton frère, X...,

Maréchal des logis.

Cette lettre émouvante, tragique, mais de superbe énergie, m'a été communiquée par le capitaine L..., de Caen.

XLIII

SOLDATS BELGES

I

SALUT A LA FRANCE !

... C'était le surlendemain de la prise d'Anvers. Par un après-midi de brouillard, à la station de

notre petite ville normande, siffle, puis s'arrête un long train composé de wagons à bestiaux. Aussitôt de ce convoi s'échappe, clamé avec enthousiasme, clamé superbement, le refrain de la *Marseillaise*.

J'accours à la barrière. Les portes des wagons s'ouvrent. D'un même bond, 1.200 jeunes recrues belges, équipées à la diable, mais armées de fusils et de baïonnettes, sautent sur le quai et s'alignent correctement le long du train.

Chassés de leur patrie, ces soldats, qui n'ont pas vingt ans, arrivent en exil sans larmes, en chantant...

L'officier belge fait un signe. D'un seul geste, ces jeunes recrues portent la main à leurs polos; d'un seul cri qui semble partir d'une seule bouche, ils nous saluent :

Vive la France! Vive la France victorieuse!

Nul habitant n'a été prévenu de leur arrivée, sauf le maire. Aussi la gare est-elle presque déserte. Les territoriaux, gardiens de la voie, et quelques curieux se trouvent là par hasard, pour recueillir ce noble salut à la France.

Un gamin aperçoit, à l'enseigne d'un café voisin, un drapeau belge et un drapeau français. Il court, grimpe sur une table, décroche les drapeaux et les apporte aux jeunes soldats. Ceux-ci, clairon en tête et par le flanc, débouchent de la place de la Gare et descendent vers la ville.

Cette fois il y a foule et les hourras éclatent.

SALUT AU CLOITRE

Blonds ou roux, presque tous imberbes, ces grands jeunes beaux Flamands se dirigent d'une belle allure vers l'ancien couvent désaffecté.

Une petite croix s'élève à l'entrée du cloître qui, hier, abritait les religieuses, victimes d'une basse persécution. Aujourd'hui le cloître va servir de refuge à de jeunes hommes, martyrs de la plus odieuse agression.

Avant de franchir le seuil, les soldats belges lèvent les yeux vers la petite croix. Tous se découvrent, quelques-uns naïvement lui envoient un baiser...

LE CAPITAINE EN PÉNITENCE

Dès le lendemain, ces pauvres soldats d'exil manœuvrent sur la place du Marché, comme de vieux soldats.

J'admire leur bonne volonté, leur ardeur. Le capitaine qui les surveille, en passant devant moi, me salue militairement. Je vais à lui, la main tendue et je lui fais compliment de ses hommes.

C'est que dans quarante jours, me dit-il, il faut qu'ils soient prêts à marcher au feu. Notre devoir est de vous aider à repousser l'ennemi. *Ils le savent et ils le veulent! Ils sont solides, mes gars, et ils ne*

laisseront pas longtemps loin de la bataille leur capitaine en pénitence !

MESSE ET MANŒUVRE

Le surlendemain, un dimanche, à la même heure et sur le même plateau, je retrouve mes jeunes Belges à la manœuvre. Mais, du clocher tout proche, une sonnerie appelle les fidèles à la grand'messe. Soudain, un coup de sifflet retentit, l'exercice cesse, les faisceaux sont formés. C'est la *pause*.

Elle durera aussi longtemps que le service divin.

D'un élan spontané, officiers, sous-officiers et soldats se précipitent vers notre vieille église et remplissent la nef. Deux jeunes Belges ont gagné la sacristie et, de notre curé tout prêt à célébrer l'office, ils sollicitent l'honneur de servir la messe...

Tout va bien. En chœur magnifique, tous chantent le *Kyrie* et le *Credo*.

Après l'évangile, un prêtre, que nous ne connaissons pas, monte en chaire. C'est l'aumônier belge qui a accompagné les recrues. En quelques mots, il s'excuse de *prendre la place d'un Français*. Pour que la parole de Dieu soit comprise par ses enfants, il s'exprime en flamand ; mais il a la complaisance de répéter en notre langue son petit sermon. La foule boit ses paroles. Sans un mot de tristesse ou de regret, l'aumônier, en termes simples,

mais avec un accent qui remue profondément tous les cœurs, parle d'espoir et de confiance. L'épreuve, supportée par les deux nations martyres avec tant de courage et de foi, aura dans la victoire sa sublime récompense...

Émus, nous frémissons. Malgré la sainteté du lieu les bravos vont éclater. Mais déjà les soldats belges sont debout et, de toutes leurs jeunes poitrines gonflées d'un souffle généreux, ils entonnent le cantique : *Nous voulons Dieu!*

La cérémonie terminée, le portail s'ouvre. La *Brabançonne* retentit. Hors du porche, enthousiaste, la foule veut applaudir...

Un strident coup de sifflet coupe court à l'ovation.

Les jeunes Belges, en un clin d'œil, ont rompu les faisceaux et repris la manœuvre...

Z...

II

LETTRE DE SOLDAT BELGE

Sunderland, novembre. — Ma convalescence a été courte, huit jours ; mais c'est moi qui ai demandé à ce qu'elle fût abrégée. Qu'est-ce que je ferais à flâner ici, puisque mes blessures sont cicatrisées ? J'ai hâte de servir la France et la Belgique.

Ce qui va vous étonner, c'est que, vivant depuis quarante-deux jours dans des chambres d'hôpital, il me semble parfois que le plafond est sur ma poitrine : j'étouffe et j'ai soif de grand air.

Je suis content de partir, d'autant que *mon devoir m'appelle là où est mon roi.*

J'emporterai bon souvenir de l'Angleterre. Son peuple est généreux et loyal. Les bons *rosbeacq* (*sic*), les puddings et les bols de thé ont fait que je me porte comme un charme.

Sur la brèche, les Anglais sont de fameux soldats. Pourtant, si je suis encore blessé, je demanderai à rester en France, à cause de la langue, et parce que je vous y verrai peut-être. Ne croyez pas que je souhaite être blessé, non, loin de là ! Je veux faire mon devoir, mais sans fanfaronnade et sans imprudence. Je tiens à la vie, pas pour moi, — nos souffrances d'agonie sont si vite finies ! — mais pour les miens.

Cette guerre européenne est le couronnement de la civilisation de notre siècle. Nous, les alliés, nous ne l'avons pas cherchée ; aussi soyons sûrs que le coupable recevra le châtiment qu'il mérite. J'aurai combattu avec deux espérances, la première : *défendre ma patrie et mon brave roi;* la seconde : *aider à la revanche de 1870 pour la France, ma seconde patrie, que j'aime !*

C. B...,

Soldat au 3e lanciers belge.

III

AUTRE LETTRE DE SOLDAT BELGE

Ce combattant de la vaillante Belgique appartient au 7e régiment de ligne, cruellement éprouvé à Lombartzyde et en divers combats autour d'Ypres. Le 7e régiment a été décoré par le roi Albert. Blessé, l'auteur de cette lettre est à l'hôpital anglais de Calais.

J'ai été blessé pour la seconde fois, mais pas gravement, par chance ! J'espère vivement rejoindre mon régiment au plus tôt.

Puisque notre malheureux petit pays a tout perdu, nous *n'avons plus qu'à venger son honneur, et jusqu'au bout !* Lorsqu'on songe qu'une ruée de sauvages, menée par un fou, nous a sans raison aucune enlevé patrie, famille, argent, demeure, pain et tout ce que nous possédions, *on n'a plus qu'un mot à la bouche : Vengeance !* Et nous verrons un jour si la justice est de ce monde !

Qu'on porte notre deuil si notre Belgique renaît de ses cendres, plus belle que jamais ! Autrement ce n'est pas la peine de gémir sur nous, car le malheur des vivants, tombés aux mains de ces lâches, est plus affreux que la mort !

Patience, Courage, Espoir ! Voilà, en attendant, notre devise ! Adieu !

Z...

XLIV

CHANSONNETTE ET PHILOSOPHIE

Médecin-major, Hubert L..., depuis le début de la guerre, « a soutenu sans arrêt la lutte terrible ». Il parle aussi gaiement des fatigues du jour que des angoisses de la nuit. Voici la lettre qu'il adresse à sa femme :

E..., novembre. — Vous avez pensé à me souhaiter ma fête ! J'y comptais, sachant bien que vous ne l'oublieriez pas ! Vous me dites que vous étiez *presque gaie* ce jour-là et que vous vous êtes surprise à chantonner. Pourquoi pas? Moi, je chante tout le temps ! Pendant les marches de nuit, je ne me tiens bien éveillé qu'en fumant ma pipe et en fredonnant les airs que vous préférez.

Ces jours-ci, il y avait pleine lune et, à la lueur des coups de canon, vous auriez pu entendre :

Soldat expirant, qui déjà ne bouge,
Aux sanglants rayons de la lune rouge,
A quoi rêves-tu ?

D'autres fois, ce sont les *Heures,* de Xavier Privas, puis les refrains de Delmet, enfin les bribes d'un tas de romances qui me sont restées dans l'oreille du temps où je pianotais près de vous. Je ne dirai pas que ça change les idées, car — Dieu merci ! — je n'ai pas besoin de me changer les

idées : elle n'ont jamais été de teinte noire, pas plus aujourd'hui que jadis ! Au contraire, je puis me vanter de rester continuellement de bonne humeur. Tant que je le peux, je mets de l'animation dans l'état-major, et il y a des heures où j'arrive à imposer la joie. Il est vrai que je choisis le moment le plus facile : *à table !*

Ici notre officier, se reposant de chanter, nous formule, en intermède, sa petite philosophie, simplette, insouciante et légère.

Il y a des gens sur la figure de qui la destinée enfonce sa griffe ; d'autres dont elle frôle le nez d'une chatouille. Chacun met le pied dans une ornière et, poussé par une force qui ne dépend pas de lui, la suit de bon ou mauvais gré. Et, celui-ci près, celui-là loin, tous vont ainsi où ils doivent aller... et pas ailleurs ! Rien n'empêche que, proche ou lointain, le but ne soit atteint. En s'abandonnant gaiement à son sort, on a plus de chance de faire à l'aise et mieux son petit voyage. Les hommes qui, comme moi, ont la veine d'avoir une bonne étoile, voient plus clair en chemin, évitent les faux pas et peuvent, de temps à autre, lever les yeux pour reprendre espoir à la *petite lueur dorée de là-haut*. Je n'y manque pas. C'est même à ma bonne étoile que je dis toutes mes chansons... mais seulement parce que vous n'êtes pas là !

H. L.

XLV

LE SENTIMENT DE LA RESPONSABILITÉ

ON DORT EN GENDARMES

Novembre. — Mon cher père, vous m'avez, à maintes reprises, défendu de prendre sur mon sommeil pour vous écrire ; mais, bast ! le sommeil me devient aujourd'hui, comme beaucoup d'autres choses, une denrée rare. Plus on a de responsabilité, moins on dort. Quand j'entends à mes côtés le ronflement de mes hommes, — qui arrivent à ronfler dans l'eau ! — je les envie... ou presque ! Ils n'ont à penser à rien qu'à se faire *casser la figure* quand on le leur dira. Et *ils le font si bien !*

Je pense à cela, moi aussi ; mais, en outre, ma conscience me répète sans cesse que j'ai le devoir de leur faire casser la figure, d'abord le plus utilement possible, ensuite de la façon la plus chic ! Savoir que, à ma moindre négligence, 270 hommes, remplis de confiance en moi, peuvent être *ratiboisés* bêtement et pour rien, cela me fait ouvrir l'œil et l'oreille. Je dors en gendarme...

DÉMÉNAGEMENT

Aujourd'hui, on nous a reportés en arrière, afin de nous reposer un peu. Mais, pour notre repos, rien d'autre que la terre et les bois. Il a fallu nous construire des tanières. Nous y sommes à l'abri des balles et des marmites, ce qui est appréciable.

Dans les environs se trouvait une maison forestière allemande. Elle se composait de huit pièces, d'écuries, de granges, etc. Ça n'a pas été long! Il n'y reste aujourd'hui que deux ou trois planches sur la charpente.

Les Boches se demandaient probablement ce qu'était ce défilé ininterrompu sortant de cette maison. Un chasseur, emportant sur son dos la porte d'une armoire à glace, a, sans s'en douter, reflété les rayons du soleil sur l'ennemi. Et aussitôt, avec deux pièces de 77, les Allemands ouvrent le feu sur notre caravane.

Croyez-vous que mes chasseurs s'en soient troublés? Aucunement.

Ceux qui étaient dehors ont naturellement plaqué là leurs planches pour s'abriter dans le bois, — sauf pourtant celui de la porte de l'armoire qui, craignant de casser sa glace en la posant, s'entêtait sur place à appeler un camarade à l'aide. Mais les autres, — tous les autres restés à l'intérieur, — n'en continuaient que de plus belle leur raffut

épouvantable, déclouant les parquets comme de beaux diables.

La canonnade terminée, les chasseurs, cachés dans le bois, reviennent chercher leurs planches. Quelques-uns proposent aussitôt après :

— « Au cas où les Boches tireraient encore sur nous, refaisons tout de suite un voyage de foin ! »

Et je vois alors circuler d'énormes ballots sur le dos de mes types ! « Ça nous fera de bons matelas ! » disent-ils.

Ils riaient de si bon cœur que j'en riais aussi.

Pas un seul ne fut blessé !

Impossible d'imaginer, en cette vie de campagne, combien les hommes ont le mépris du danger ! Ils iraient retirer un litre de kirsch ou un morceau de fromage à la bouche même des Boches. Ils s'en vont patrouiller jusque dans les fermes proches de la ligne ennemie. Bien entendu, je ne le sais qu'après.

C'est égal, si jamais le Boche, inspecteur des forêts, revient dans sa villa, il y trouvera du changement ! Mes chasseurs ont même emporté l'escalier ! Jamais je n'ai vu déménagement pareil !

LA BISE EST VENUE...

Les frusques abandonnées dans la maison forestière ne furent pas dédaignées par mes chasseurs. Comment aurais-je pu, encore ce matin, m'em-

pêcher de rire en voyant deux ou trois de mes hommes les épaules couvertes d'un jupon en guise de châle? Mais tout de suite ma gaieté devint de la pitié. Mes braves gars me font de la peine. Ils ne s'affublent de ces nippes ni par goût, ni par plaisir. *Ils en ont besoin.* Nous sommes à 1.000 mètres d'altitude et, depuis hier matin, le temps est horrible. Des débris de la maison déménagée, il faut nous improviser des refuges sous la neige fondue et par un vent glacial.

Mes pauvres gars sont en loques.

Malgré nos demandes, nous n'avons pas encore reçu de pantalons. Certains de mes chasseurs commencent à en être indécents.

Vous me demandez combien j'ai d'hommes ayant une chemise, — une chemise propre? Pas un! Quant à ceux qui ont encore sur le torse quelque chose qu'on ne peut réellement plus appeler une chemise, il y en a bien cinquante! Ils ont l'air de vrais brigands. D'ailleurs l'impossibilité de pouvoir laver à l'eau chaude me fait redouter, à premier essai de lessive, une augmentation... d'effectif!

Nous sommes en avant-poste depuis deux mois. Pas facile de laver et faire sécher le linge quand on ne peut faire du feu sans être repéré et quand les Boches vous fichent tout le temps des coups de fusil dans le nez.

L'hygiène en campagne, en voilà un problème !

Mes hommes n'ont encore rien reçu, mais ne s'en trouvent pas plus à plaindre.

Pour ma part, je remercie chaque jour la Providence de m'avoir doué d'une carcasse assez solide pour ne pas souffrir de la fatigue et du froid. La bise nous souffle dans le dos. Ce qui console c'est que, aux Boches, elle leur souffle dans le nez ! Ils doivent la trouver amère.

Si ça dure, le ravitaillement va devenir impraticable. Et, tout Alpins que nous sommes, nous ne pouvons pourtant pas manger l'écorce des arbres. Nous bouffons les quelques vaches qui nous restent, oui... *mais après ?*

G...,

Officier de chasseurs alpins.

XLVI

Un jeune quartier-maître mécanicien, aux torpilleurs de Brest, nous envoie la lettre de son frère, lieutenant au 20e bataillon de chasseurs. Notre jeune quartier-maître estime que cette lettre (où un petit coin de la vie de tranchée se trouve décrit en vision nette et avec beaucoup de verve), *pourra rendre un peu d'espoir et de gaîté à ceux qui attendent impatiemment la fin de*

la guerre. Étant tout à fait de son avis, nous publions la lettre du lieutenant de chasseurs.

LA VILLA DES PIEDS GELÉS

Lundi 30 novembre. — D'abord, des tranchées, sais-tu ce que c'est, profane? Les journaux et les revues en parlent si souvent que tu dois t'en faire une idée. C'est tantôt de longs couloirs avec talus assez épais du côté de l'ennemi, tantôt des éléments de fossés où on peut loger 4, 6, 10 et 20 hommes. Sur le talus les hommes pratiquent des créneaux pour placer leurs fusils. Dans certains cas, les tranchées sont couvertes à l'aide de matériaux d'occasion : portes, fenêtres, volets, rondins sur lesquels on jette une bonne couche de terre. Dans d'autres cas, en arrière des tranchées, on fait des abris où les hommes passent leurs heures de repos.

Ici, où nous sommes, les hommes ont des abris en arrière des tranchées et dans la tranchée même : ce sont des trous creusés sous terre et dont l'ouverture donne sur la tranchée.

Bref, les tranchées n'ont pas de type spécial : elles sont faites suivant les circonstances, le terrain et le matériel dont on dispose. Toutes les tranchées sont reliées par des boyaux de communication qui permettent d'aller facilement de l'une à l'autre et à l'arrière.....

Boum! voilà une marmite qui éclate! Les

Boches doivent en avoir, sans doute de trop dans leur pays.

Pendant huit jours, j'ai quitté mon coron pour venir faire une cure d'air en pleine campagne. Avec quels regrets il m'a fallu dire au revoir à la chaude et confortable maison du Dr Robillard, à demi démolie d'ailleurs quelques jours avant mon départ par une marmite ! Je suis venu habiter la *Villa des Pieds gelés*. Pour combien de temps? En tout cas je n'y ferai séjour qu'à intervalles réguliers, pour permettre aux hommes de se reposer et se nettoyer. Il est, en effet, établi un roulement pour le service aux tranchées entre les trois bataillons de la brigade.

La *Villa des Pieds gelés* fut bâtie par un original, en plein bois, à une cinquantaine de mètres des tranchées. Au lieu de dresser sa fine silhouette vers le ciel, plus modeste que les autres villas ses sœurs, elle préfère enfoncer en terre ses deux étages. Pas de rez-de-chaussée, c'est trop commun ! Pas de fenêtres, les impôts grèvent toujours le modeste budget du contribuable ! Une seule ouverture, fermée par une toile de tente, laisse passer les gens, la lumière, le vent, la pluie, le froid. Les murs élevés de 50 centimètres au-dessus de terre, sont des talus ; ils supportent de grossiers chevrons faits de grosses branches. La toiture inélégante et simple est en carton bitumé, recouvert d'une couche de terre et d'une tôle d'acier. Avec cette sorte

de cuirasse la villa est aussi un blockhaus ne craignant que les grosses marmites.

On arrive directement au premier étage par un boyau portant le nom pompeux d'*Avenue de la Résidence*. A chaque étage, une seule pièce : au premier, la « chambre à tout faire » qui sert de bureau, de salle à manger, de salon, de fumoir et de poudrière ; au deuxième, la chambre à coucher.

La chambre à tout faire possède un ameublement *modern style :* trois chaises dont une cannée à grand dossier ajouré, une sellette en bois, un siège de cocher de grande maison, une petite table recouverte d'un velours rouge à fleurs, un poêle (ancien ustensile à griller le café), une lampe et un calendrier. Presque tout cet ameublement vient des pauvres débris d'un château démoli et incendié par les Boches, débris qui traînaient au vent, à la pluie, au soleil sur les pelouses maintenant transformées en écumoires. Quelques livres trouvés dans des maisons abandonnées forment la bibliothèque, livres lus et relus pendant nos heures de loisir ; un jeu dit de l'oie remplace le billard.

La chambre à coucher est séparée par une toile de tente, rideau qui n'a rien d'oriental. Cette chambre est tellement étroite que le lit est commun. C'est tout simplement une bonne couche de paille sur laquelle deux coussins de siège de voiture forment matelas. Nos sacs servent d'oreillers. Cinq ou six bottes de paille sur les pieds, voilà l'édre-

don avec lequel on peut braver le froid des nuits d'hiver.

Comme les promenades autour de la villa ne sont pas faciles, on passe son temps à jouer aux cartes et au jeu de l'oie, à lire et à dormir. De temps à autre on va faire un carton aux tranchées ; les Boches signalent les rigodons !

J'ai oublié de te dire que la villa avait des communs désignés vulgairement sous le nom de W.-C. Une plaque de bois pyrogravée indique la direction, tel le poteau indicateur le long des routes. Pour ne céder en rien aux autres villas, la nôtre a aussi sur sa façade une magnifique plaque en bois, pyrogravée par ton frangin, afin de dire au voyageur ceux qui l'habitèrent en l'an 1914.

En ce moment, la villa est habitée d'abord par nous, puis un chien du nom de *Garçon,* une chatte appelée *Moumoutte* et un blaireau empaillé qui, fixé sur son socle de bois, défend l'entrée de notre maison de campagne et montre les dents à l'audacieux qui ose s'aventurer dans nos propriétés.

Dans une de mes dernières lettres je te demandais de m'envoyer du tabac d'Orient ou plutôt des cigarettes de tabac d'Orient. Envoie-moi donc aussi, de temps en temps, des revues : *Lectures pour tous, Annales*... etc. Je t'enverrai l'argent nécessaire pour acheter cette bibliothèque, puisque ici nous ne pouvons dépenser presque rien. Collectionne aussi les journaux et envoie-les-moi toutes les semaines.

Avec tout cela j'aurai de quoi passer de longues heures d'ennui, les camarades aussi.

En ce moment, notre village n'est pas à visiter. Il pleut, les rues sont plus sales et plus boueuses que celles de Brest du côté de Kermor. On patauge d'une façon épouvantable. Les belles Parisiennes et même les belles Brestoises feraient la moue en nous voyant : nous ne sommes pas des chasseurs, mais des paquets de boue ambulants. Nos tranchées prennent l'eau et nos chaussures aussi ! Sitôt que je mets le nez en dehors de la villa, je prends un bain gratuit... et cependant il faut bien de temps à autre faire un tour dans le village. Quand donc aurons-nous le Métro ?

Ce qui me console, c'est que les autres, les *sauvages à couenne rose, en prennent autant* que nous. Ils ne cessent pas de tirailler jour et nuit ; moins calmes que ceux qui étaient devant mon coron, ils nous ennuient avec leur pétarade continuelle. Dans certains coins où nos tranchées sont à 80 ou 100 mètres, nos chasseurs (c'est pour eux le vieux jeu de massacre) leur envoient des betteraves et des renseignements sur la situation actuelle. Quelques bouts de papier, fixés à une flèche, sont lancés au moyen d'un arc. Mais ce sont des distractions qu'on ne peut s'offrir tous les jours.

Malgré la pluie, la boue, le vent, nos hommes mènent gaiement cette vie au grand air ; ce qui les amuse le moins, c'est d'enlever la boue plaquée sur

leurs vêtements lorsque les sections s'en vont passer une journée ou deux en dehors des tranchées, en arrière.

Mon vieux, je vais te quitter. Voici déjà longtemps que je bavarde avec toi. Par derrière cette feuille, tu trouveras des topos qui pourront peut-être t'intéresser, quoique tu préfères la grande Bleue au plancher des vaches. Brest doit être bien transformé maintenant. Donne-moi donc quelques renseignements sur les nouveautés de là-bas. Bonjour au Cours d'Ajot, à la pointe de Plougastel, à Kermor, à la Milou, aux quatre pompes, au grand pont et à ce vieux bahut de la rue Voltaire.

Bonjour enfin, à la belle rade de Brest ! J'aimerais mieux voir les beaux visages des Bretonnes de Pont-Aven, les Ouessantaises au petit bonnet multicolore et les Plougastelles aux trente-six jupons que les casques à pique et les vilaines faces qui les portent. En attendant, on essaie de les démolir, les Boches : moins il y en aura, plus nous serons contents. Si tu savais comme ils sont moches, les Boches ! Tu me demandais un souvenir? Je t'en envoie un qui a une certaine valeur pour moi : c'est un morceau de ballonnet du zeppelin descendu le 21 août dans la vallée de Celles et que j'ai vu.

Au revoir, vieux. Bonne santé et bon courage aussi.

Léon R...,

Lieutenant au ...e chasseurs.

XLVII

L'ENTERREMENT DANS LA NEIGE

On lira certainement avec attendrissement cette lettre de tristesse à la fois délicate et tragique. Le jeune soldat qui l'a écrite est le fils unique d'un poète, auteur dramatique, qui eut, lui aussi, ses jours de succès et de gloire. Pour être d'un fin lettré, ce joli récit n'en est que plus poignant, car l'art, ici, rend l'émotion plus vraie et plus profonde.

22 novembre. — Maman chérie, je vais, bien que cela soit très triste, te raconter un événement de notre journée, qui m'a fortement impressionné, vu les circonstances. Ce ne sera pas un morceau choisi de littérature, mais peut-être qu'avec l'inspiration que m'envoie du haut du ciel mon pauvre papa je confectionnerai un récit qui aura son intérêt particulier. C'est l'enterrement d'un caporal de la 15-3-T génie, mort au champ d'honneur le 22 novembre 1914.

... En revenant du travail, à 6 heures du matin, un camarade vint me réveiller et m'annonça que le caporal Achille M..., dont je m'étais fait un ami, avait été tué, à 1 heure, d'une balle en plein cœur, au moment où il sortait de la tranchée qu'il venait de creuser. Quel réveil! Combien grande fut ma douleur! Il était, parmi mes camarades, le seul Parisien, et, à cause de cela, nous nous étions liés

d'une amitié que nous espérions bien ne pas relâcher, après la guerre, si toutefois nous étions encore en vie.

Et voilà qu'une mort brutale, mais glorieuse, venait mettre fin à nos chers projets!

Bien qu'il soit coutume d'enterrer tout de suite celui qui meurt sur le champ de bataille, en déposant simplement son corps dans une fosse, les sapeurs de la 15-3-T avaient demandé de surseoir à cette inhumation sommaire, afin de confectionner une bière pour leur malheureux camarade et pour que l'aumônier puisse dire quelques prières sur sa tombe. Aussi, pendant une partie de la journée, les sapeurs travaillèrent à ce modeste cercueil fait de quatre planches et ils creusèrent une fosse dans le cimetière d'Anzin-Saint-Aubin.

A 2^{h}30, nous partîmes du cantonnement pour aller à l'ambulance où le corps du caporal M... avait été déposé. Nous arrivâmes au moment où on allait clouer le couvercle du cercueil, ce qui me permit de voir une dernière fois le visage de mon pauvre ami...

Il était là, couché comme pendant le sommeil, et si ce n'eût été un mince filet de sang qui s'échappait de sa bouche entr'ouverte, nul n'aurait pu croire que la mort avait fait son œuvre.

Autour de la bière, ses anciens compagnons d'armes rendent les honneurs. L'émotion s'empare alors de nous tous et, au moment où les clous s'en-

foncent, nous nous détournons, car il semble que ces clous nous percent le cœur...

Voici l'aumônier qui, accompagné d'un Algérien portant le bénitier et la croix, pénètre dans la petite cour où nous sommes. Comme ce brave homme n'a plus d'enfants de chœur, il demande à deux d'entre nous, sachant chanter les prières des morts, de lui répondre. Un autre portera la croix ; un autre, l'encensoir.

Puis, dans ce petit pays que recouvre la neige, notre longue procession va vers l'église. Sur le passage du cortège, dans ce village où il n'y a que des troupes, les militaires de toutes armes se découvrent, se signent et quelques-uns, par fraternité, se joignent au convoi...

Au moment où nous entrons dans l'église, nous entendons, non loin de nous, une vive fusillade. Nous pensons : « Ce sont nos braves fantassins qui veulent venger la mort de l'un de ceux qui présida à l'établissement de leurs tranchées. »

Quand l'absoute commence, les canons, qui se trouvent à 100 mètres environ de nous, grondent si fort que nous n'entendons plus les prières du prêtre. C'est tout juste si nous percevons l'*Amen* final.

Quatre des plus grands sapeurs chargent sur leurs épaules le cercueil que rien ne recouvre et où est déposée une simple gerbe de fleurs brûlées par la gelée.

Nous faisons lentement les quelques pas qui nous

séparent du cimetière. Là, la neige a gardé sa blancheur immaculée, car, depuis les trois jours où nous avons cette neige, nul n'a encore été enterré là. Trop nombreuses pourtant sont les croix de bois blanc sur lesquelles se détachent ces mots : *Mort au champ d'honneur !*

Dans un petit coin, sous un sapin, nous apercevons un peu de terre remuée. On a creusé la tombe où va reposer, jusqu'à ce que les circonstances permettent à sa famille de venir le chercher, le caporal M... Les sapeurs, qui, jusqu'à ce moment, s'étaient maîtrisés, ne peuvent empêcher leurs larmes de couler : on croirait que la nature elle-même, en deuil blanc, veut s'associer à notre douleur...

Et c'est dans la nuit tombante, au bruit du canon et des fusils, tandis que le soleil couchant jette ses lueurs rouges sur la neige et semble l'incendier, que nous disons un dernier adieu à notre regretté camarade, à mon pauvre ami le caporal M..., de la 15-3-T du génie, mort au champ d'honneur le 22 novembre 1914 !

Voilà, maman chérie, la triste cérémonie à laquelle j'ai assisté aujourd'hui. Elle m'a d'autant plus frappé que, comme je te l'ai dit, nous étions, M... et moi, devenus camarades dès le premier jour de notre arrivée au génie,... et nous avions fait de si beaux projets pour plus tard !

Enfin ! c'est la vie ! A. d'A...

XLVIII

LE PETIT FACTEUR DES ZOUAVES

(Dédié à la S. G. P. T.)

Le ... novembre 1914. — T...-le-Mont. — A l'orée d'un bois, en première ligne, et à 80 mètres des Boches. — Lecteur assidu de l'*Écho,* je me permets de vous conter cette anecdote. Bien souvent, et non sans raison, vous récriminez contre la défectuosité et l'insuffisance des moyens de transport pour nos lettres. Aux autorités chargées de cette lourde tâche, soumettez donc le moyen que nous employons pour communiquer, — en des termes qui ne doivent pas toujours les faire sourire ! — nos impressions aux Boches. Nous joignons à ces impressions, traduites en allemand par le lieutenant M..., les nouvelles de guerre les meilleures... pour nous !

Voici comment nous nous y prenons :

Nous attrapons un lapin vivant et, notre message terminé, nous l'attachons, bien ostensiblement, à la partie la plus intime de l'animal. Nous y ajoutons, pour que notre petit courrier fasse du bruit, une ou deux boîtes de *singe,* vides, bien entendu ! Alors, d'une chiquenaude sur le derrière, nous lâchons notre ami Janot, affolé, droit sur les lignes allemandes. Aux sauts du lapin, le cliquetis du fer-

blanc met nos sales Boches en éveil. Tout ébaubis de l'aubaine, ils guettent et saisissent maître Janot, puis ils ouvrent le message et nous manifestent aussitôt leur dépit par de rageuses décharges. Nous ripostons par quelque bonne rafale de mitrailleuse...

Réflexion faite, je ne vous conseille pas d'adopter, à Paris, cette façon de correspondre avec nous. Entre les fortifs et nos tranchées, facteur ou télégraphiste, Jeannot lapin risquerait trop, avant d'avoir accompli sa mission, d'être happé au passage par les zouaves et mis en belle et bonne gibelotte !

Un caporal mitrailleur.

XLIX

LA TOURNÉE D'AMBULANCE

Novembre. — Vous voulez une idée de ma vie ? elle est assez variée.

Il y a des jours de marche. Avant-hier, par exemple, parti de Lunéville à 9 heures du matin, je ne suis descendu de cheval qu'à 8 heures du soir : onze heures sous la pluie cinglante, au pas de procession ! Comme repas, quelques provisions tirées des fontes ; comme distraction, la vue des tranchées

vides, des ponts coupés, des cadavres allemands étendus sur la route.

Mais, après cela, quel accueil à Nancy ! Préparée par la haine des Prussiens, l'arrivée des Français est saluée avec bonheur ! Nous sommes comblés des plus aimables attentions.

*
* *

Depuis deux jours nous attendons ici de nouveaux ordres. C'est le repos, chose rare, avant la poussée en avant sur Lunéville.

Voici maintenant une journée normale, ma dernière journée à Clayeures.

La matinée se passe aux ambulances. Il faut revoir les blessés amenés la veille. On les a pansés ; ils reposent sous un toit, sur la paille, après plusieurs nuits passés sur la dure.

L'après-midi, visite des cantonnements. De-ci delà, enfermés dans des granges pour ne pas être repérés par les aéroplanes ennemis, les petits soldats revenus hier des tranchées, ayant bien dormi et fait un bon repas, sont disposés aux confidences. Avant de repartir pour la ligne de feu, ils sont avides de nouvelles ; je leur en donne, j'y joins quelques bons conseils. Ils me racontent ensuite leurs exploits. Ce sont autant d'héroïques poèmes qu'Homère eût pu accueillir.

Vers 3 heures, réunion toute militaire à l'église.

C'est la distraction de l'après-midi. Allocution familière de mon cru ; salut admirablement chanté par nos prêtres brancardiers, auxquels s'associe la petite garnison : c'en est assez pour ranimer les cœurs ! Ces réunions, je les tiens partout où nous séjournons. Beaucoup d'officiers y viennent.

*
* *

Voici le plus sérieux.

On a dîné, l'ombre est venue. C'est l'heure de la relève des blessés. Cette opération ne peut se faire que la nuit, car, le jour, le convoi servirait de cible à l'artillerie ennemie.

Ce soir, nous avons à faire une longue tournée ; nous devons visiter les postes de Rozelieures, de Remenonville, de Gerbéviller. Nous prenons toutes nos voitures. Sans lanterne, le convoi s'avance invisible sur les routes défoncées. Le ciel est clair, mais l'air est chargé de miasmes et de puanteurs. Du haut des crêtes l'œil aperçoit à l'horizon des nappes rougeâtres qui émergent des cimes sombres des forêts : ce sont des villages qui flambent. Je les compte : il y en a cinq ! Çà et là, des vibrations fulgurantes, des rais de lumière, des sillages de feu : c'est la révélation de la présence sinistre des armées, dans le silence impressionnant que coupent seulement le grondement du canon et le croassement des corbeaux.

Voici Rozelieures. Là dort notre pauvre lieutenant Hugot-Derville! Le village est abandonné, désert, ruiné; quelques maisons brûlent encore d'un feu comme assoupi. On traverse; la route monotone s'allonge...

Remenonville, où j'étais passé déjà, est méconnaissable : les ravages sont énormes.

Le convoi s'arrête. Nous pensions trouver six blessés; il y en a trente. Nous en prenons dix, les plus atteints. Les pauvres autres attendront, jusqu'à demain, les voitures de réquisition, ou bien ils se traîneront à pied.

Entre temps, je puis assister quelques mourants.



Nous voilà repartis. La route de Gerbéviller, bordée d'arbres, toute droite, longe les lignes prussiennes. En plein jour, nous serions criblés.

Il est près de minuit quand nous atteignons l'entrée de la petite ville, théâtre, depuis dix jours, de luttes sanglantes. Et, justement, voici qu'au moment où nous atteignons le passage à niveau, une batterie française, cachée derrière le talus, est en train de se quereller à voix très haute avec l'artillerie allemande postée au delà de la Mortagne. Les obus tombent derrière nous, à côté de nous, devant nous. Nos équipages s'arrêtent. Que faire? Il est aussi dangereux de reculer que d'avancer.

Je descends de voiture; le jeune aide-major, commandant le convoi, me rejoint. Après une courte délibération, — le temps de constater que le tir est tâtonnant et nous vise mal, — je vais me mettre à pied, en tête, et mon jeune ami me suit : « En avant ! »

Les attelages s'ébranlent; nous passons... Mais trois hommes de l'infanterie sont frappés dans la rue, à côté de nous !

*
* *

Le petit hôpital de Gerbéviller, asile perdu dans cet enfer, nous a entendus arriver. Les portes s'ouvrent. Seul debout au milieu de la ville effondrée, grâce aux blessés allemands qu'il abrite, ce poste subsiste, contre toute vraisemblance, par l'héroïque obstination de trois bonnes sœurs, citées, la veille même, à l'ordre du jour de l'armée.

Le cœur des femmes les dispense d'avoir du bon sens et les rend capables des plus sublimes folies, surtout quand ces femmes portent une croix sur la poitrine.

Fait pour recevoir vingt malades, ce petit hôpital contient, cette nuit-là, cent vingt ou cent trente blessés. Sous le feu toute la journée, il est devenu, ce soir, un lieu d'épouvante. Les infirmiers, énervés, affolés, parlent haut et gesticulent tous à la fois; les malades, entassés sur les lits, entre les

lits, dans les corridors, remplissent tout de leurs appels, de leurs plaintes ; l'âcre odeur du sang, de la poudre, des drogues vous prend à la gorge et vous suffoque.

Seules, les sœurs sont calmes, et tout à leur affaire, ainsi qu'un jeune prêtre qui, infirmier militaire, a été autorisé à rester avec elles.

Nous procédons au triage des malades, car nous ne pouvons pas en emporter plus de trente. Le lugubre défilé des brancards s'organise, tandis que l'incessante mitraille crépite et tonne. Je donne les derniers sacrements aux plus atteints...



Vers minuit et demi, tout est prêt. Nous laissons là quatre-vingts malheureux, qui devront patienter jusqu'au lendemain.

Lentement nous repartons, tandis que les derniers obus tombent à droite et à gauche de la route. Bientôt, nous avons regagné la zone d'accalmie ; la nuit seule nous enveloppe de son mystère.

Les heures passent. Le lourd cahotement des voitures arrache des cris aux blessés. Derrière moi, dans ma voiture, dont j'occupe le siège, quatre hommes étendus gémissent. L'un d'eux, dans le délire, appelle sa mère à plein gosier. L'autre agonise... et j'entends son râle ! Il meurt...

et je sens sa main se crisper sur mon manteau ! Le jeune médecin assis à côté de moi, pénétré, étreint, bouleversé comme moi de toute l'horreur de notre impuissance, me souffle :

— Si nous priions pour eux ?

— Oh ! oui, oui, lui dis-je.

Et, à haute voix, tous deux, les yeux remplis de larmes, implorant le ciel où les étoiles brillent, nous récitons les prières des morts, tandis que le moribond achève de mourir.



Il est 2 heures du matin. Nous voici de retour à l'ambulance. Les médecins, se frottant les yeux, nous reçoivent. On décharge le mort, puis les blessés, un à un. Un à un, on les porte sur un chevalet pour refaire leurs pansements. J'assiste au « déballage » des plaies ; je m'efforce de distraire le patient en lui parlant de son pays, ou de la bataille, ou du bon Dieu. En même temps, je maintiens un bras ou une jambe. Puis, lorsqu'ils sont couchés sur la paille, épuisés de fatigue et de souffrance, je les visite l'un après l'autre, j'aide à les installer mieux, je veille à les faire boire, j'achève l'œuvre de salut commencée pour ceux qui ne passeront pas la nuit.

L'ambulance est pleine. L'âcre odeur nous étouffe ; les médecins tombent de fatigue. Aux

fenêtres, le petit jour se montre. Il est 4h 30. Le sommeil tombe enfin sur tous ces corps pantelants...

*
* *

Je sors. Sur la place, un jeune soldat brancardier, qui n'a pas dormi lui non plus, m'accoste et me dit :

— Monsieur l'aumônier, voulez-vous dire votre messe ? Je vous la servirai.

— J'y vais ! lui dis-je.

Le temps de laver à la fontaine mes mains couvertes de sang et j'entre à l'église...

En sortant, j'apprends la grande victoire de nos armées. Je me sens consolé et reposé de tout !

X...,

Aumônier.

Cette belle lettre nous a été communiquée par M. H. Lauriol, de Carmaux (Tarn).

DÉCEMBRE

L

LA VIE EN WOËVRE

Décembre. — Mon cher cousin, aujourd'hui nous sommes au village de Mouilly, entre Verdun et Saint-Mihiel, à 8 kilomètres à l'est de la Meuse. Je profite de quelques instants de loisir pour te raconter un peu ce que nous faisons journellement.

Il nous est maintenant impossible d'écrire aux avant-postes : le froid, par trop intense, nous engourdit les doigts. Ce n'est qu'en troisième ligne, au village, que nous pouvons faire notre correspondance. Cela nous ennuie bien, non d'écrire, mais d'employer presque toute cette journée à nettoyer nos effets salis par la boue et nos armes rouillées par la pluie ! Ah ! la pluie, voilà, actuellement, le plus terrible de nos ennemis !

Nos tranchées de deuxième ligne sont bien couvertes de branchages et de terre, mais l'eau finit quand même par y pénétrer. Une fois mouillés, il nous est impossible de dormir. Nous passons la nuit à grelotter. Mais peu importe ! Nous retrou-

vons tout notre courage en la seule pensée que tous nos maux sont endurés pour la victoire.

D'ailleurs je suis loin de me plaindre. Tous les soldats ont ici un moral excellent, malgré ces longs mois de guerre en tranchées. Je ne veux pas parler des jours de Sarrebourg, d'Essey-la-Côte, de Valois, de Rozelieures, etc... Là, nous avons été, nuit et jour, pendant deux semaines, arrosés par les marmites des Boches! Eh bien! oui, malgré toutes les souffrances vaillamment supportées depuis le 20 août, nous sommes tous encore pleins de confiance et même d'enthousiasme.

Aujourd'hui, ayant été relevés de nos avant-postes, nous arrivons au village vers 8h30. Nos cuisiniers, partis avant nous, nous ont préparé le café. Cela nous permet d'attendre la soupe de 10 heures. La nourriture est suffisante et l'approvisionnement se fait pour le mieux. Jusqu'ici nous n'avons pas souffert de la faim. Naturellement l'air vif de ces forêts élevées nous aiguise l'appétit; mais nous savons nous contenter de ce qu'il y a. Après la soupe, nettoyage. Aussi ai-je été heureux de recevoir tes deux morceaux de savon; je les préfère aux savonnettes, car je puis m'en servir pour le linge. Dis bien à tes amis que ce cadeau-là n'est pas du luxe pour les soldats. On en a grand besoin.

Ce matin même j'assistai à la messe avec un grand nombre de soldats. Elle fut dite par le sergent de

la section, l'abbé P..., vicaire à Notre-Dame-de-Beaune.

Le soir, après la soupe à 5h 30, il y a récitation du chapelet et prière. J'y retrouve beaucoup d'hommes : c'est un spectacle réconfortant. Espérons que, une fois la paix signée, il en sera encore de même au point de vue religieux. J'ai idée que nous verrons alors des choses surprenantes.

La pauvre église du village est presque démolie ; ce ne sont que ruines et dévastations comme dans tous les pays où ont passé les hordes du Kaiser.

Enfin, la nuit venue, nous prenons un repos bien gagné. Notre lit n'est pas de plume, mais nous y sommes à l'abri de la pluie. Je cantonne dans une maison abandonnée. Ce jour-là est pour nous un jour de bonheur, bien que les Prussiens nous envoient de temps en temps des obus.

Le lendemain du repos, avant l'aurore, nous partons en deuxième ligne ; nous tâchons de n'être ni vus, ni bombardés aux passages dangereux. Une fois installés dans les tranchées, nous les améliorons. Mais souvent nous n'avons rien à faire. Le temps paraît alors vraiment long... surtout quand il pleut !

Le jour d'après nous reprenons les tranchées d'avant-postes. Là, il faut être attentif jour et nuit, nous nous trouvons parfois à 40 mètres des Boches. Il ne faut pas les laisser s'approcher, car ils nous lancent grenades ou bombes à main.

L'autre jour ces sales Allemands nous ont démoli notre village en bois, élevé avec beaucoup de peine. Nous fûmes repérés par un taube, et, dix minutes après, arrosage d'obus. Plusieurs cabanes furent comme volatilisées : pas de mort, heureusement !

Il y a quelques jours aussi, les Boches nous attaquèrent à 3 heures du soir. Fusillade et mitrailleuses crépitaient, ils vinrent à quelques mètres des tranchées ; mais, tombant comme des mouches, ils durent se replier et s'enfuir. Nous ne savons pas le nombre de leurs tués, car ils les emportent souvent. Quand on voit des morts allemands sur le terrain, c'est qu'il y a eu des pertes énormes. Ainsi, ce soir-là, nous en retrouvâmes beaucoup, mais ils en avaient emporté la plus grande partie à la faveur de la nuit.

Les positions que nous occupons à présent sont des mieux fortifiées et des mieux organisées. Par suite, les deux partis, ne pouvant davantage avancer, s'arrêtent et s'observent.

En somme il n'y a, ordinairement, que quelques coups de fusil échangés et trois à quatre morts chaque jour. Chaque jour également nous faisons cinq ou six prisonniers. Et c'est ainsi partout où s'impose la vie de tranchées, depuis l'Aisne jusqu'à Belfort. Tu peux croire que nous attendons avec impatience le moment de prendre l'offensive et de foncer sur Liége pour couper la retraite aux Boches.

Adieu, mon cher cousin. Prie pour moi. Je souhaite ardemment te revoir bientôt.

Ton cousin,

J. B.

10e d'infanterie.

LI

BELLE CONFIANCE ET BON APPÉTIT

Chasseur à pied, Maxime B..., après s'être battu dans les Vosges et sur la Marne, se bat, encore et toujours, dans le Nord. Ce brave doit trouver assez drôle, lorsqu'il couche hors de la tranchée, d'être logé, au village, à l'école des filles! Le vaillant garçon écrit à son papa *qu'il en voit de toutes les couleurs :* ça brouille parfois les yeux, mais jamais le cœur!

Cette fois, nous tenons le bon bout, quoique l'aile gauche dont je fais partie, — c'est même l'extrême aile gauche, — soit attaquée sans cesse, nuit et jour. Nous avons à supporter le plus gros effort des Boches : ils cherchent à briser nos lignes.

Après chaque tentative, vigoureusement repoussée, ils se terrent vivement avec de grosses pertes.

La nuit, nous nous battons à la lueur des projecteurs. Les obus sillonnent le ciel de leurs traînées lumineuses. Sous ce tonnerre déchaîné,

nous refoulons ces barbares... et *nous les refoulerons jusque chez eux : il faut que cette race vile soit anéantie !*

Notre moral à tous est excellent. Quoique notre tâche soit dure et sanglante, nous avons confiance : c'est pour le droit, la justice et la civilisation des peuples que nous travaillons ! Dieu nous guide vers la victoire !

Et, après avoir lu cette lettre de l'intrépide soldat, du chrétien plein de foi en sa mission, c'est avec joie que, dans le post-scriptum, le père a dû retrouver en son chasseur à pied encore l'enfant, — un grand enfant resté insouciant et gai.

Ne t'inquiète pas pour moi du froid : ma tranchée est profondément creusée. J'y ai mis beaucoup de paille. Le toit, fait de morceaux de bois, est recouvert de sacs de Boches avec de la terre dessus. J'ai une bonne couverture et j'attends ton tricot. A propos du tricot, si le paquet n'est pas encore parti, tu pourras y glisser... (ça va te paraître bizarre, mais tant pis !), oui, n'oublie pas d'y glisser un morceau de fromage bien sec : port-salut ou gruyère ! Nous en sommes tellement privés que j'en serai vraiment heureux. Mais, si le colis est expédié, ce sera pour une autre fois. Surtout ne fais pas un envoi exprès : *ça ne presse pas !*

Nous avons du pain en abondance, mais le rata ne change guère : toujours riz, pommes de terre et

bœuf. Heureusement que le café ne manque pas. Très fréquemment aussi, nous touchons une bonne goutte : ça nous réchauffe ! Et puis figure-toi qu'aujourd'hui, *pour la première fois depuis le commencement de la guerre, nous allons manger du macaroni !* Ça, c'est la grande fête ! !

Maxime B...,

Chasseur à pied.

LII

A L'AMBULANCE

Un prêtre, précepteur avant la guerre, maintenant aumônier d'ambulance, écrit du Pas-de-Calais cette belle lettre à la mère de ses élèves :

Décembre. — Madame, j'ai assisté, depuis ces quinze derniers jours, à d'interminables défilés de blessés, officiers supérieurs et simples soldats, tous mêlés dans l'égalité de la souffrance... et combien de fois dans la fraternité de la mort ! Dans la petite chambre de notre ambulance, généreusement, sans une plainte, ils attendent leur tour d'être soignés ; ils attendent qu'on tranche à vif dans leur pauvre chair meurtrie !

Nuit et jour, à la hâte, j'inscris des *entrées ;* puis j'enjambe les brancards pour aller tenir un bras ou

une jambe qu'on coupe et que je porterai demain, — masse informe, — *au cimetière des membres inconnus!* Chaque fois, j'interroge du regard le major qui opère. Sur une moue et sur un geste de lui, — hélas! trop souvent les mêmes! — je comprends : « C'est fini! » Alors je me penche et, tandis que les infirmiers ôtent leurs bérets, je fais le signe de la croix et prononce les paroles sacramentelles. Avec elles descend sur les morts la paix que le Christ a promise à tous les hommes de bonne volonté, à tous les martyrs!

Tout cela se passe au milieu de l'effroyable vacarme des fusils, des canons et des mitrailleuses, des balles qui sifflent et des obus qui explosent. Mais, depuis trois mois, ces bruits n'attirent plus notre attention. Seulement, quand les marmites boches s'abattent à quelques mètres de l'ambulance, les vitres sautent en éclats et l'*instinctif frisson nous descend jusque dans les moelles. Mais nous domptons nos nerfs : c'est l'affaire d'une seconde.*

Peut-être croyez-vous que je suis pâle et décharné? Non! Cette activité physique et cette occupation morale sont mon salut. Jamais, depuis 1900, depuis ma caserne, je n'ai joui d'une pareille santé! Donc, pas d'inquiétude de ce côté... et puis les Allemands sont si maladroits que j'espère bien, plus tard, continuer mes humbles offices à vos chers enfants!

DIEU DE PAIX, HOMMES DE GUERRE

...Ce matin, j'ai pu dire la messe pour un jeune capitaine de vingt-sept ans, tué le mois dernier, le frère d'un de nos majors. Couché à minuit et demi, levé à 5 heures, j'arrive à l'église, accompagné de l'abbé M... Cette église est pleine de paille. Toute la nef est occupée par des hommes qui, après dix-huit jours passés dans les tranchées, dorment, éreintés, dans cette paille. Ombres discrètes, des officiers entrent sans bruit; ils viennent à moi, et, *sans parler, par peur de troubler le repos des soldats, ils me touchent l'épaule. Je les confesse tout bas, entre deux ronfleurs...*

La messe commence. Au bruit, cependant léger, quelques dormeurs s'étirent, bâillent; puis, quand, s'étant frotté les yeux, ils m'aperçoivent, des *chut!* étouffés, respectueux, courent de l'un à l'autre. *C'est à peine si on les entend procéder à leur toilette.* Silencieux, des officiers, des soldats s'avancent, viennent s'agenouiller. Aux prières chuchotées se mêlent à présent le choc des armes, le grincement des courroies de sac s'adaptant difficilement aux épaules. A l'*élévation*, chacun s'efforce d'observer un silence absolu. Parfois, pourtant, un bidon, ballottant, heurte une poignée de baïonnette! Un cliquetis se produit. Heureuse-

ment, la fausse note est tout de suite couverte par la sonnette de l'enfant de chœur.

Tourné vers l'assistance pour la bénédiction, j'aperçois parfois, dans le coin d'ombre d'une chapelle, une pauvre femme en deuil, prostrée sur un prie-Dieu, ou bien deux fantassins qui, discrètement, trinquent, puis boivent leur quart de café sur le banc du confessionnal.

Quel contraste! La mort et la vie! La réalité et le mystère! Le Dieu de paix veillant sur le sommeil des hommes de guerre!

Mille gentillesses à mes chers élèves. Je porte leurs chers portraits sur mon cœur. Qu'ils prient beaucoup pour nos blessés et un peu pour moi : nous en avons tant besoin!

Abbé L...

LIII

LE LOUSTIC DE L'ESCOUADE

M. V. B... nous communique cette lettre amusante, pleine de malice et d'entrain. Le soldat qui l'a écrite est, — suivant l'expression du commandant de son dépôt, — *doublement Français*, car, parti il y a huit mois pour s'établir à Buenos-Ayres, il est accouru au premier appel de la Patrie, sacrifiant sa situation, laissant là-bas sa femme et son enfant. Cela n'empêche

pas notre *double* Français d'être gai et de cultiver incorrigiblement le calembour.

Décembre. — Cher ami, juste au moment du départ, je reçois le paquet. Au contenu, je devine sans peine l'expéditeur. Certains de mes copains regardent avec envie les merveilles contenues là-dedans. D'autres ont des regards effarés devant *la boîte magique* brûlant sans mèche (un petit réchaud à alcool solidifié). Je les rassure en leur expliquant que c'est du *saindoux congelé à l'eau tiède.* De suite la mine entendue qu'ils prennent me fait voir qu'ils sont au courant ! Les cachous sont les bienvenus, les brosses à dents n'existant plus. Je ne parle ni du briquet, ni des allumettes : entre fumeurs on se comprend ! La bougie m'a plongé dans un abîme de joie : je savais qu'il en avait existé, mais j'en croyais la race à tout jamais... éteinte ! Quant au jeu de cartes, il m'a rappelé un quatrain fameux — ce quatrain est de moi, du reste :

Je n'ai que quatre cartes,
Par un tierce au valet,
Qui me font trente-quatre
Et capot comme... un pet !

On vient (est-ce enfin pour la marche en avant ?) de nous donner l'ordre d'alléger nos sacs (comment, bon Dieu ?). Donc au prochain repos des nouvelles.

A propos, j'ai aperçu des Anglais hier, fiers

gars, mais d'aspect un peu lourd. (Ce sont des *Zigs, lents d'air!!!*)

Cet effort m'a brisé : la vie *des camps... délabre!* Aussi je vous quitte en vous serrant cordialement la main, ainsi qu'à Maria. Je n'ose plus l'embrasser : ma barbe pique.

François.

LIV

UNE RUSE IMPIE

Décembre. — ...Voici, entre cent autres, une des fourberies odieuses de nos ennemis.

Leurs tranchées sont à ... mètres des nôtres. L'espace compris entre les deux lignes est couvert de cadavres, — surtout de cadavres allemands. Pas plus d'un côté que de l'autre, on ne peut les aller ramasser.

Or, quel ne fut pas notre étonnement, l'autre jour, de voir, à petite distance des tranchées, plantée sur une levée de terre, une croix de grandeur démesurée. Naturellement, notre artillerie respecta cette pieuse sépulture.

L'endroit nous devint sacré.

Mais hier, lors d'une attaque allemande, nous fûmes tout surpris de recevoir des shrapnels pro-

venant de la direction de cette croix. Un obusier ennemi s'était traîtreusement abrité derrière ce soi-disant sépulcre !

Immédiatement, quelques coups de notre 75 culbutèrent ces lâches et leur pièce. Mais voyez, d'après cela, de quoi ces Boches sont capables ! Combien de faits du même genre on pourrait citer. Aussi, sauf pour les blessés, je serai sans pitié.

Z...,
Sergent.

Ainsi, dans leur rage sacrilège, pour mieux surprendre, trahir et massacrer, tout sert aux Allemands, la mort et Dieu lui-même, — la mort profanée dans le respect de son mystère, Dieu outragé dans sa croix de supplice et de rédemption !

LV

Voici la lettre d'un jeune mineur, brave et joli garçon, fiancé à une petite servante. La piété a su entretenir des sentiments élevés dans ces deux âmes très humbles de promis. Mais ces nobles sentiments apparaissent, en ces lignes, comme voilés de modestie, de douceur et de simplicité. Et par là, cette lettre du fiancé de la petite servante nous paraît mériter insertion :

CITÉ A L'ORDRE DU JOUR

Décembre. — Qu'est-ce que tu m'apprends là,

ma chère amie? Une citation à l'ordre du jour de l'armée! C'est le premier mot que j'en reçois et j'en reste tout étonné. Je n'aurais jamais cru que *remplir tout simplement son devoir méritât des éloges.* Certainement j'ai fait ce qui est dit sur la citation; mais, je te le répète, *c'était mon devoir et je n'ai jamais eu la moindre idée de récompense.* Si cela est, j'en suis surpris, mais très heureux. *Je n'aurais jamais osé espérer un pareil honneur.* Ce qui me cause le plus de plaisir, ma chérie, c'est que *tu sois fière de moi.* Que vont dire mon père, mes frères, mes sœurs? Ils seront contents sans doute, et c'est tout ce que je demande.

Je ne t'ai pas raconté les détails de notre vie de soldat pour ne pas t'inquiéter inutilement. Si je te dis seulement qu'un homme a été tué à côté de moi et que j'ai rempli la mission qu'il devait accomplir, tu vas te tourmenter. Je te vois d'ici! Non, je ne veux pas rappeler tout cela : je n'y aurais pas grand mérite et tu serais dans l'angoisse tout le temps.

Ma blessure, qui était presque guérie, s'est aggravée *un tout petit peu.* Cela va prolonger mon séjour ici et je pourrai y terminer la neuvaine de l'Immaculée Conception. Pour la messe de dimanche, nos répétitions marchent à souhait. M. le curé est satisfait de nous. « *Je suis un heureux prêtre,* — a-t-il dit dans son sermon, — *et je le dois à nos chers soldats!* »

Notre présence au lutrin attire du monde à l'é-

glise, et nous nous en félicitons. Je ne retournerai pas au feu sans avoir fait une bonne communion : je serai en état de paraître devant Dieu, s'il m'appelle.

Merci de tes cartes, ma chérie, mais j'attends de plus longues nouvelles. Bons baisers.

Toujours ton petit *Alfred.*

LVI

Mme Veuve, P... a longtemps travaillé pour le Bon-Marché. « Elle a élevé ses trois fils avec son aiguille. » Marcel, l'aîné, a été mobilisé dès le début de la guerre, en qualité de maréchal des logis d'artillerie. Et voici que le plus jeune des trois fils, Louis, *le petit bleusard,* vient de partir. C'est à ce propos que, un peu avant Noël, le fils aîné adresse à sa mère cette lettre à la fois si émue, si ferme et si vaillante :

NE M'ENVOIE RIEN !

Décembre. — Chère maman, en rentrant de service, ce soir, j'ai eu la joie de trouver ta lettre. Elle m'a fait bien plaisir, car il y avait longtemps que j'étais anxieux de ne pas te lire.

Il ne faut pas te tourmenter pour moi en quoi que ce soit. Pour le moment, nous ne sommes pas malheureux. Je suis toujours au même endroit. La

situation est toujours assez calme : nous tenons les positions et je crois que nous ne prendrons l'offensive qu'un peu plus tard. Il se peut bien que nous hivernions ici. Donc je te le répète, ne te tourmente pas : je n'ai besoin de rien. Je ne suis pas frileux et j'ai, malgré tout, une bonne santé. Inutiles, cache-nez ou chaussons! *La cravate du régiment me suffit,* car je suis militaire avant tout.

Si j'avais pu prévoir la guerre, je serais resté dans l'armée et je ne serais certainement pas sous-officier à l'heure actuelle. *J'aurais aimé avoir une unité à commander moi-même, directement et énergiquement!* Je puis te dire sans trop de fatuité que j'aurais été à la hauteur de ma tâche. *J'aime ça,* que veux-tu? J'ai toujours pris le métier militaire du bon côté.

Ces semaines-ci, c'est du *nanan* auprès de ce que nous avons vu et enduré, auprès de ce que nous verrons et endurerons plus tard. Mais *on reviendra tout de même!*

Les Allemands sont très forts, certes, et bien organisés; ils se battent comme des gens à qui on a mis la guerre dans la tête depuis longtemps. Mais les Français aussi savent se battre; du moins ils ont appris depuis quatre mois de campagne. Et, d'ailleurs, les Allemands ayant échoué dans leur premier plan, la victoire sera pour nous!

Nous faisons la guerre de siège. Nos canons sont complètement enterrés, il n'y a que la bouche qui

sort. Nous recouvrons nos pièces de branches et de terre, pour ne pas que les aéroplanes les voient. Quand on a bien bombardé les Boches, on change les canons de place et on recommence le travail. Dans l'artillerie, c'est dur, mais, en temps de guerre, on aime mieux être artilleur que *bobosse!*

Dans ma dernière lettre, je ne t'avais pas dit que j'étais tombé de cheval. Maintenant que c'est fini, je te le dis. Mon cheval était au galop. Tout à coup il a perdu pied. Alors tu comprends que cheval et cavalier ont fait une pirouette de belle façon. J'avais la joue et le menton bien endommagés, et les mains donc! À présent, c'est guéri complètement ; j'ai fait peau neuve. Il y en a beaucoup qui, à ma place, se seraient tués ; mais moi *j'ai une bonne étoile sur la tête;* c'est pourquoi il ne faut pas te tourmenter à mon sujet.

PENSONS AU PETIT BLEUSARD !

D'abord, nous avons à nous occuper de Louis ! C'est le seul chagrin que je ressens de la guerre et c'est avec des larmes dans les yeux que je trace ces lignes, car Louis, maintenant, est un *petit bleu.* J'aurais bien aimé qu'il fût avec moi ! Mais cela ne se peut pas ! Il ne faut pas de petits *bleusards* chez nous : les chevaux et le canon, c'est trop dur !

Maurice pourra peut-être faire aller Louis avec lui. Qu'il se *démêle :* il y a encore des chances.

C'est pour ça, maman : moi je n'ai besoin de rien. Je résiste très bien. J'ai un peu maigri, mais j'ai bonne mine. Ne me donne rien pour Noël. Réserve ce que tu me destinais à Louis, parce que Louis en aura plus besoin que moi. Quand tu pourras, envoie-moi son adresse et, moi, quand je pourrai, je lui enverrai mon prêt, car je sais que tu n'es pas riche. Dis à notre petit bleu d'être bien raisonnable. Surtout qu'il ne soit pas rouspéteur ; qu'il respecte bien ses gradés, même le caporal. Qu'il laisse grogner les autres, mais que lui soit toujours serviable et poli. Au régiment, il vaut mieux être bien avec nous autres, petits sous-off, qu'avec le général, car nous vivons avec les hommes et savons reconnaître tout de suite *un type qui fait consciencieusement son truc*. Celui-là, on le laisse tranquille. Surtout dis-lui bien aussi qu'il ne boive pas.

En relisant ta lettre, je vois que tu me parles des dons. En effet, nous en recevons ; mais, dame ! tu sais, il y a beaucoup de soldats, et on tire au sort le peu qui en revient à chaque pièce. L'autre jour, nous avons reçu de ces cadeaux. J'ai gagné un rat de cave et un sifflet. Dans ces colis, il y a de tout ; mais ne crois pas que j'étais le plus mal partagé. En campagne tout est utile et mon rat de cave me servira quand nous irons de l'avant et que nous arriverons, de nuit, pour faire notre bivouac.

Je le garde précieusement. Quant au sifflet, il sert surtout à casser les oreilles des copains. Mais on aime encore mieux entendre ce sifflet que l'explosion des obus.

Allons, je vais te quitter pour aller m'étendre sur ma couchette. Je me suis arrangé une paillasse avec des sacs, j'ai fait un bat-flanc, et, pendant la retraite, les zouaves abandonnant tout sur la route, nous autres artilleurs nous avons ramassé ce que nous avons pu. J'ai récolté ainsi deux couvertures, que j'ai mises sur ma selle. Comme cela, je n'ai pas froid. Puis, tu sais, dans la paille, on dort bien. Le tout n'est qu'habitude. Quand il fallait dormir dans les champs détrempés, sous les voitures, nous n'avions pas de paille, et, comme tu vois, on n'est pas mort ! A la guerre comme à la guerre !

Les *poilus* ronflent derrière moi. On leur offrirait un bon lit en ce moment que, j'en suis certain, pas un ne voudrait se déranger.

Pour terminer, je te le répète, *ne m'envoie rien :* je ne suis pas malheureux. *Pensons à notre petit bleusard.*

Je t'embrasse de tout mon cœur.

Ton fils,

Marcel P...

LVII

NOËL AU FRONT

Depuis trois mois, le capitaine W..., commandant une compagnie de Limousins, est installé dans les tranchées d'un petit bois de sapins. M. W... a voulu que, même au front, même sous le feu de l'ennemi, Noël fût pour ses soldats et lui une *vraie fête de famille*. De nombreux petits paquets, envoyés par Mme W..., ont été, sans distinction de grades, joyeusement partagés *entre bons Limousins*. Et c'est cette fête, bien française, que notre capitaine, en vif remerciement, décrit à sa jeune femme dans cette jolie lettre, pleine de rêve, de mélancoliques souvenirs et de sollicitude attendrie pour ses hommes.

Mercredi, 23 décembre. — D'un bois anonyme. — Ma chérie, nous venons de passer aux tranchées d'avant-poste deux très rudes journées, et j'étais trop las, hier soir, pour faire autre chose que m'étendre sur la paille aussitôt dîner. Ce sont de ces bonnes fatigues plus fortes que quoi que ce soit. Ma cabane, là-haut, défoncée par les pluies et les obus, menaçait de me recouvrir et pour toujours, car j'aurais laissé ma peau sous ces deux mètres de terre ; les bois avaient des craquements inquiétants. Je me suis confié au bon Dieu et j'ai dormi comme un enfant. La cabane tient toujours d'ailleurs.

Il est vrai que la veillée de la nuit précédente avait été agitée : neuf obus tandis que je vous écrivais ; bien d'autres ensuite. Néanmoins, nous

avons travaillé d'arrache-pied et, le lendemain, au reçu de l'ordre, nous occupions la tranchée sans perdre un homme !

Mais toute la journée les obus nous ont gratifié de leur musique : obus de tous les calibres, des 77, des 88 et de gros 150, hauts de 50 centimètres, larges de 15, véritables petits gorets tout gonflés de poudre. De ceux-là, par chance, beaucoup n'ont pas éclaté. Nous nous amusions beaucoup à parier d'avance : « Éclatera ! N'éclatera pas ! »

Après une journée de ce genre (moyenne d'un obus par 90 secondes), on revient l'esprit vide et bien las. Hier, le bombardement a été plus faible. Malgré tout, on voit arriver avec plaisir l'heure de la relève. Il paraît cependant que ça n'est pas fini : demain nous irons à l'assaut de la tranchée allemande, à 200 mètres. A notre tour d'affronter les mitrailleuses et de couper les fils de fer sous la grêle des balles ! Instants de risque bien courts, d'ailleurs, si longs qu'ils semblent au moment même ! Ne vous en effrayez pas, mon petit ; je verrai bien d'autres choses plus terribles avant la fin. Et tout cela ne m'empêchera pas de revenir, de vous serrer dans mes bras.

Figurez-vous que j'ai reçu tous vos colis, sans qu'il en manque un seul. Nous avons organisé la plus jolie fête qui se puisse imaginer. Partant demain soir aux tranchées boches, je n'ai pas voulu manquer mon Noël.

Donc j'ai dressé un joli sapin, placé vos cadeaux autour, suspendu les boîtes de bonbons aux branches et rassemblé toute ma compagnie. Au-dessus de nous, les grosses marmites passaient et parfois s'écrasaient à 30 mètres en arrière ; mais on ne s'en souciait pas. Mes hommes m'ont écouté avec émotion leur souhaiter la Noël et leur évoquer *le pays limougeot*. Puis plusieurs se mirent à chanter dans leur patois limousin de lentes mélopées où chacun devait entrevoir *le petit coin de chez soi*.

Je n'aurais jamais cru que ce camp d'Arras pût me laisser un souvenir d'impression si profonde ! Tout près, c'est l'ennemi caché, la mort qui veille, les guetteurs épiant dans le noir, les nerfs tendus ; ici le soldat n'est plus qu'un petit Limousin qui se rappelle les dimanches de chez lui, les châtaignes grillées dans l'âtre, sa récolte, son champ, ses bêtes, sa femme et son petiot ! Le tableau du *Rêve*, de Detaille, ce n'est pas ainsi qu'il eût fallu le faire.

Les hommes sont bien là, couchés sur le sol, entre les faisceaux de fusils ; mais, dans le ciel, leur rêve qui passe n'apparaît pas toujours en chevauchées héroïques et en charges, drapeau flottant. Il évoque, plus souvent et plus simplement, un humble coin de terre, quelques arbres, une basse maison et des enfants devant la porte près d'une femme aux yeux voilés. Mes braves Limousins sauront faire leur devoir demain : mais laissons-les, ce soir, *s'impré-*

gner de la petite patrie, la seule qui puisse leur faire comprendre la grande!

A mesure que j'avance dans cette vie de guerre où le songe et le souvenir tiennent tant de place, je sens davantage le besoin d'une atmosphère, d'un cadre, où surgissent, avec le réveil du passé, les pensées qui sont le fond de nous-mêmes. J'avais lu tout cela dans Barrès; mais c'est bien davantage de le sentir!

Excusez-moi, mon petit, de laisser ainsi vaguer mon esprit, mais que voulez-vous? j'abandonne la plume au cours de ma rêverie. Et elle va, passe, s'attarde, ici au coin de poésie qu'elle découvre, puis revient là, toute pleine de ce qu'elle a recueilli sur son chemin, faire rouler ce flot nouveau jusqu'au fond de ma mémoire...

J'en reviens à mon Noël. Pour ne pas laisser attendre mes *poilus*, on a aussitôt tiré les gros lots de la loterie : les montres!

Ces montres! Comme mes Limousins les couvaient de regards d'envie! Elles furent heureusement gagnées par trois pauvres diables qui n'en avaient certainement jamais possédé. J'aurais voulu que vous pussiez voir cet éclair de joie dans leurs bons yeux! L'émoi passé, nous avons distribué blagues, portefeuilles, couteaux, ciseaux, agendas, réchauds, briquets, chaînes de montre, peignes, glaces, etc. Tous reçurent leur lot avec une joie non déguisée. Mais le clou, ce fut les boîtes de

bonbons. Jamais je n'aurais cru pouvoir leur faire tant de plaisir ! Il me semblait revoir ce fameux baptême de village et sa distribution de dragées : chacun voulait sa part et toutes les boîtes furent bien vite enlevées ! Il fallait ensuite les voir venir me trouver et les entendre me dire : « Mon capitaine, je vais expédier la boîte à mon petiot : ce sera son cadeau de Noël ! » Et les plus gourmands enverront, dans leur lettre de demain, la petite cocarde à leur femme. Eux, ils garderont la souvenance !

Très gentiment, mon sous-lieutenant me pria de vous adresser le remerciement de toute la compagnie. Cette soirée-là nous laisse l'impression touchante d'une vraie fête de famille. Voyez-vous, mon petit, c'est une vraie joie de cœur que vous m'avez donnée ! Merci à vous et à ma petite Nicole bien-aimée.

W...,

Capitaine.

LVIII

Julien G..... est parti sergent de réserve. Il a été nommé adjudant, puis sous-lieutenant. Cette jolie lettre nous prouve un fois de plus que le soldat français, si brave et si hardi qu'il soit, sait garder intactes,

à travers les pires épreuves de la guerre, toute sa tendresse et toute sa sentimentalité de race.

RÉVEILLON DE GUERRE

Maman chérie, sœurs aimées, vers le premier de l'an vous recevrez ces lignes qui vous porteront, pour l'année qui va commencer, les vœux de bonheur les plus tendres. Vos vœux, les miens, sont ceux de la France : la Victoire, la Paix, puis le retour de ceux que vous attendez, mon frère aîné et moi.

Prions Dieu qu'il exauce vos souhaits et les miens ! Il les exaucera, vous le savez. La victoire est sûre et le reste aussi : mais prions-le ardemment pour que ce soit rapide. Quelle joie, quel immense bonheur quand on se retrouvera, mes chéries !

Nous sommes rentrés, hier au soir, après trois jours de tranchées. Tout s'est bien passé. Nous faisons cela sans nous en apercevoir : l'habitude !

Nous serons ici pour le réveillon. Étant chef de popote des officiers de deux compagnies, je leur ai préparé un repas de circonstance. Je le vois à l'avance, ce réveillon de soldats : tout le monde sera gai et exubérant. Nous chanterons peut-être comme de grands gosses. Mais, dans le fond de nous-mêmes, le meilleur ne sera pas là, mais auprès de ceux qui, là-bas, nous attendent. Et, pendant bien des minutes, on verra un visage dont les yeux

regarderont en arrière, bien loin, vers des êtres chers !

Ah ! oui, puisse l'année qui va venir apporter la paix dans le monde, arrêter ce torrent de vies qui, jour et nuit s'écoule pour la Patrie, pour la France !

Ce matin, veille de Noël, il neige un peu, c'est de circonstance. Nous ne pouvions avoir un vrai Noël meusien sans un beau manteau de blanche neige.

Naturellement nous irons à la messe de minuit pour bien prier. C'est aussi là notre grande force, la prière. Malheureux, ceux qui ne peuvent pas ou qui ne savent pas prier ! Ils sont bien rares.

Allons, maman adorée, allons mes chères sœurettes, j'allonge mes bras bien fort pour vous entourer toutes dedans et vous embrasser bien plus fort encore !

Julien G...

LIX

Paul H..., lieutenant au 4e colonial, est au feu, en Argonne, depuis le premier jour de la guerre. De Pont-à-Mousson, encore bombardé, et dont le cimetière, labouré par les obus, présente un spectacle horrifiant, Mme H... nous envoie ces deux lettres de son fils :

FAUSSE BATTERIE

Décembre. — Chers parents, bravo ! Les marsouins ont les honneurs de toutes les presses, pour le brillant succès remporté le 20 de ce mois : 1.200 mètres de tranchées prises aux Boches ! Résultat appréciable, qui nous vaudra d'ici peu des résultats encore plus importants.

Tout va bien. On se repose, car l'effort de ces derniers jours a été considérable. Dès que nous serons remis, à nouveau sonnera le mouvement d' « En avant » !

Il a neigé cette nuit, mais à 9 heures le tapis blanc avait disparu. Il ne fait pas très froid.

Ce soir, grand dîner de plus de vingt invités chez le colonel. A l'issue de ce repas, messe de minuit, avec le concours de chanteurs célèbres. Le brave aumônier a bien voulu être des nôtres. Nous avions peur qu'il allât dire sa messe dans un autre coin. Le pauvre a tellement de lignes de tranchées à visiter !

Violent combat sur toute la ligne, mais calme plat depuis 3 heures, car il fait nuit noire et il est à peine 4 heures !

Hier, dans la nuit, nos artilleurs ont installé une fausse batterie dans une grande plaine. Plusieurs canonniers étaient restés à côté jusqu'au passage d'un avion ; ils avaient reçu des instructions pour fuir tous ensemble quand survolerait cet avion. Le coup a merveilleusement réussi. A peine le pilote était-il redescendu, qu'une violente canonnade, de grosses marmites, s'il vous plaît, était dirigée sur la fausse batterie.

A 300 mètres de là, j'admirais tranquillement la justesse du tir ennemi. J'ai bien ri, je vous l'affirme. Quant à l'observateur boche, il devait être enchanté à l'idée qu'il nous détruisait nombre de pièces. Les marmites ainsi envoyées ne nous feront plus de mal. Autant de sauvé !

Mes trente-cinq ans approchent. Ciel ! ce que je deviens vieux ! Vraiment, le temps passe trop vite, même à la guerre, bien que nous ayons eu des journées bigrement longues... et pour cause !

Priez toujours bien la sainte Vierge. Croyez que, de mon côté, je ne l'oublie pas. Je me suis acheté une petite chaînette en argent à laquelle j'ai suspendu ma plaque d'identité et deux médailles.

Je vous embrasse bien affectueusement, de tout mon cœur, comme je vous aime !

Paul H...

UNE MESSE DANS LA GRANGE

Sur le front, 2 heures. — Quelle splendide journée, chers parents! La bonne gelée est venue et le temps est excessivement clair.

Hier soir, charmante soirée. Toute la fanfare du régiment avait été requise ainsi que ses meilleurs artistes, — et il y en a de bons!

A minuit, nous nous sommes rendus à la messe. L'immense grange, où notre brave aumônier avait installé son autel, était pleine de soldats. Tous ceux que le service des tranchées n'employait pas y assistaient. Notre général de brigade en tête de ses officiers d'état-major, puis notre colonel et ses officiers avaient pris place. On ne pouvait mieux imiter l'étable de Bethléem, car nos braves vaches étaient restées tout à côté de l'autel. Des musiciens instrumentistes avaient prêté leurs gracieux concours. En plus, un piano et un harmonium se sont fait entendre, accompagnant nos chanteurs.

La cérémonie, dans son cadre si rustique, était vraiment impressionnante. Plus d'un y est allé de sa petite larme. L'aumônier a prêché à la perfection. Aussi le brave homme en a-t-il été bien récompensé : tous nos officiers et plusieurs centaines d'hommes se sont approchés de la Sainte Table et la communion n'a pas duré moins d'une

demi-heure. Sous la canonnade, très violente à ce moment, c'était fort émouvant.

A 1 heure, nous sommes allés nous coucher; mais, sapristi, combien le froid était pénétrant!

Je me souviendrai toute ma vie de cette messe et beaucoup s'en souviendront comme moi. C'était réellement édifiant de voir tous nos vieux soldats, décrottés tant mal que bien, hâtivement rasés, fichus comme quatre sous, s'approcher du bon Dieu avec des poses naïves et même timides de jeunes premiers communiants! Combien n'avaient pas liquidé leur compte depuis de nombreuses années!

Avant et après la messe, l'aumônier passa dans toutes nos tranchées, même les plus rapprochées des Allemands. A chaque soldat, il remit des dragées et un bon cigare!

Je crois superflu de vous dire combien ce brave homme est aimé, adoré de tous, sans exception aucune.

Depuis ce matin, les avions, amis et ennemis, circulent presque ensemble. Ils ne pourront guère faire d'observations précises, car l'artillerie les oblige à voler très haut. Le calme règne de part et d'autre : à peine un coup de canon de temps en temps.

Puisse l'année 1915 nous donner une éclatante victoire et nous voir tous réunis, en parfaite santé, après délivrance de l'Alsace-Lorraine et aussi de

cette brave et héroïque Belgique. Que Dieu nous prête vie pour assister à toutes ces joies et vous conserve dans votre maison, dans cette chère cité mussipontaine si éprouvée! Vous devez bien en être à votre cinquantième bombardement. Pont-à-Mousson a été la première visitée par les Boches.

Je vous quitte en vous embrassant bien tendrement de tout mon cœur de fils et de frère reconnaissant.

Votre petit soldat,

Paul H...,

Lieutenant au 4e colonial.

LX

LA VEILLÉE DE NOËL D'UN " GANT BLANC "

Cette lettre héroïque et charmante est d'un officier de vingt ans de la promotion des *Gants blancs*. En sa qualité de *Père Système*, ce jeune sous-lieutenant baptisa la promotion de la Croix du Drapeau. Il reste le seul *Montmirail* de sa division... et ils étaient vingt-quatre!

« Pauvres chers vaillants! s'exclame la jeune camarade qui me confie cette lettre, comment acquitterons-nous la dette de reconnaissance envers ces jeunes hommes — hier encore des enfants! — qui meurent pour nous... et de quelle manière! »

25 décembre. — Il est minuit, Mademoiselle et

amie. Et, pour vous écrire, j'enlève à l'instant mes gants blancs (oh! n'admirez pas, le geste n'a rien d'héroïque : mes derniers gants de couleur sont aux mains d'un pauvre pioupiou qui a froid). Je cherche en vain les mots qu'il faudrait pour vous dire la joie et l'émotion que m'a causées votre lettre arrivée le soir d'un bombardement terrible du pauvre village que nous occupons. Cette lettre fut reçue là comme un baume contre tous les énervements et les malédictions possibles. Cette lettre lue, le soir, — j'en demande pardon à votre modestie! — aux officiers de mon bataillon, réconforta les plus abattus, après cette rude journée, et prouva à tous que le cœur des jeunes filles de France est tout simplement admirable de générosité.

Donc, il est minuit. L'honneur et le bonheur que j'ai de commander ma compagnie depuis huit jours (mon capitaine ayant été blessé) me valent le plaisir de vous écrire à cette heure, de la tranchée où, par des prodiges d'astuce, j'ai réussi à allumer une bougie sans que soit éveillée l'attention de ces messieurs d'en face. Ils sont d'ailleurs à une centaine de mètres.

Mes hommes, en sourdine, entonnent le traditionnel : « *Il est né, le divin enfant.* » Le ciel luit d'étoiles... On voudrait rire de tout cela... et on est tout près d'en pleurer!

Pour moi, je pense aux Noëls d'antan, passés en

famille; je pense à l'effort gigantesque à fournir encore, au peu de chance que j'ai d'en sortir vivant; je pense, enfin, que je vis peut-être en cette minute mon dernier Noël...

Du regret, direz-vous?... Non, pas même de la tristesse! Seulement un peu de mélancolie de n'être pas au milieu de tous ceux que j'aime!

Toute la tristesse de mes pensées est pour les meilleurs amis tombés au champ d'honneur et qu'une amitié fidèle avait presque faits mes frères : Allard, Fayolle, autant d'amis chers que je ne reverrai plus!

Ah! quand le soir du 31 juillet, en ma qualité de Père Système de la promotion, j'eus prononcé, au milieu d'un silence religieux, le fameux serment de nous distinguer en ne mourant que gantés de blanc, ce bon Fayolle, qui était bien l'ami le plus enthousiaste que j'aie jamais connu, me disait en souriant :

— Quel effet nous allons produire devant les Boches; ils seront tellement stupéfaits qu'ils ne tireront pas!

Hélas! Pauvre Fayolle! Il a payé cher à sa patrie la dette de son titre de saint-cyrien! Et tous ils tombent autour de moi, semblant se demander quand viendra le tour de leur Père Système pour que *Montmirail,* entrant chez Dieu, soit béni au complet!...

Mais, trêve aux lamentations inutiles, n'est-ce pas? Ne pensons qu'à notre France nécessaire,

impérissable, éternelle ! Et, par cette belle nuit de Noël, croyons plus que jamais à la victoire !...

Il faut encore, Mademoiselle et amie, me pardonner cet affreux gribouillage. Voulez-vous, aussi, me laisser espérer une réponse prochaine et permettre au jeune officier français de baiser très respectueusement la main de la jeune fille de France à l'âme grande et au cœur généreux.

G. V.,

Sous-lieutenant d'infanterie.

Ce vaillant petit Montmirail, après plus de huit mois de lutte incessante, a été tué en héros aux Éparges, dans la nuit du 7 au 8 avril.

LXI

MESSE DE MINUIT

Décembre. — Les artilleurs, dont le groupe était en batterie à moins de 2.000 mètres des tranchées allemandes, voulaient avoir « une messe de minuit ».

Mais comment ? Point de chapelles, point d'églises aux environs, et, de plus, il ne fallait pas songer à s'éloigner des pièces embusquées prêtes à tirer au premier signal du téléphoniste.

Cherchez et vous trouverez ! Les artilleurs eurent vite fait de tenir la solution du problème.

Il fallait d'abord un prêtre, évidemment. A peu de distance était le *n*e régiment de hussards. Nos vaillants canonniers trouvèrent là, couvert de l'ample manteau bleu qui laissait passer le bas d'une soutane, M. l'abbé Z..., « le petit curé des hussards » : un Lorrain, parti avec le régiment aux jours, déjà lointains, où il s'agissait de défendre la Seille.

— Monsieur l'abbé, il nous faut une messe de minuit. Nous autres, les artilleurs, nous sommes toujours loin des églises, mais Noël sans messe, ah ! non ! Mes hommes, dont le moral est merveilleux, auront un réveillon, ils veulent une messe de minuit.....

— Mais, je n'ai pas de chapelle, je n'ai pas d'aumônier !

— Tant pis, je vous enverrai à 15 heures un brigadier et un homme, débrouillez-vous... On vous arrangera un autel et j'espère que nous ne recevrons pas de marmites sur la tête. Allons, c'est entendu, n'est-ce pas ?

A 15 heures, flanqué du brigadier, l'abbé commença la tournée des couvents d'alentour. Les bonnes sœurs lui prêtèrent, ici, un calice ; là, une pierre d'autel ; ailleurs, les ornements qu'on empila dans une taie d'oreiller.

Très tard, dans la nuit, l'aumônier et ses fidèles acolytes, dont la marche avait été ralentie par la

boue dans laquelle leurs chaussures s'enlisaient, arrivèrent enfin, alors que les artilleurs commençaient à désespérer. Vite, ceux-ci firent voir leur chef-d'œuvre : à quelques pas en avant et à droite des pièces admirablement dissimulées et dont il ne fallait pas gêner le tir, un caisson était là, drapé de blanc. Une petite tente improvisée abritait les cierges du vent et..... des regards indiscrets de l'ennemi ! La pierre d'autel est déposée, on déplie les nappes apportées. Il manque bien encore des candélabres ciselés, mais ils sont remplacés par..... des bouteilles dans le goulot desquelles sont plantées des chandelles !

Il est maintenant 23h30. La fusillade incessante devient plus rageuse ; le téléphoniste aux aguets redouble d'attention ; les signaleurs sont prêts. Va-t-on être dérangé ?...

Non, ce sont nos 75 des batteries voisines qui répondent par un terrible feu à volonté. Les 120 se mettent de la partie, et c'est alors l'infernal « rrran ! rrran ! rrran ! » des projectiles.

Un arrêt... La fusillade faiblit... Nouvelle canonnade... puis tout bruit cesse. Les Boches en ont assez !

La messe commence. Le lieutenant, qui la sert, a apporté, sous son manteau, la lanterne sourde dont il projette la clarté sur les pages du missel. Bon ! Voilà les balles qui repassent avec un bruit de ferrailles secouées...

Puer natus est...

Un enfant est né ! Il va renaître encore ici, où il n'aura pas même une étable. C'est le plein air. Ses cathédrales sont détruites, mais un caisson d'artillerie lui est un trône ; les roues boueuses remplaçent les boiseries dorées, et des rondins assemblés tiennent lieu de tapis d'Aubusson. Et voilà qu'à nouveau, remplaçant les orgues absentes, les grands 120 font entendre, une fois de plus, leur voix toute-puissante !

Le froid est vif sous la lune brillante ; le givre recouvre le sol. Mais les cœurs sont chauds et les têtes restent découvertes. Des larmes baignent des yeux qui en ont vu de dures, pourtant, depuis cinq mois ! C'est que chacun pense à tous ceux, à toutes celles qui prient aussi, là-bas, l'Enfant Éternel, au nom de leurs enfants et pour leurs enfants !...

Quel hardi pinceau serait assez maître du clair-obscur pour peindre le prêtre dont la chasuble d'or scintille par moment, tranchant sur le fond blanc des linges et les rangs serrés et noirs des assistants ? Quel mystique saurait nous faire voir ce « Génie du Christianisme ? » Ce sont des émotions que comprendront mal ceux qui n'ont pas senti de près les grandeurs des jours homériques que nous vivons.

La messe s'achève ; on se fusille toujours aux tranchées, les balles continuent à siffler, et alors le

« Notre Père » et le « Je vous salue, Marie » sont récités par tous, pour la France, pour ceux qui sont tombés, pour ceux qui tomberont...

Le long des haies, on s'éparpille, chacun regagne son « trou », tandis que les canons, continuant leur travail, illuminent l'espace d'immenses éclairs jaunâtres. Ils sonnent, à leur manière, la sortie de la messe, tout en éclairant la route pour les fidèles heureux de leur inoubliable messe de minuit.

Z...,

Aumônier volontaire dans les hussards.

LXII

A....., le soutien de la famille, est au feu. Le cadet, âgé de dix-sept ans, veut s'engager. Et, veuve, la pauvre maman reste avec trois autres enfants : deux sont sans travail, et la dernière petite, la poupée de la maison, vient d'avoir cinq ans. Jeté loin du nid par l'orage, le grand frère n'oublie pas la nichée. Voici ce qu'il écrit à sa mère le jour de Noël :

POUR QUE LA PETITE POUPÉE AIT SON NOËL

Décembre 1914. — Ma chère Maman, je n'ai pu t'écrire plus tôt, attendu que nous arrivons seulement de la tranchée. Cette fois nous sommes restés cinq jours de suite. Aujourd'hui, repos. Inutile de te dire que la vie est toujours la même : tranchée

le jour, tranchée la nuit, tranchée partout avec de l'eau..... et comment !

Il ne faut pas pleurer parce que je suis à ramasser des blessés et que, ma foi, il y a un peu de danger. On fait attention en rampant et toutes les balles qui sifflent ne sont pas pour vous : ils sont si maladroits, ces Boches ! D'ailleurs, il faut faire son devoir. Les malheureux qui sont blessés nous attendent avec impatience et, quand ils nous voient arriver, si tu entendais leurs remerciements de ne pas être pris par les Boches ! Ça récompense de tout !

Peu de nouvelles. Rien de transcendant. C'est long !

Moi qui disais que la guerre finirait à Noël, je me faisais attraper par tous les camarades qui voyaient tout bâclé en deux mois. J'étais encore loin de la vérité, puisque nous voici fin décembre et que rien n'est près de finir. Les Boches sont encore chez nous ! A mon avis cela peut durer encore bien des mois avant que ne se produisent des événements qui feront changer la face des choses.

Je pense que Noël ne sera guère joyeux pour toi. Fais quelque chose, si peu que ce soit, pour les enfants. Notre petite poupée sera si heureuse d'avoir son Noël !

D'après ce que je vois, nous ferons notre Noël, nous autres, dans la tranchée, et nous n'aurons pas de cheminée pour mettre notre sabot.

Quant à mes devoirs religieux, ne t'inquiète pas : si je peux communier pour la Noël, je le ferai. Si la prière seule te console et te soutient, moi aussi le Bon Dieu me soutient dans mon devoir. Par moment, c'est dur, très dur le devoir ! Je m'efforce de faire le plus possible par charité pour le prochain et malheureusement je fais encore bien peu de chose. Sans Dieu je n'y arriverais pas !

Continue à te soigner comme je le désire et achète si tu peux une barrique de vin.

La santé est bonne ainsi que le moral et l'appétit. Bons baisers.

A.....

LXIII

Dans l'expression de son ardent amour de la Patrie, cette si courte messive, écho déjà lointain de l'année enfuie, m'apparaît belle par son esprit de sacrifice librement consenti, par sa soumission anticipée à toutes les douleurs possibles !

PERSONNE N'AURA LE DROIT DE PLEURER...

26 décembre 1914. — Mes chers parents, cette fois, je ne serai pas, comme quand j'étais petit, à Toulouse, le premier à vous embrasser le matin du jour de l'an !

Mon regret est grand, le vôtre aussi. Mais pensez un peu aux parents de beaucoup de mes camarades, aux parents qui, à l'heure actuelle, savent qu'ils ne verront plus les enfants qui leur sont si chers ! Leurs fils dorment là-bas et qui sait où ? Ils ne voient pas 1915 !

Donc soyez comme moi courageux et heureux de voir arriver la nouvelle année. Avec elle viendront la Victoire, l'écrasement de l'Allemagne, puis la Paix. Alors avec une joie immense nous nous retrouverons tous, j'espère. *Et s'il en manque, personne n'aura le droit de pleurer, même pas la maman, la douce maman, que l'on appelle toujours en tombant sur le champ d'honneur ! Ce sera à votre tour, pour la Patrie, de ressentir autant de souffrances morales que l'absent aura subi de souffrances corporelles !*

Je vous embrasse tous affectueusement et je confie à cette lettre mes vœux de santé et de bonheur..... avec toute ma tendresse !

Ch. D.

LXIV

L'HÉROISME C'EST LE SANG-FROID !

Aujourd'hui, dernier jour de cette terrible année, je suis entièrement avec toi. J'ai pensé à toi toute

cette nuit. Je ne pouvais dormir, car les Boches ont envoyé, par rafales de quatre, plus de cent marmites sur une batterie de 75 située sur une crête, au bout de notre jardin. Cette batterie n'a d'ailleurs eu aucun mal.

Tu me demandes de te signaler nos actions d'éclat. *Mais ici l'héroïsme est de tous les instants* et il consiste en un sang-froid tout passif. Il faut, quand on pulvérise la maison, garder son empire sur soi-même et s'en aller tranquillement, sous une pluie de fer continuelle, relever les morts et les blessés ; il faut, au milieu du tapage infernal de deux artilleries adverses, faire 12 kilomètres dans les ravins et les boyaux inondés ; il faut, de l'eau jusqu'aux genoux, passer là les quarante-huit heures de service...

En ce moment mes hommes sont employés à des travaux de sape : on y travaille parfois à 6 mètres de l'ennemi *qu'on entend sans jamais le voir*. Une pelle qui se lève reçoit des balles, ou bien c'est une grenade à main qui tombe et éclate, ou un obus qui éboule la tranchée. *On retire les morts et les blessés, puis on recommence!*

Hier, dans une sape, mes hommes sont arrivés sur une mine de 50 kilos de poudre, préparée par les Allemands. On a vite coupé la mèche et l'on a gardé la poudre pour les faire sauter.

Après quarante-huit heures de service, trempés et transis, nous rentrons pour un repos de deux

jours ; mais ce repos est encore moins agréable que le service de première ligne. En effet, c'est surtout en seconde ligne et ici, où se trouve notre artillerie, que nous subissons le feu de l'artillerie lourde des Boches.

Avant-hier une marmite est tombée sur la maison du colonel... éventrant cette maison, tuant un artilleur, brisant la jambe du maréchal des logis adjoint, scalpant le cuisinier, contusionnant le colonel et les officiers de son bureau.

Malgré cela on continue à faire des « états », à noircir de la paperasse comme en temps de paix.

Quand le bombardement fait rage, un planton descend dans la cave où nous sommes.

— On vous demande chez le colonel !

Et on y va. Sous le sifflement des obus, on fait un rapport et on présente sa « situation », comme si on était à la « Pépinière ».

Voilà nos actions d'éclat, humbles et modestes, mais qui exigent, parfois, un plus gros effort que de charger pendant dix minutes sous les balles, en hurlant.

Pour comprendre tout cela, il faut avoir entendu le *pfchuït* de l'obus qui fond droit sur vous, puis le bruit de son explosion, pareil à un tombereau de pierres qu'on décharge ; il faut avoir entendu le tintinnabulement des tuiles qui volent et le crépitement des éclats. Parfois la marmite semble n'avoir pas éclaté ; la maison sur laquelle elle est tombée

est toujours debout. Mais, au bout de plusieurs minutes, une fumée noire monte, s'épaissit, et cette maison tout entière brûle en quelques instants. C'est l'effet de la bombe incendiaire ; nous la connaissons à ce qu'elle imite, en arrivant, le bruit du « Métro ».

A ce jeu-là le soldat de tranchée montre certes du courage ; mais pas plus que le cuisinier en train d'éplucher ses patates dans la cour, l'ordonnance qui soigne son cheval, le planton de garde à la porte, ou l'infirmier occupé à badigeonner d'iode la poitrine d'un malade. *Ce courage, toute l'armée l'a,* oui toute l'armée qui, pendant des semaines, des mois, vit, s'administre et manœuvre comme à la caserne.

Hier, devant la porte de mon poste de secours, des shrapnels sifflaient, suivant un convoi, qui, après avoir défilé sur une crête à la vue de l'ennemi, descendait la rue du village. Au milieu de cette rue une compagnie de chasseurs à pied faisait l'exercice.

— A droite... par quatre, l'arme sur l'épaule droite ! En avant, marche !

Et pas un ne baissait la tête. C'est l'ordre : à 13h30, les troupes seront assemblées en armes devant leurs cantonnements et feront, sous la surveillance des commandants de compagnie, les mouvements de l'école de section.

Et l'ordre est exécuté en dépit du danger.

Voilà le courage, voilà la discipline de notre armée! Comment douterions-nous, après cela? Nous *aurons les Boches, quand l'heure sera venue.*

LE PRESSENTIMENT DE LA VICTOIRE

D'ailleurs, on avance ici méthodiquement, mais lentement. Pas à pas la puissance allemande recule devant l'énergie et l'indignation françaises. *La victoire ne peut nous échapper.*

Si tu savais quelle joie c'est pour moi, *cette preuve de notre force,* pour moi qui ai pleuré du haut de ma pauvre jument blanche qu'ils m'ont tuée entre les jambes, lorsque, en août, au sud de Valenciennes, entourés de toutes parts, nous reculions devant leur avance implacable. Je voyais la France ouverte, Paris assiégé, mon foyer détruit. *Et maintenant c'est nous qui attaquons et nous les sentons faiblir!* Ce sera une gloire pour la 84e division territoriale d'avoir toujours été sur le front. *Qu'importe si les récompenses vont à d'autres, nous aurons été parmi les ouvriers de la victoire!*

Cette victoire, je la devine prochaine, ma bien-aimée, parce que mon esprit et mon cœur s'élancent vers toi; parce que je souhaite et souhaite ardemment notre réunion prochaine. *Nous pleurerons un instant sur nos épreuves, puis nous repartirons hardis, joyeux, vers l'avenir. Et la reconstruction*

de notre foyer, avec cent mille autres, sera la reconstruction et le relèvement de la France meurtrie, mais enfin triomphante!

H.-K.,

Médecin aide-major de 1re classe.

LXV

TROIS LETTRES DU PETIT CARLOT

Quoique *le petit Carlot* n'ait que *dix-huit ans*, — il est de la classe 1916! — il n'a pas hésité à s'engager pour rejoindre, sur la ligne de feu, son *grand* frère, — un sergent de vingt ans!

Qui pourra, sans émotion profonde, sans larmes dans les yeux, lire les trois lettres charmantes de ce brave enfant tout frémissant de jeunesse et d'enthousiasme?

I

PREMIÈRE NUIT DANS LA TRANCHÉE

Dimanche, 10 décembre. — Mon cher papa et ma chère maman, depuis mercredi je suis incorporé dans ma compagnie avec les vieux poilus. Ils sont très gentils pour moi, sachant que je suis le frère du jeune fourrier de la 5e.

Que de chemin nous avons parcouru depuis ce jour-là et que de choses se sont passées ! Je vous dirai seulement que les journées du 17 et du 18 décembre pourront, à jamais, compter dans mes souvenirs, si Dieu le permet, car c'est à ce moment que j'ai reçu le baptême du feu !

Alleluia! Alleluia! Sonnez cloches et carillons! Mais ce n'est pas un nouveau-né que vous annoncez : c'est la joie d'un jeune soldat qui vient de risquer sa vie pour sa chère Patrie !

Que je suis heureux et fier d'avoir reçu le baptême du feu ! Il me semble maintenant que je suis tout autre qu'avant, plus courageux, plus endurci à la fatigue et à la souffrance !

Je suis mieux partagé que bien d'autres, car j'ai la foi. Quand on a un idéal pur et élevé devant soi, l'image sacrée de la Patrie, on supporte mieux toutes les épreuves !

Je suis parti avec un mal aux pieds atroce. Mes chaussures étaient devenues trop petites à force d'être dans l'humidité. Mon talon droit est excessivement enflé et douloureux ; mon talon gauche est écorché. Malgré cela *je n'ai pas lâché* mon régiment, tenant absolument à faire l'attaque avec les camarades.

Jeudi matin nous avons pris part à cette attaque. C'est là que j'ai vu les premières marmites et crapouillauds tomber à 250 mètres de la section. Mais ce ne fut pas le plus dur, car nous étions en réserve.

L'après-midi nous avons filé de l'autre côté d'A..... pour une autre attaque de nuit.

J'ai donc passé cette première nuit dans les tranchées. Les bombes et les obus boches avaient fait, dans notre cabane, des fenêtres où, je vous prie de le croire, l'air passait à volonté. J'étais couché sur des culs de bouteilles cassées, la tête sur mon sac. Ça ne fait rien, on dort bien au son du canon! Il y avait pourtant un peu trop d'air, et souvent le froid nous réveillait. Nous avons passé là un jour et une nuit avec des braves marsouins. L'après-midi il est tombé de la *flotte* et nous avons dû nous ramasser au fond d'un boyau dans une autre cabane inachevée. Toujours ingénieux, nous avons installé sur des perches nos toiles de tentes. Comme ça nous n'étions pas trop mal. Et nous en avons fumé des pipes!

J'oubliais de vous dire que, malheureusement, nous avons perdu un jeune engagé volontaire. Il a reçu dans la tranchée une balle en pleine face, au moment ou il regardait par le créneau. Quelle tristesse!

Au revoir, mes bien-aimés parents; nous sommes en cantonnement d'alerte et nous pouvons filer d'un moment à l'autre.

II

PAUVRE PETIT GARS!

Mercredi, 23 décembre. Hôpital N° ... — Après les heures de bonheur viennent les heures de tristesse et il en est du métier militaire comme des autres, malheureusement! Oui, après les joies du baptême du feu, après l'ivresse des premiers combats, combien il est cruel pour le soldat de se sentir incapable de suivre ses amis et de continuer l'œuvre si bien commencée! Non, on ne peut s'imaginer ce que ça vous fait de se séparer de ses vieux camarades de misère, d'abandonner cette vie rude de militaire avec ses risques et ses imprévus, vie instable et qui pourtant a bien des charmes quand on sait s'y accommoder en vrai Français!

Je suis, hélas! dans ce cas-là. J'ai quitté mon régiment le lundi 21 et pour une raison stupide : une excoriation du pied droit en plein dans le talon, provenant de mes chaussures devenues trop petites par suite de l'humidité. Le pied gauche a été aussi un peu atteint. Depuis le début je souffrais; or, nous n'avons pas cessé de faire des marches très longues et très pénibles. Pas une seule fois je n'ai failli en route, quoique boitant beaucoup; pendant dix jours j'ai suivi mon régiment et c'est comme vous le savez, pendant ces dix jours que j'ai reçu le baptême du feu.

Après être sortis des tranchées, nous sommes allés à V... et là, un beau matin, Olivier est venu me voir à mon cantonnement. Je lui montre mon pied et il me dit :

— Mon vieux, il faut aller trouver le Dr G... Il te dira ce qu'il y a à faire. Tu as le pied dans un vilain état !

Je suis parti trouver le Dr G... qui m'a déclaré aussitôt :

— Mon pauv' petit gars, tu ne peux plus marcher avec ça ! Tu as été même bien courageux de venir jusqu'ici !

Et je l'ai entendu dire au caporal infirmier :

— Évacué !

Quand j'ai entendu ce mot-là, ça m'a fait froid au cœur. J'ai senti que les larmes me venaient aux yeux. Je pleurais de rage à la pensée d'être immobilisé pour une chose aussi bête. En vain j'avais réclamé plusieurs fois pour avoir des chaussures grandes. On me répondait : « La voiture est vide ! » Et alors je continuais ma route quand même !

J'ai donc été évacué d'abord sur B.., puis sur S... où j'ai passé ma première nuit. Et maintenant me voici à T... Hier nous avons dû faire 10 kilomètres sur nos pauvres pattes pour venir de S... ici. Nous étions cinq.

Oh ! ce n'est pas qu'ici nous soyons malheureux au point de vue physique : bien nourris, bien logés, chaudement couchés, nous sommes comme des rois !

Mais, si mon corps ne souffre plus, je ne saurais par contre vous dire *tout ce que je souffre au point de vue moral! Grande est ma détresse et à chaque instant je revois les heureux moments écoulés là-bas avec le régiment, ma nouvelle famille! Tout mon passé défile devant mes yeux et je sens mon cœur se gonfler de colère et d'impuissance. Oh! être ici, se sentir bien au chaud, à l'abri des balles et des marmites pendant que les autres, là-bas, souffrent et sont dans le péril, c'est horrible,* n'est-ce pas? Oh! j'aimerais mieux passer encore mes nuits dans les tranchées, couché sur des « culs de bouteilles » et grelottant de froid, mais riant et plaisantant avec eux! Que voulez-vous, *on se fait à la misère*, c'est extraordinaire, et, *à force de s'y faire, on en vient à l'aimer!*

Ce qui me désole le plus c'est que je suis parti *au bon moment*. Je vais *rater l'attaque* et je perds une belle occasion pour essayer de gagner mes premiers galons.

Vous tous qui vous intéressez à moi, priez Dieu avec ferveur afin qu'il m'accorde une prompte guérison. Ici je meurs d'ennui. En ce jour de Noël, ayez spécialement un petit souvenir pour moi... J'aurais bien voulu être avec mes camarades dans la nuit du 25 décembre, car nous aurions chanté, nous aussi, le beau Noël d'Adam.

J'espère bien qu'au 1er janvier j'aurai rejoint mon régiment afin de souhaiter la bonne année aux

Boches et de leur envoyer en cadeau quelques bons pruneaux d'Agen...

III

RÊVE DE GLOIRE

30 décembre 1914. — Nous avançons sur tout le front, mais combien lentement, 500 à 600 mètres par jour! C'est toujours cette interminable guerre de tranchées; mais la prise d'une ou deux de ces tranchées suffit pour démoraliser profondément nos adversaires. Ils ne se font plus d'illusions sur l'issue de la lutte et savent très bien quel sort les attend pour le printemps prochain. C'est pourquoi ils essaient de résister et de nous disputer quelque méchant bout de terrain. Ils espèrent ainsi retarder la victoire et nous décourager. Mais comme nous disons : « Rien à faire ! » Ils ont beau nous appeler « Kamarades », nous connaissons maintenant leur mentalité hypocrite. *Nous irons jusqu'au bout, nous les écraserons !*

Le temps, les routes, les chemins, la saison ne sont pas propices à une offensive vraiment active de notre part. Aussi devons-nous nous résigner à demeurer terrés encore jusqu'au printemps et à continuer la guerre d'usure prescrite par notre généralissime ! Mais, dès que les beaux jours vien-

dront, les Boches verront si nous sommes « Kamarades ». Ce sera enfin la libération du territoire, la résurrection de l'héroïque Belgique, puis la marche foudroyante sur Berlin, où nous nous rencontrerons avec les Russes !

Puisse le soleil de 1915 éclairer ce beau jour de fête. Dieu qui sait les intentions droites de la France ne peut manquer d'exaucer nos prières et il nous protégera toujours !

Je vous embrasse comme je vous aime.

Votre petit

CARLOT,

Engagé volontaire de la classe 1916.

JANVIER

LXVI

Le soldat français est homme de ressources. En danger, il sait tirer profit de la moindre circonstance. On le verra une fois de plus par cet épisode que me communique M. Guimberteau (de Montargis), ancien combattant de 1870.

LA POULE AU POT

Le commandant me chargea d'aller reconnaître une ferme qui se trouvait près d'un bois, entre l'ennemi et nous.

— Prenez avec vous quelques hommes, me dit-il, et... si vous découvrez, par hasard, quelques volailles, ça fera notre souper.

Me voilà parti avec mes hommes à travers bois. Arrivés dans le voisinage de la ferme, je dis aux camarades :

— Je vais y aller seul, mieux vaut ne pas se risquer tous à la fois ; ayez l'œil sur moi au moindre signal.

Je file le long des murs, me faisant tout petit ;

j'arrive près de la porte et j'entre dans une grande cour.

Quelques poules gloussent dans un coin. J'avance toujours. Voyant l'entrée de la cave ouverte, je pense qu'un verre de boisson ne me fera pas de mal.

Je descends. Mes yeux pleins de lumière ne distinguent rien... Quand, arrivé aux dernières marches, je sens une grosse main me saisir le cou... Je tombe au milieu de cinq Boches en train de se remplir copieusement !

Me désarmer, me fouiller, me soulager de mon porte-monnaie, est l'affaire d'un instant, et je me trouve prisonnier...

Sans perdre la tête, voyant les Allemands avaler rasades sur rasades, je leur fais comprendre que mon gosier est bien sec. Ils me passent à boire. Quand tout le monde est bien rafraîchi, en route ! Le chef boche en avant, moi ensuite. Les autres, par derrière, portaient mes armes et trois ou quatre poules, attachées à la corde qui venait de les étrangler.

Nous arrivons sur la route et mon regard se porte naturellement vers la lisière du bois. J'aperçois là, dissimulés, mes camarades qui me font signe de me coucher par terre. Je leur montre comme je peux que j'ai compris. A ce moment, un des Boches, plus éméché que les autres, perd l'équilibre, tombe avec les poules et mon fusil. On

s'arrête pour relever le *Kamarade* et j'en profite pour dénouer un de mes souliers.

A peine a-t-on repris la marche que mon cordon de soulier se défait tout entier. Je trébuche d'abord, puis je mets un genou à terre pour le rattacher. Tout à coup, je m'aplatis.

Pan ! Pan ! Pan !

Ce sont mes copains qui tirent. Trois Boches sont abattus. Les deux autres prennent la poudre d'escampette.

Je ramasse mon fusil... et les poules ! En quelques bonds, je rejoins mes camarades dans le bois.

Nous sommes rentrés tranquillement. Le soir il y a eu poule au pot, non seulement pour les officiers, mais pour toute mon escouade !

Alphonse L...,

Caporal.

Le caporal L... a vingt-trois ans. Orphelin de mère, délaissé par son père, il a travaillé à peu près seul et, après de bonnes études, il a obtenu sans peine son diplôme de bachelier. Notre jeune caporal était sous les drapeaux à Toul, quand fut déclarée la guerre. Depuis le premier jour et presque sur tout le front, il s'est battu bravement. Blessé à Ypres, à peine convalescent, il vient de repartir. Rien ne saurait altérer l'humeur douce, mais cependant vive et gaie, de ce petit héros,

LXVII

M. l'abbé Coulomère, curé de E..., nous envoie ces trois lettres de jeunes et bons paroissiens.

Les deux premières lettres m'apparaissent belles d'émotion et de fierté, belles d'espoir, de confiance et d'enthousiasme. Je ne crois pas qu'on puisse, mieux et plus simplement, dire quel idéal de gloire, né du souvenir et de la tradition du passé, ranime et soutient sans trêve le soldat de France dans les pires épreuves.

I

UN BRAVE MARSOUIN

Chers parents, j'ai été nommé sergent pour faits d'armes. De plus, ma bonne conduite dans une autre circonstance m'a fait proposer pour la médaille militaire.

Je n'ai pas voulu vous en parler avant de connaître le résultat de la proposition. Or, tout à l'heure, j'ai été appelé et félicité par le capitaine et le lieutenant. Ils m'ont annoncé que j'étais maintenu pour la médaille et que j'allais être décoré prochainement par le colonel.

Vous dire mon bonheur est impossible ! J'espère que vous aurez aussi votre part de joie en apprenant cette heureuse nouvelle.

Vous pourrez l'annoncer à ceux que vous con-

naissez. Vous pourrez également leur dire que, si j'ai fait la forte tête, *je viens de racheter mon passé !*

Toi, cher père, qui es un vrai patriote, dis-moi si tu es content ?

Ces belles récompenses effacent toutes les souffrances que j'ai endurées. Je ne regrette pas le sang que j'ai versé pour la France.

N'oubliez pas de raconter ça au facteur Villeneuve, lui qui a été aussi un brave marsouin ! Je suis sûr qu'il va dire : « Ça, c'est du bon travail de marsouin ! Vive la coloniale ! »

II

MON RÊVE D'ENFANT

Lettre du même :

Chers parents, j'ai été légèrement blessé à la cuisse, il y a deux jours, par un éclat d'obus. *Ce ne sera rien !* Un peu de teinture d'iode là-dessus, un ou deux jours de repos, et *j'achèverai de me guérir dans les tranchées*. J'ai eu *une veine formidable,* car j'aurais pu avoir la cuisse brisée.

Confiant dans mon étoile, je commence à croire que la mort m'épargne. J'ai vu la camarde de bien près, mais j'en suis réchappé. *Le tout est de n'avoir pas peur*.

Je vous ai envoyé, il y a quatre jours, une lettre

recommandée. Elle contient mes ordres du grand quartier général et du régiment. Mettez-les en lieu sûr pour que je les retrouve plus tard. *Ce sera la consolation de mes vieux jours de lire ces quelques lignes;* ce sera aussi un souvenir précieux, *une chère relique* qui me rappelera mes exploits de marsouin.

Ces papiers contiennent, en effet, *la réalisation de mes plus beaux rêves d'enfant*. Tout petiot encore, *j'allais à l'école en songeant à ce qu'ont fait les héros d'autrefois, ceux dont les noms sont inscrits dans l'histoire de France. Je brûlais d'accomplir des faits d'armes, de gagner des galons sur les champs de bataille. Grâce à Dieu, j'ai pu réussir !*

Je n'envie plus qu'une chose à présent : *ne pas tomber avant d'avoir chassé les Allemands de France ! Alors seulement je croirai avoir rempli tout mon devoir de soldat français et pourrai mourir tranquille.*

Joseph S...,

Sergent au 10e colonial.

LXVIII

ÉCHAPPÉ BELLE !

Cette lettre-ci, également envoyée par M. l'abbé Coulomère, nous jette dès les premiers mots en pleine action. On ne lit pas, on vit la scène.

Décembre. — Cher Monsieur le Curé, le 19 de ce mois, je l'ai, je vous assure, échappé belle !

Vers 8 heures du matin, nous arrivons dans nos tranchées, après avoir marché toute la nuit sous une pluie battante. Nous avions de la boue jusqu'à mi-jambe. Aussitôt le canon commence à pétarder sur lès tranchées boches, qui étaient les unes à 50 mètres, les autres à 100 mètres de nous. Une trentaine de nos canons ont craché pendant une heure sans discontinuer. Tout d'un coup, en trois régiments de plus de 4.000 hommes, nous sortons de nos tranchées, et, à la baïonnette, nous nous précipitons dans les trous des Allemands.

Ce fut épouvantable. Je m'en suis tiré sans une égratignure.

La nuit suivante j'ai risqué encore plus. J'étais dans ma tranchée avec sept ou huit hommes. Soudain, voilà la contre-attaque ! Les Boches, en chantant *Vivent lés Francés !* et *Auprès de ma blonde,* sautent dans mon boyau.

Un camarade, à un pas de moi, — car nous ne pouvions tenir qu'un de face dans la tranchée, — est pris par un Allemand qui veut le faire prisonnier. Alors il crie : « A moi, Salazar ! »

Ah ! les baïonnettes, ce qu'elles ont travaillé ! Nous avons fait quatre prisonniers et nous avons tué tous les autres. Aucun de mon escouade n'a été touché.

Par exemple, jamais nous n'avons été aussi fatigués.

Je suis resté dans la tranchée avec mes copains toute la nuit avec de la boue et du sang jusqu'aux genoux.

J'avais avec moi trois blessés allemands pris par nous. Un de mes hommes, exaspéré par ce rude combat, criait de massacrer tout. Je n'ai pas voulu, car les Boches étaient à mes genoux et l'un d'eux criait : « Pardon, *Mossieu,* pardon ! »

Je lui dis :

— Ah ! si tu étais Guillaume, ce serait vite fait de toi, cochon ! »

— Ah ! oui, oui, répète-t-il, *Guilloûme dô !* Et il se mit à rire.

A un autre je dis :

— Donne-moi ton casque pour ma fiancée !

Il me fait signe qu'il ne comprend pas.

Alors je lui prends son casque. Mais après je le lui ai remis : j'en étais embarrassé.

Le capitaine m'a fait appeler, hier au soir, m'a

félicité et m'a dit : « Je vous propose comme sergent et pour être mis à l'ordre du jour. »

Depuis ce temps-là, je ne me porte que mieux ! Priez toujours pour moi, Monsieur le curé.

Henri S...,

Caporal au 10e colonial.

LXIX

Parti sergent, puis promu adjudant et sous-lieutenant pour faits de guerre, P. M., l'officier dont nous publions la lettre ci-dessous, est d'une famille très connue dans le Nord. Son père et ses oncles sont de gros industriels de Roubaix-Tourcoing — à qui les Allemands ont volé pour des millions de lainages et de draperies. — P. M. a, sous les drapeaux, trois frères, un beau-frère et de nombreux cousins.

Le plus jeune des trois, M... souffrait d'une maladie de cœur. Un certificat de médecin militaire lui interdisait l'armée. Mais l'exemple de son aîné, un héros, surexcitait son imagination, lui bouleversait l'âme, ne lui laissait aucun repos. Donc, le cadet, à force d'instances, arrache à ses parents, désolés et cependant ravis, l'autorisation de s'engager ; puis aussitôt il déchire son certificat. Au régiment, dans l'examen d'entrée forcément hâtif, ce jeune cœur trop ardent ne fut pas ausculté. Et le jeune André M...., accepté, se trouve actuellement au ...e d'infanterie.

Qui admirer le plus ? L'aîné si simplement brave, le cadet enthousiaste, ou les parents qui sacrifient à la patrie leur tendresse familiale et le dernier espoir de leur race ?

Une femme du peuple, — nous raconte celui qui nous envoie cette lettre, — ignorant tant d'abnégation, grommelait naguère devant la mère de ces fils admirables :

— Oh ! les riches, ça trouve toujours des *filons !*

Cette femme disait vrai. Ce sera l'honneur des familles françaises, riches ou pauvres, d'avoir eu, dans cette guerre, tous leurs fils côte à côte, mangeant le même pain, luttant dans la même boue, frémissant des mêmes angoisses et trouvant *le même filon*, le filon de l'héroïsme et de la gloire !



Voici la lettre de P. M.... l'aîné, à l'un de ses frères :

UNE RUÉE SAUVAGE

18 janvier 1915. — Je n'écris pas à père et mère aujourd'hui. Tu leur diras que je suis déjà complètement remis des fatigues physiques que j'ai eu à endurer ces derniers jours. Une seule souffrance me reste : le souvenir de tous ces braves tombés à l'ennemi et pour qui, je n'en doute pas, tu pries avec ardeur.

Ce matin, à la compagnie, on a fait chanter une messe de *Requiem* pour nos chers disparus. Certains ont aussi communié. J'étais naturellement du nombre. Les six derniers jours que j'ai passés en tranchée de première ligne furent pour moi les heures les plus tragiques que j'aie vécues depuis le début de la guerre.

En voici un résumé restreint.

La nuit du 9 au 10 de ce mois, vers 2 heures, le régiment, alors en seconde ligne, reçoit l'ordre d'aller relever le ...e. La position était on ne peut plus difficile.

Nous arrivons à nos emplacements vers 3 heures du matin. La 6e compagnie du régiment, dans une tranchée en forme d'Y, n'était séparée que par une barricade construite avec sacs, fusils, etc. Ma section se trouvait dans cette tranchée, plus à droite.

Au petit jour, plus d'une compagnie boche s'amène en gueulant et attaque par colonne de quatre, Nous les mitraillons et fusillons ; ils perdent au moins deux sections et les autres fichent le camp, criant et abandonnant leurs équipements. Cette première contre-attaque est ainsi repoussée.

Vers 3 heures de l'après-midi, ils recommencent et se précipitent sur notre front. Tu parles d'une boucherie ! On les démolit presque tous. Mais, le soir, vers 5 heures, tous les Boches qui se trouvent dans les tranchées se ruent sur la 6e compagnie et la forcent à reculer un peu après lui avoir fait perdre quatre-vingt-onze hommes. Les Boches occupent le fortin dont tu auras entendu parler dans les communiqués officiels, car c'était notre secteur avec la ferme B... On se canarde à bout portant et les artilleurs s'envoient réciproquement des marmites.

Les Boches étaient satisfaits, mais pas nous !

A 1 heure du matin, la nuit suivante, je reçois

l'ordre de lançer ma section à la baïonnette et de m'emparer de l'emplacement perdu.

Je fais sortir mes hommes de la tranchée, je dégaine mon sabre de la main droite, je tiens mon revolver chargé dans la main gauche et je lance rageusement le commandement : « En avant ! »

Les Boches envoient une fusée et nous éclairent. Mes hommes crient ; les uns tombent frappés de balles ; d'autres s'embarrassent dans les fils de fer (car il est prudent d'en mettre en avant de ses tranchées) ; plusieurs sont tués sur place.

DANS UN TROU DE MARMITE

Quant à moi j'ai une chance inouïe. L'ennemi me fusille. J'avance toujours vers la droite et j'aperçois un trou de marmite dans lequel je saute. Deux hommes m'ont suivi. Je me trouve donc à hauteur de la tranchée ennemie et les Boches ne peuvent plus me voir. Mais ils savent que je suis près d'eux.

— Ah ! ah ! *Kamarades !* s'exclament-ils. Et ils me blaguent en allemand.

L'un d'eux me crie :

— Rendez-vous !

Je ne réponds pas.

J'ai mon revolver braqué ; je vois les baïonnettes boches qui dépassent et ils s'éclairent toujours en envoyant des fusées..

Pour me tuer il faut qu'ils sortent la tête et dirigent leurs fusils vers la gauche, car la partie de leur tranchée en avant de moi n'est pas occupée, — je ne sais par quel hasard providentiel ! Il y a une longueur de 5 mètres vide d'Allemands.

Rusés, ils envoient par leur gauche sept hommes qui s'avancent en rampant pour me contourner par derrière.

Cette fois je me sens perdu. Un des deux soldats qui m'avaient suivi, un jeune bleu de la classe 14, me dit !

— Mon lieutenant, partons, ils vont nous tuer !

Pauvre gosse ! Je ne pensais plus qu'à une chose : « Que vont dire père, mère et Mancette quand ils apprendront ma disparition. »

Je risque une dernière chance et, dirigeant ma voix vers les tranchées françaises, je crie quatre ou cinq fois : « En avant ! »

Un homme de ma section, ayant reconnu ma voix, accourt vers moi. Nous voilà quatre ! Que faire contre toutes ces baïonnettes pointées sur nous ?

Par bonheur, la patrouille boche, qui se trouvait à 7 ou 8 mètres de nous et qui devait nous contourner, a eu peur quand j'ai crié et elle s'est arrêtée. Le renfort ne m'arrivant pas, — et cela ne m'a pas étonné quand je suis rentré ! — je pense à mon scapulaire. Je me mets sous la protection de la sainte Vierge et, debout, sous une pluie de

balles, je me replie à toute vitesse. Les deux hommes qui m'avaient accompagné me suivent, mais sont touchés.

Je rentre dans la tranchée. Les survivants de ma section s'avancent vers moi, me félicitant, me disant qu'ils me croyaient mort, mais que, si j'étais resté, ils seraient allés chercher mon corps pour me faire enterrer.

Je fais l'appel. Mes hommes ne sont plus que treize, gradés compris. Les autres sont là, étendus et pourrissant sur place. C'est triste !

Mon cher frère, tu vois que toutes tes prières sont exaucées : c'est miraculeusement que j'ai échappé à la mort.

Je t'ai écrit longuement, car je sais que tu aimes les histoires de guerre. Quand, à ton tour, tu écriras à André, dis-lui, pauvre petiot, qu'il ne se dépêche pas tant de venir sur le front : c'est parfois tragique ! Après cette charge, j'avais mes bottines et, jusqu'au milieu, mes guêtres pleines de sang. Dans la tranchée nous piétinions les cadavres.

Le régiment a perdu beaucoup d'hommes pendant ces dernières journées. Les tranchées sont des ruisseaux, il y a plusieurs pieds de boue et à certains endroits l'eau nous monte jusqu'aux genoux. Malgré cela, je suis en excellente santé. Pas même un rhume de cerveau ! Alors que beaucoup sont fiévreux, courbaturés, ont les pieds gelés, moije grossis toujours.

Je m'en vais dîner. Sois bien sage. Ne t'ennuie pas trop à Berck. *Pense de temps en temps à nos morts !*

Ton frère affectueux qui t'embrasse.

Paul M...,

Sous-Lieutenant.

LXX

MENU

Ma chère petite Nénette, sais-tu qu'en ce moment-ci nous sommes comme des coqs en pâte : avec mon *co-équipier* (nous prenons le service ensemble), nous nous entendons à merveille. C'est un bon garçon ; il est instituteur.

Alors, tous les soirs, nous avons notre litre de lait (que nous payons 30 centimes) pour le lendemain matin et, le matin venu, nous nous confectionnons un chocolat je ne te dis que ça. Un litre pour deux : tu parles d'une tasse ! Ça remplit plus de la moitié de la gamelle !

Ah ! cette gamelle, elle en a vu, va !

Hier au soir, devine ce que nous avons mangé ? Tu donnes ta langue au chat ? Eh bien ! la soupe naturellement, puis des sardines... Mais voilà où cela devient intéressant : de la langouste, oui, ma

petite Nénette, de la langouste en conserve! Nous ne l'avons pas achetée, on nous l'a donnée! Il y en a eu dans toutes les compagnies, pour tout le monde!

Restait la grande question : comment ou plutôt avec quoi la manger? Une mayonnaise était tout indiquée, et moi qui ne l'aime presque pas...

Aussi, avec mon copain, nous voilà partis à la recherche de tout ce qu'il faut pour faire une bonne mayonnaise. Je t'assure que ce n'est pas commode à trouver en pays bombardé. Mais, quand on est gourmand, on arrive à tout ce qu'on veut pour satisfaire sa gourmandise. Et le soir, nous avons pu manger une langouste mayonnaise, ensuite bœuf, pommes de terre, fromage et... c'est tout!

Bœuf et pommes de terre, c'était bien *ordinaire* après la langouste! Mais enfin il ne faut pas trop en demander. Il ne nous manquait que du vin. Hier au soir, il n'y en a pas eu.

Un de ces quatre matins, nous allons changer et nous mangerons du café au lait.

J'oubliais de te dire que, dans notre chocolat, nous trempons du pain grillé. C'est de la *boule* que nous faisons griller et je t'assure que, de cette façon, ça vaut une flûte.

Tu vois que tu aurais tort de te faire du mauvais sang à mon sujet : j'engraisse comme un petit cochon!

DOUCHE

Voilà pour l'intérieur, passons à l'extérieur.

Je t'ai dit l'autre jour que j'avais pris une douche, mais je ne t'ai pas dit où. C'est dans les tranchées que nous avons notre établissement thermal.

Sous terre, une salle assez spacieuse contient, au centre, quatre baquets. Autour des baquets, des rideaux. Autour de la salle, des bancs. Plantés dans les murs (en terre), des porte-manteaux. Le toit est formé par des troncs d'arbres recouverts de feuillages, de branchages, de paille et de terre. Sous le toit est installé le grand baquet autour duquel sont placées quatre cannelles, correspondant chacune à une pompe d'arrosoir qui se déverse au-dessus de son baquet respectif. Ce grand baquet reçoit lui-même l'eau qui chauffe dans une grande lessiveuse, installée sur une maçonnerie servant de foyer. Tout autour, un remblai de terre. De sorte que MM. les Boches, même avec de bonnes lorgnettes, ne voient rien, et pourtant ils ne sont pas loin de nous. Ce qui fait qu'à 1.500 mètres d'eux nous prenons des douches !

Je me demande s'ils ont le temps de faire comme nous. Je ne le pense pas...

Je t'assure que je n'invente rien. L'autre jour, paraît-il, sont venus des journalistes. Le colon a

été fier de leur faire voir l'établissement thermal du régiment !

Mon petit trésor, embrasse bien nos parents pour moi. Bien des choses à tous et à toutes. Je finis en t'envoyant mes meilleurs baisers. Ton Polo, qui pense toujours à toi et qui t'aime de plus en plus.

Polo,

Réserviste.

LXXI

Cette lettre est d'un infirmier qui, père de deux enfants, n'en est pas moins prêt, chaque jour, à accepter la mort pour le salut de son pays. La vaillante lectrice qui nous envoie ces pages émouvantes nous écrit : « Mes nerfs ne sont nullement ébranlés par les lettres les plus tragiques que vous publiez. Dieu merci ! les nôtres, — et nous en avons huit au front ! — nous ont habitués aux vérités parfois dures, mais jamais esquivées ni atténuées, de la guerre actuelle ! *Et nous leur en savons gré, car nous voulons tout savoir, pour pouvoir tout attendre,* mais aussi *tout espérer !* »

UNE MESSE SOUS LES OBUS

Janvier. — Ma chère Fernande, je t'ai promis une lettre : la voici !

Depuis deux jours nous sommes au combat et le troisième jour de lutte commence. Heureusement

mon bataillon, placé en réserve pour soutenir d'autres forces, n'a subi aucune perte. Malgré les obus boches tombés en quantité près de nous, — mais bien inutilement, — et les balles qui ont sifflé nombreuses au-dessus de nos têtes, nous sommes toujours aussi joyeux, toujours aussi courageux!... Cela a même été pour moi l'occasion d'émotions délicieuses que je vais te raconter...

(J'ouvre une parenthèse, car on demande une équipe de brancardiers pour aller aider un autre régiment.) Je continue :

Donc, dimanche, je me préoccupais de pouvoir assister à la messe. J'avais aperçu la veille plusieurs aumôniers. Sur la porte de l'église une petite pancarte indiquait : *Messe à 8h3o.* Mais à l'heure fixée nous n'étions que deux pour y assister. Un caporal infirmier d'un régiment voisin devait la célébrer.

La pauvre petite église était bien endommagée : tous les vitraux étaient déchiquetés, — si je puis employer ce mot. Plus de toit! La voûte avait été défoncée par un obus, et l'on apercevait le ciel. Seule la partie du chœur était à peu près intacte, encore qu'on vît l'eau suinter à travers le plafond.

Il me semblait que c'était un grand honneur de tenir compagnie au bon Dieu dans un tel dénuement. Aussi, lorsque l'abbé me demanda de lui servir la messe, je ressentis une vive joie et une joie encore plus grande quand il m'apprit que, bien

que j'eusse déjeuné, je pouvais communier : le Pape a permis aux soldats de le faire, considérés qu'ils sont en permanent danger de mort. C'est la pratique du saint Viatique appliquée aux combattants.

A peine le prêtre a-t-il revêtu les ornements pour célébrer la messe qu'un obus éclate, avec un fracas formidable, à 150 mètres de nous, puis c'est un autre ! Alors l'abbé me dit :

— Vous savez que lorsque le saint Sacrifice est commencé, il faut le terminer, *quoi qu'il arrive!*

— Mais oui, dis-je, soyez tranquille, *quoi qu'il arrive, je resterai là !*

Et la messe commence. Vers l'Évangile, quatre soldats entrent et restent jusqu'à la fin. Cependant les obus continuaient leur sinistre vacarme... *Et j'en vins presque à désirer que l'un d'eux éclatât sur nous et nous apportât la mort, au moment où le prêtre renouvelait sur l'autel le sacrifice de la Croix. J'aurais eu, je crois, une force prodigieuse pour franchir le grand passage à ce moment-là! Il me semble que j'eusse été bien reçu en Paradis, si j'étais mort au pied de l'Eucharistie, au service et pour le salut de la France!*

Il n'en fut rien. Je quittai l'église bien portant.

Le soir, quand la nuit commença à tomber, je sortis de notre poste de secours sur la route et je me mis à réciter mon chapelet. Je continuai mon action de grâces du matin tout en contemplant le

feu de nos batteries d'artillerie qui, avec une magnifique vigueur, canonnaient les « Boches » sans répit. Cette forte et triste musique me paraissait *comme le chant du soir de la patrie, pour endormir ses petits gars qui, toute la journée, avaient travaillé à sa défense!...*

Voilà ma journée d'hier, journée d'*émotions douces et fortes* que je n'oublierai jamais et *qui me seront, toute mon existence, d'un puissant réconfort!*

...ET CES HÉROS S'AMUSENT COMME DES ENFANTS

Tous joyeux et de bonne humeur, après dîner, nous nous sommes amusés, comme des enfants, à faire marcher un petit moteur à vapeur de 3f50. Nous avons pris un véritable plaisir à mettre en action le sifflet, à confectionner des moulins et des bonshommes articulés qu'une courroie de transmission mettait en mouvement. A côté de nous, plus graves, le médecin-major et trois brancardiers faisaient une manille aux enchères.

Nous restâmes ainsi jusqu'à 10 heures environ, lorsque de nouveau crépita une fusillade insensée. Des fusées bleues, blanches, coupaient le ciel, indiquant aux nôtres et aux Boches les opérations à effectuer. Le canon tonnait, formidable. Sa

grande voix imposa bientôt silence à tous les combattants. Et, en attendant de nouveaux événements, nous nous endormîmes dans le calme...

... J'ai dû encore interrompre ma lettre pour nettoyer le poste de secours que nous avons aménagé plus convenablement ; puis, pour déjeuner : *succulent gigot*, plat de riz au chocolat et café !

Je viens encore d'être interrompu ; j'ai eu une longue conversation avec un médecin auxiliaire, sur les monuments gothiques, sur la Bretagne, sur les cérémonies catholiques, sur le journalisme, etc... Il faut m'en excuser. Ce fut une bonne heure et demie passée en dehors des préoccupations de la guerre. Tu y perdras quelques lignes de mon écriture, mais je t'envoie à la place, pour toi et nos enfants bien-aimés, mes plus affectueux baisers.

Gabriel B...,

Infirmier.

LXXII

Un petit 1915, ouvrier orfèvre, parti au régiment fin décembre, envoie de son dépôt de Bretagne à Suzette, sa petite-cousine, ses impressions de premières semaines au régiment. On aimera la bonne humeur alerte et toute parisienne de cette gentille lettre.

LES IMPRESSIONS D'UN PETIT 1915

H..., janvier 1915. — Ma petite Suzette, je n'ai le temps de t'envoyer que ce mot, d'abord parce que je suis très mal installé, sur un banc, pour t'écrire, et puis parce que, pour partir en marche cette nuit même, à 3 heures, faut que je prépare mon sac. Il ne pèse pas moins de 15 kilos! Hier, nous avons fait 35 kilomètres pour aller au grand tir. C'est ma section qui a le mieux tiré, malgré que nous tremblions, car il faisait un vent très froid venant de la mer. On la voyait à perte de vue, la mer, et c'est superbe! Des vagues d'une hauteur! Merci du chocolat.

Le régiment, cela change la vie complètement. Jusqu'à présent je n'en avais vu que le bon côté. Maintenant, tout à la dure! On est couché sur la paillasse, mais avec une bonne couverture on n'a pas froid.

J'ai touché un fusil Gras hier. A présent je fais l'exercice en plein champ, dans la boue et dans

l'eau. Ça vous tient les pieds plutôt frais. Mais j'ai de bonnes chaussures... alors !

Quand il pleut trop, on nous fait la théorie en chambre. On n'y est pas mal. Ce matin, pour avoir causé en manœuvre, j'ai attrapé trois jours de jus. Il faut aller le chercher à 800 mètres ! Ça m'est égal : pour me consoler je boirai un jus à la chaudière, un autre jus avec mes camarades... et ça m'en fera deux !

Grâce au petit mandat de mon oncle, j'ai de quoi mettre chaque matin un petit morceau de sucre dans mon quart. Je voudrais bien aussi sucrer le café des autres ; mais, quoique ça me fasse gros cœur, il n'y a pas moyen : je ne suis pas assez riche... et mes copains sont trop !

Nous avons touché la fin de notre équipement : sac, musette, ceinturon, cartouchières et tout le fourbi. Il ne manque plus que la capote et on sera soldat tout à fait !

J'ai pris ma première garde l'autre nuit. Heureusement qu'il ne pleuvait plus ! Il devait y avoir une ronde, mais elle n'est pas venue. Elle a aussi bien fait ! J'avais bien de la peine à ouvrir l'œil. Ça n'était pas le moment, et pourtant je m'endormais... Je me serais bien couché, d'autant qu'il y avait un vent à ne pas se tenir debout !

La nourriture est propre, la viande appétissante... mais les morceaux sont bien petits !

Nous sommes à présent bien logés, dans le

théâtre. Ce qui vaut mieux que la bougie, nous avons l'éclairage électrique. On ne se refuse rien, tu vois, sans compter que l'autre fois, en manœuvre, du côté d'une autre ville, on m'annonce que je serai, le soir, logé au Grand-Hôtel de l'Europe. Tu penses si je m'en réjouissais d'avance!... A l'arrivée, on m'a bien mené coucher à ce fameux hôtel... seulement c'était à l'écurie! J'en ai bien ri... tout en m'enfonçant dans ma paille comme dans un lit de plume!

Tu dois t'ennuyer, ma Suzette, de ne plus me taquiner. Espérons qu'on recommencera bientôt.

Ce vieux coquin de Monico.

P.-S. — Quant à la santé, ça va! A Paris, vous me trouviez délicat... Et ici je viens d'être désigné pour partir comme étant des plus forts. Depuis la première semaine, quoique trempé plus d'une fois, je n'ai attrapé qu'un petit rhume déjà passé : c'était pour faire comme les autres!

M. N.

LXXIII

CE QUE LE COLONEL PENSE DE SES SOLDATS

Mon cher oncle, je ne sais trop depuis quand je vous ai écrit. Il me semble qu'il y a bien longtemps ! Aussi je viens passer avec vous un peu de mon dimanche. Ce jour-là, même à quelques centaines de mètres de l'ennemi, ne ressemble pas aux autres jours de la semaine.

D'abord il y a la messe. Je vous assure qu'ici on ignore le respect humain. Tels de mes bons Normands, très indifférents en apparence aux questions religieuses dans leur village, ou même hostiles dans leurs faubourgs, s'agenouillent pieusement et mêlent leurs voix aux chants de nos messes militaires.

C'est que nous nous rendons compte tous que nous sommes bien peu de chose, et, à tout instant, ce bien peu de chose est à la merci d'une balle ou d'un éclat d'obus !

On prie ici comme l'enfant en danger appelle sa maman.

De plus, le dimanche, on fait un repas plus copieux. Quelque extra vient augmenter la ration journalière : confitures, oranges, biscuit, pâtisserie même, quand on peut se procurer de la farine. Et le travail est moins intense. On laisse un peu de

détente aux hommes. Ils en profitent pour envoyer lettre ou simple carte, un souvenir à leurs parents, femme et amis.

Aujourd'hui le soleil se montre; la gaieté s'en trouve accrue et le moral y gagne.

Ils sont sans cesse prêts au sacrifice de leur vie, ces chers enfants! Que demain, dans une heure, en ce moment même, je sois appelé à les envoyer ou à les conduire à la mort, ils iront joyeusement. En riant, ils me répondront : « Nous sommes prêts! »

Ce que je vous dis là est réel : c'est de l'histoire.

Il y a quelques jours, on me réclame un peloton pour une mission très périlleuse. Je désigne la compagnie qui doit fournir ce peloton. Le capitaine, sachant que la moitié de ses hommes y restera, me demande de les conduire lui-même.

Au peloton désigné se joignent aussitôt des volontaires de l'autre peloton qui s'obstinent à suivre leur capitaine et ne veulent pas qu'il aille se faire tuer sans eux. 55 hommes sur 110 sont blessés ou tués, les 2 chefs de section sont atteints. Le capitaine qui, depuis le début de la campagne, se prodigue audacieusement, revient indemne. Il a rempli sa mission. Toute sa compagnie est heureuse!

J'ai eu la joie de faire décorer le capitaine et de faire donner la médaille militaire à l'adjudant-chef, blessé.

Et cette compagnie, si éprouvée, n'a qu'un désir :

recommencer ! Elle demande à marcher à nouveau, comme récompense de son dévouement !

Voilà, chers amis, ce que nous voyons, ce que nous entendons chaque jour ! N'est-ce pas réconfortant ? N'est-ce pas fait pour nous donner toute confiance dans l'avenir ?

Vienne vite ce demain que nous attendons depuis tant de mois, ce demain qui débarrassera le territoire national des parasites qui le souillent ! Espérons !

V...,

Lieutenant-Colonel.

LXXIV

Un jeune cultivateur des environs de Joigny résume sa longue et rude campagne en quelques lignes sobres, nettes, pleines d'énergie.

J'AI EU LA CHANCE DE PASSER A TRAVERS TOUT !

Janvier 1915. — Chers cousins. Merci de tout cœur du colis plein de bonnes choses. En retour, je vais, en deux mots, vous raconter ma petite campagne, où pas un jour je n'ai manqué au combat.

J'ai quitté Chamvres, le 11 août, pour Brienne,

mon dépôt de chasseurs. Le 24, départ pour Nancy où je reçois le baptême du feu. Le 25, les obus continuent à nous tomber sur les reins. Mais ce n'est encore rien que ça! Ce qui en valait la peine, c'est les dix jours où, se battant sans arrêt, malgré les pertes, on a repoussé ces sales Boches au delà de Lunéville.

Après ça on nous empile en autobus pour la Meuse. Au bout de 80 kilomètres, demi-tour! Et, sur pattes, on s'en va prendre le train pour le nord de la France. On passe par Nancy, Toul, Châlons, Troyes, Montereau, Versailles, Rouen... et je ne sais plus quoi!

Nous voilà dans la Somme. On se cogne dans le Pas-de-Calais jusqu'au 1er novembre. Là, ça manquait d'hommes. Aussi, je vous prie de croire qu'il a fallu se pousser du beau travail! Ensuite on nous embarque pour la Belgique... et nous y sommes toujours!

Dans le commencement, c'étaient des jours terribles. Les gros noirs sont tombés bien souvent près de moi; les balles n'arrêtaient pas de me siffler aux oreilles... mais j'ai eu la chance de passer à travers tout! Pourvu que j'aie cette chance-là jusqu'au bout! Ça serait malheureux, après six mois de cette campagne-là, d'y rester. Enfin faut toujours espérer et j'espère que je vous reverrai et que je pourrai vous raconter mes aventures.

En Belgique, c'était de la neige. V'là maintenant que c'est de la pluie : l'averse dans le nez, les pieds dans l'eau ! Même que, mardi dernier, en pleine nuit, je suis tombé dans un trou, avec mon sac et tout le fourbi sur le dos. Vous parlez que j'étais bien !

C'est à se demander comment on peut bien résister à toutes ces épreuves. Ça serait chez soi qu'on en serait bientôt mort !

Votre cousin qui vous embrasse.

G. F...,

Soldat d'infanterie.

LXXV

Voici la belle lettre d'un excellent père de famille qui fait le coup de feu en Belgique. Personne, en temps de paix, ne se doutait que ce brave homme deviendrait un hardi guerrier. Lui-même, sous la mitraille, ne se doute nullement qu'il est un héros. Et cependant, en leur naturel et leur simplicité mêmes, quoi de plus héroïque que ces lignes ?

VAINCRE QUAND MÊME

Ma chère Louise, j'ai enfin reçu de vos bonnes nouvelles : une lettre de France, c'est du bonheur

pour nous, c'est un peu de la patrie qui nous arrive, c'est le rayon de soleil qui éclaire notre vie absorbante de combattant.

Mes plus sincères remerciements pour votre envoi. Vous avez fait également grand plaisir aux quinze poilus de mon escouade, car *sur le front tout se partage, depuis les friandises jusqu'aux balles et aux obus !*

Depuis deux mois que nous sommes en Belgique, nous avons eu bien des mauvais jours. *Mais le danger, les fatigues, les souffrances, — même, hélas! les camarades disparus, — tout s'oublie chaque fois que nous pouvons refouler les Boches !*

Je suis aujourd'hui au repos, — quand je dis *repos,* c'est une façon de parler : ce repos équivaut pour nous à ne plus faire pendant vingt-quatre heures la taupe sous les tranchées boches ou à couper du fil de fer au nez de ces saligauds. Ce sont de ces saprés sales trucs où on risque cent fois de se faire « zigouiller », car ils se cramponnent ferme. Mais, quand on en revient, le cœur est *plus léger* et on se dit : « Ça n'est pas encore pour cette fois ! »

Dans notre secteur nous sommes toujours sur le qui-vive, nous voudrions bien aller de l'avant une fois pour toutes, mais il paraît que ce n'est pas encore l'heure. Notre grand cavalier Joffre doit avoir bien du mal à réfréner sa monture !

Dites bien aux pessimistes ou aux froussards de votre connaissance qu'il est encore des poilus de la

bonne race française, à la bravoure gouailleuse qui *oublient volontairement* ce qui les rattache à la vie civile, envisagent l'avenir avec sécurité, ne doutent pas de la victoire et n'ont qu'un idéal : *vaincre quand même !*

Toutes mes amitiés, ma chère Louise. Bien à vous.

R...,

Territorial.

P.-S. — Malgré les privations, ma santé est excellente. Je n'ai pas encore *sérieusement écopé.* Dans la nuit du 16, j'ai été *simplement blessé à la main droite. J'étais furieux : plus moyen de bourrer ma pipe !*

LXXVI

Un jeune lieutenant envoie à un ami ses impressions de front. On y remarque que, à 27 mètres de l'ennemi, sans cabane pour dormir, dans le trou boueux où nos braves restent quinze jours de suite et couchent sur des banquettes de terre, les soldats ne perdent rien de leur bonne humeur. « Ils prennent à la blague toutes les duretés de leur vie. »

Notons aussi ce trait qui, une fois de plus, confirme la basse cruauté des Allemands : *dans leurs tranchées, l'homme puni sert d'appât.*

Quoi, enfin, de plus justifié que l'habitude observée

et plaisamment décrite par le jeune officier : « *C'est de la faute aux Boches !* »

NOUS Y SOMMES FAITS !

Janvier 1915. — De toutes les tranchées, celle que nous occupons actuellement n'est certainement pas la plus confortable. Il nous est arrivé, en d'autres secteurs, de recevoir la visite de journalistes, désireux de décrire d'après nature la vie des soldats sur le front. Je ne pense pas qu'on leur permette jamais de venir dans le fossé boueux où nous sommes pour quinze jours, à 27 mètres des Boches. Non pas que nous y soyons trop malheureux. Mais il faut avoir subi une certaine préparation. On ne saurait supporter cette existence du premier coup. Nous y sommes faits maintenant, nous ne nous plaignons pas. Il suffit d'ailleurs que notre présence soit utile en cet endroit pour que nous nous accommodions des pires ennuis.

Notre tranchée a environ 50 mètres de long. Les Boches, qui sont placés un peu au-dessus de nous, ont l'avantage de la position. Ils ont des créneaux solides. Soigneusement à l'affût, ils ne cessent de déchiqueter notre parapet avec leurs balles. Dès que nous essayons d'établir un créneau, ils nous le démolissent. C'est une incessante fusillade, d'autant plus énervante, qu'à cette distance les balles ne sifflent pas, elles claquent sur l'air. Les soldats ont

même vite fait d'en déduire qu'on leur tire des balles explosives. Il est de fait que cela arrive trop souvent.

Vous vous doutez qu'il a été impossible de poser des fils de fer en avant de cette tranchée. Dans la nuit, des hommes ont essayé de fixer des chevaux de frise, ce qui est assez rapide : ils ont été tués. Leurs cadavres sont même restés sur le terrain, ils y sont depuis deux mois. On les voit au périscope.

Tout ceci vous explique la tension nerveuse dans laquelle nous vivons. Ajoutez d'ailleurs à cela que mes hommes n'ont aucune cabane dans laquelle ils puissent dormir. Ils se reposent sur des banquettes de terre, étendant au-dessus d'eux leurs toiles de tente quand il pleut. Et ils savent que les tranchées aussi proches de l'ennemi peuvent sauter d'une minute à l'autre !

L'APPAT

Malgré cela, nos hommes sont *gais, enthousiastes même*. Du moment que leur devoir est d'être là, ils prennent « à la blague » toutes les duretés de la situation. Dans les débuts, ils manquaient même de prudence, ils se laissaient prendre aux ruses des Boches. Plusieurs hommes ont été touchés de cette façon : un Allemand passe la tête au-dessus de sa

tranchée. Aussitôt un des nôtres se dresse au-dessus du parapet et vise soigneusement : c'est si rare de pouvoir tuer son Boche ! Mais le nôtre n'a pas eu le temps que déjà il est mort, tué par un autre Allemand, qui était derrière son créneau, prêt à tirer. Le premier Boche, sans doute un homme puni, n'avait été qu'un *appât*.

A présent nos soldats ne s'exposent plus. Quand ils veulent tirer, ils font, à travers le parapet, avec un bâton pointu, un rapide créneau. Celui-ci sera bouché dans un instant, mais peu importe, ils auront eu le temps de tirer et d'attraper leur cible. Chaque jour nous avons ainsi un certain nombre de pièces au tableau.

C'EST LEUR FAUTE !

Dans ma section, les hommes ont pris une habitude. Dès qu'ils ont un embêtement, ils ne recherchent pas celui qui en est responsable, ils ne songent qu'à en punir les Boches.

Le café est-il mauvais ?... « Ah ! les sales Boches, s'écrie l'un d'eux, c'est leur faute ! Il faut que j'en descende un couple ! »

Et notre homme se met à l'affût.

De même pour les haricots trop durs, de même pour la pluie. Puisqu'il faut passer sa colère, mieux vaut que ce soit sur les Boches !

Ces derniers jours, un de mes braves territoriaux n'a pas craint d'aller, en pleine nuit, jusqu'à un certain poste d'écoute que l'ennemi a sur notre droite. Il y tua deux sentinelles et aura sans doute la médaille militaire pour cet exploit.

— C'est admirable d'avoir osé faire cela ! lui dis-je à son retour.

— Mais non, mon lieutenant, m'a-t-il simplement répondu. J'ai reçu hier soir une lettre m'annonçant que ma petite fille est très malade. Il fallait que les Boches paient cette maladie...

Voilà comment sont nos soldats. Ils attendent avec impatience le mois de mai, puisqu'il paraît qu'au mois de mai nous marcherons de l'avant.

B...,

Lieutenant d'infanterie.

LXXVII

A la bataillle de la Marne, Henri L..., jeune caporal de zouaves, a eu les nerfs médian et radial de l'avant-bras droit sectionnés par un éclat d'obus. La main reste insensible et paralysée.

Les lingères de l'hôpital ayant fait un petit envoi au blessé, le jeune caporal leur a, *de la main gauche,* écrit cette exquise et touchante petite lettre. Elle est, parmi tant de récits tragiques, comme une rêverie douce

attardée dans le passé, comme un reposant et joli conte de chevaliers et de fées.

FÉES DE L'AIGUILLE ET DES CISEAUX

Janvier 1915. — Mesdemoiselles les lingères de l'hôpital XX, j'ai reçu votre petit colis accompagné d'un modeste billet ainsi conçu : « *De la part des lingères.* » Permettez-moi également, puisqu'il vous concerne, de vous raconter le rêve bizarre que je fis le soir même.

A peine étais-je endormi qu'il me sembla vous voir au travail, non pas à l'hôpital, mais dans une mansarde ouvrant sur un noir et froid escalier, au sommet de la plus haute tour d'un vieux château. L'une de vous regardait par une lucarne donnant sur l'immensité de la plaine. De ses doigts tremblants, mais agiles quand même, l'autre dévidait les fuseaux. La troisième réparait le linge ; elle avait de grosses bésicles sur les yeux. Une quatrième priait. Vous étiez toutes très vieilles. Vous étiez des lingères. C'était à l'époque lointaine des preux. Et ce linge était destiné aux chevaliers de la croisade.

Ensuite tout se transforma. En ce même château, je vous revis, mais dans une salle magnifique vous trôniez. Vos habits étaient de brocart d'or. Des troubadours jouaient sur la harpe et sur la viole des airs d'une harmonie délicieuse et vous aviez repris

votre jeunesse... Sans doute que les chevaliers étaient revenus !

Et c'est tout.

Mais, à tout récit, il y a une conclusion. Comme on peut le deviner, les lingères de mon rêve, qui habitaient un château, ne pouvaient être que des princesses. Mais j'ajoute qu'elles étaient aussi des fées à cause de leur pouvoir extraordinaire de transformation.

Et pourquoi pas ?

Les fées, les bonnes fées du temps jadis, n'avaient-elles pas une prédilection marquée pour le rôle de lingères, puisque, s'il faut en croire Perrault, c'est chez une fée, déguisée en grand'mère et qui filait de la toile dans un pavillon retiré, que la Belle au Bois dormant se perça le doigt avant de dormir pour cent années ?

Ne seriez-vous donc pas quelques-unes de nos anciennes fées de France, revenues en ces heures tragiques pour soulager les souffrances des pauvres gars ?

Autrefois, les fées, quand elles étaient lasses de jouer à la princesse ou quand elles avaient fini de coudre et de filer dans leur taudis, parcouraient *incognito* les routes à la recherche des infortunes. Quand elles rencontraient une honnête famille mourant de faim, ou une jolie fille ayant besoin d'un collier pour ses noces, ou bien un pauvre serf dépouillé par les voleurs, on pouvait être sûr de trouver

un beau matin du pain plein la huche, un collier dans la fontaine ou bien toute une collection de hardes dans l'armoire. Elles signalaient leur intervention par ces mots écrits n'importe où et qui me rappellent les vôtres : « *De la part des fées !* » Et l'on ne savait qui remercier : Mélusine, Urgèle, ou bien cette fée aux Miettes du bon Nodier, de si heureuse mémoire ?

Et maintenant, ne sont-ce pas encore des fées qui sont venues, guidées par leur amour des humbles, belles inconnues qui délaissent les splendeurs d'une vie mystérieuse, afin de s'asseoir au chevet des blessés et des malades ? Les plaies que le fer et le feu ont faites, la magie de leurs doigts les guérit. Les douleurs que rien ne console, la grâce de leur sourire les dissipe. Et, comme leurs aïeules des contes, elles cousent aussi pour les malheureux que la fatalité retient loin de la gloire ou pour les heureux du front que guettent les frimas. Elles pensent à tout et à tous ; leur pensée produit des miracles.

Oh ! oui, mon rêve ne m'avait pas trompé ! Jolies demoiselles qui n'avez voulu être pour moi que des lingères, dames de Frances qui veillez sur nous comme nos mères et nos sœurs, je vous ai reconnues : vous êtes les Fées de France !

Fées des grands dortoirs clairs où vous allez de l'un à l'autre dans la blancheur immaculée de vos longs voiles, portant la santé et l'espérance, Fées de l'aiguille et des ciseaux, qui préparez avec

tendresse pour les guerriers des talismans qui les rendront invincibles, je vous remercie encore une fois, du fond du cœur, toutes ensemble, pour la chemise qu'un petit soldat de France a reçue de vous l'autre jour, enveloppée d'une faveur !

Je vous prie de me pardonner la longueur de mon remerciement : il ne vaut pas la poésie de votre bref et discret message.

Henri L...,

Caporal de zouaves.

TABLE DES MATIÈRES

AOUT

SEPTEMBRE

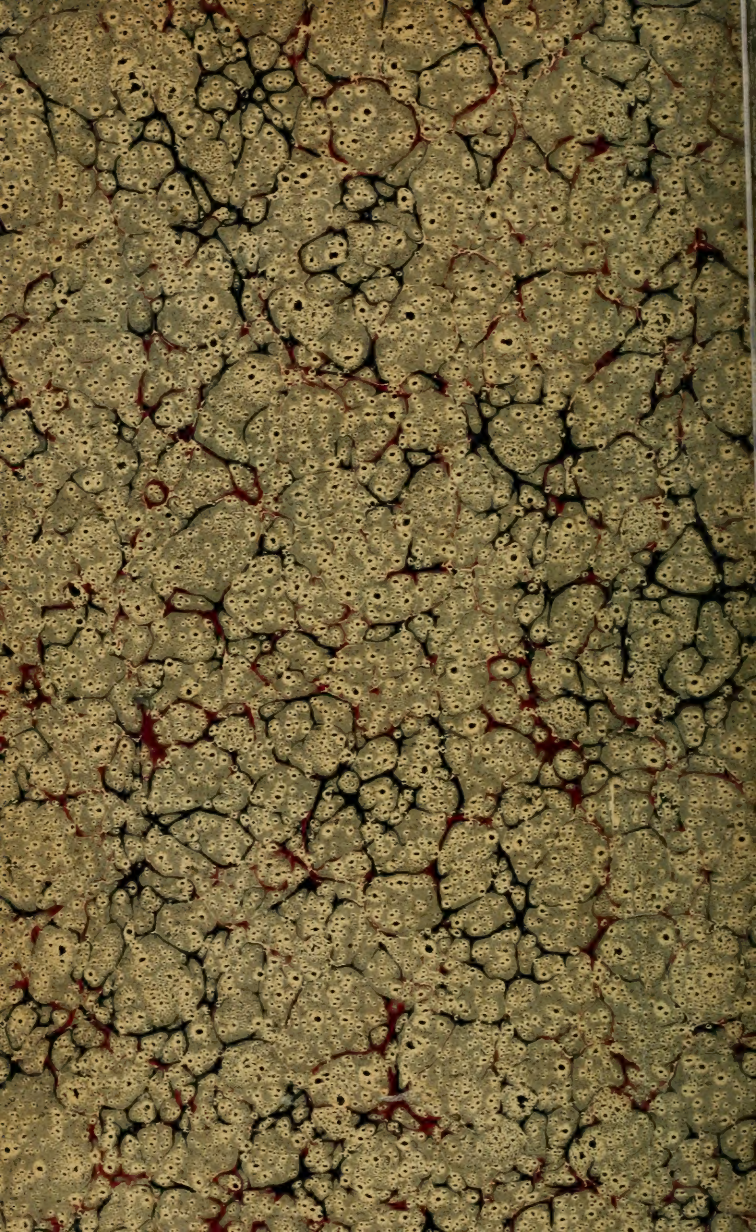
OCTOBRE

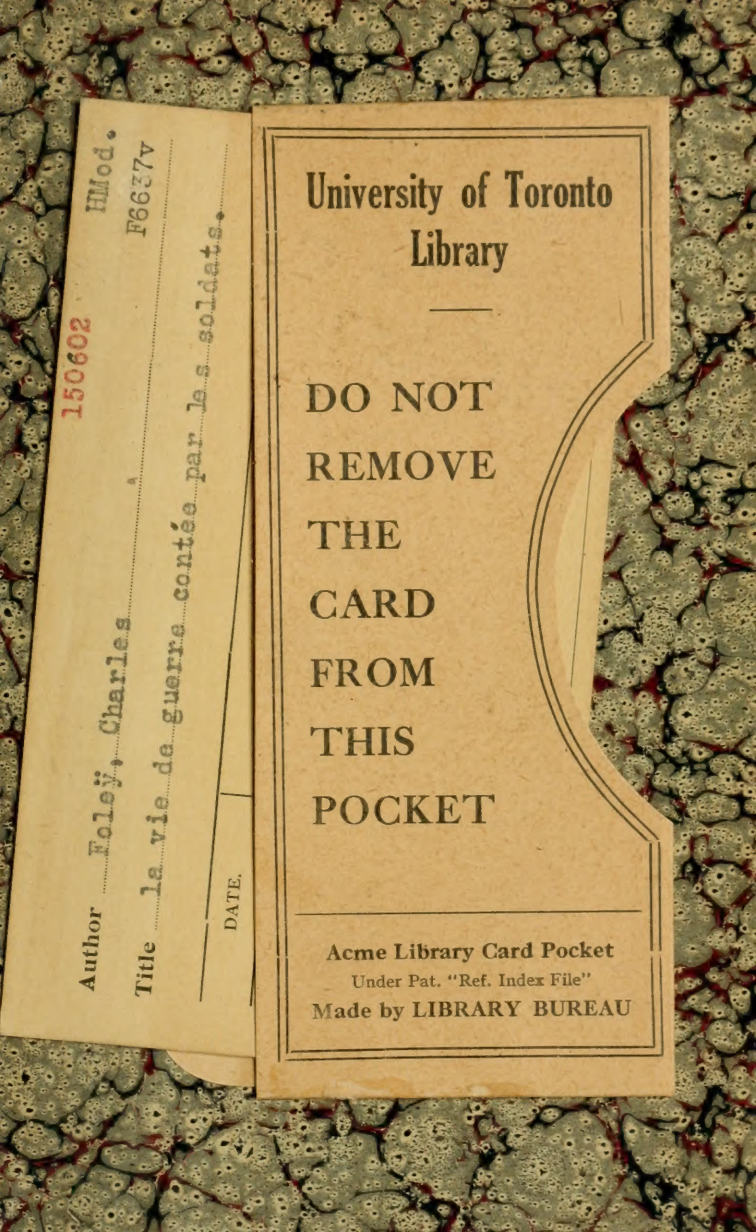
NOVEMBRE

DÉCEMBRE

JANVIER

NANCY-PARIS, IMPRIMERIE BERGER-LEVRAULT — JUIN 1915





University of Toronto
Library
DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET
Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU
150602
HMod.
F6637v
Author Foley, Charles
Title la vie de guerre contée par les soldats.
DATE.

